



## Հայկական գիտահետազոտական հանգույց Armenian Research & Academic Repository



Սույն աշխատանքն արտոնագրված է «Ստեղծագործական համայնքներ  
ոչ առևտրային իրավասություն 3.0» արտոնագրով

**This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial  
3.0 Unported (CC BY-NC 3.0) license.**

Դու կարող ես.

պատճենել և տարածել նյութը ցանկացած ձևաչափով կամ կրիչով  
ձևափոխել կամ օգտագործել առկա նյութը ստեղծելու համար նորը

You are free to:

**Share** — copy and redistribute the material in any medium or format

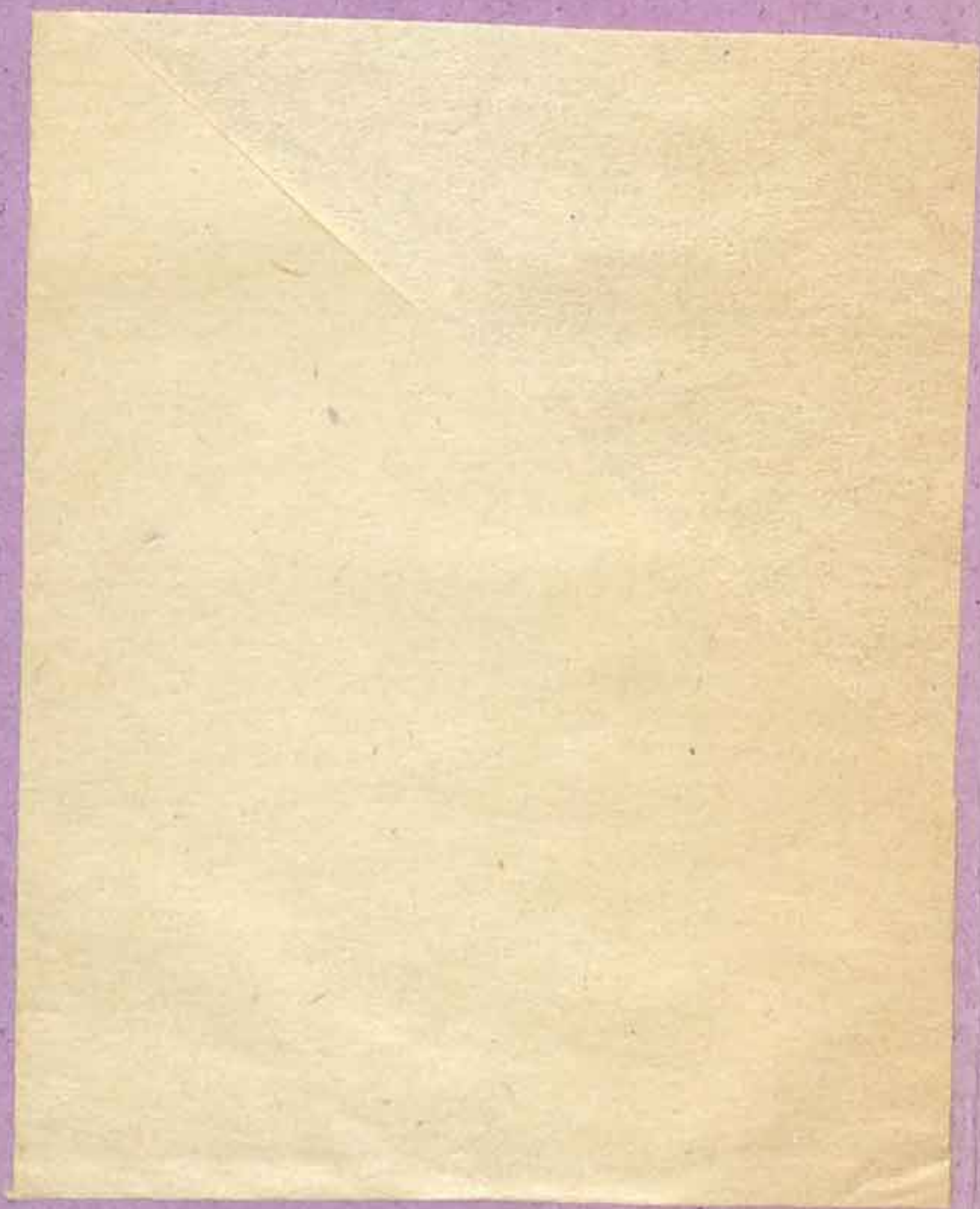
**Adapt** — remix, transform, and build upon the material



The image shows the front cover of an old book. The cover is decorated with a marbled paper pattern in shades of dark green, black, and light grey. A vertical strip of dark red material, likely leather or cloth, forms the spine on the left side. At the top left corner, there is a piece of torn, light-colored paper. At the bottom left, a small, rectangular, off-white paper label is pasted onto the cover, featuring the number '2968' printed in a blue, serif font.

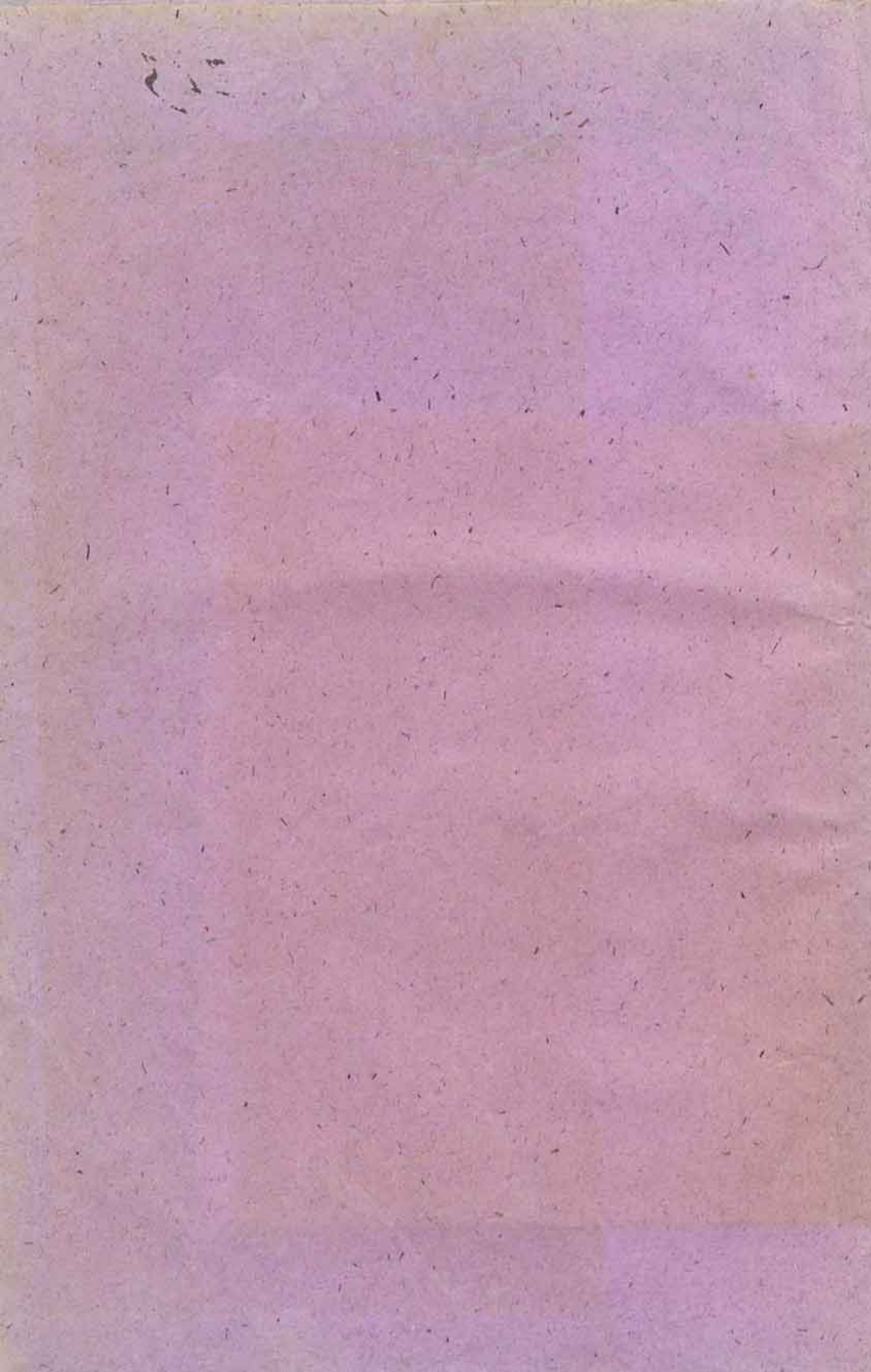
2968

~~XIII 7 191~~



1903

289



1213

# ԲԱՆԱԼԻ

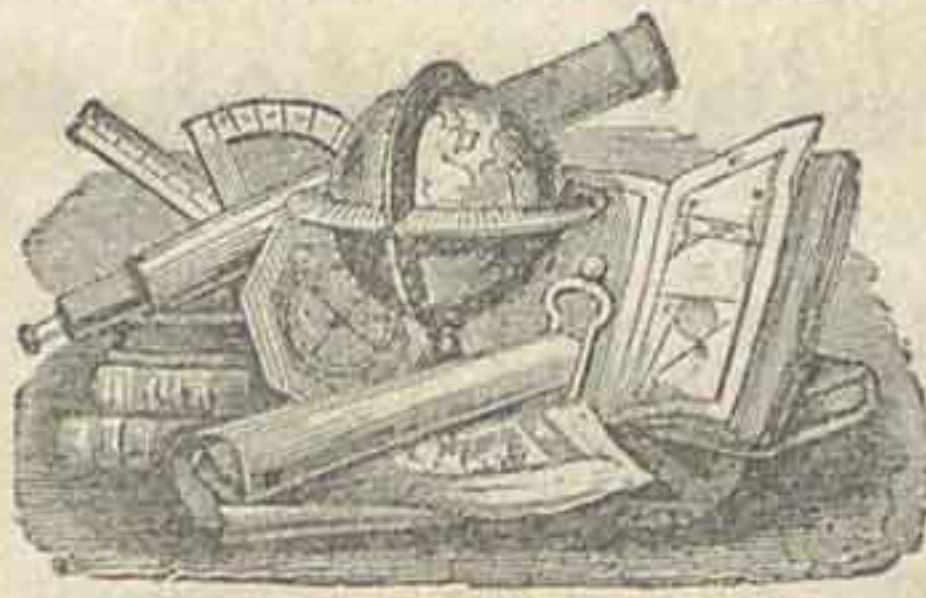
ՀԱՅ-ԳԱՂՂԻԵՐԷՆ

ՔԵՐԱԿԱՆՈՒԹԵԱՆ

**ՕԼԷՆՏՈՐԳԻ**

ԴՐՈՒԹԵՍՄԲ

8968



Կ. ՊՕԼԻՍ

ՏՊԱԳՐՈՒԹԻՒՆ Ռ. Յ. ՔԻՒՐՔՅԵԱՆ

— 1868 —





## Ա. Զ. Գ.

Օլլէնտորֆի ֆերականութեան դատած ընդու-  
նելութիւնը և բազմաթիւ ազգայնոց խնդիրները յոր-  
դորեցին զմեզ նոյն ֆերականութեան ԲԱՆՍԱԼԻՆ ալ  
հրատարակել, այսինքն հայերէն հրահանգաց դադ-  
դիական թարգմանութիւնը կամ մանաւանդ բնա-  
դիրը, և առաւել որ ամեն ազգաց մէջ Օլլէնտորֆի  
ֆերականութիւնը հրատարակուածին պէս՝ նոյն Բա-  
նալին ալ միանգամայն ՚ի լոյս կ'ընծայեն, և այս Բա-  
նալւոյն մասնաւոր կարեւորութիւնը առանց դասա-  
տուի ուսանողաց համար է. բայց փափաքելի էր որ  
գաղղիերէն ընթերցանութեան նորուս աշակերտաց  
ալ կարգալ սորվելու համար այս մատենիկս տըր-  
ուէր՝ որուն ամենապարզ խօսակցութիւնները տղա-  
յոց դիւրաւ ըմբռնելի ըլլալէն ՚ի զատ՝ գուցէ անոնց  
նպաստեն ալ խօսակցութեան սկզբնաւորելու: Քաջ  
համոզուած են կենդանի լեզուաց ամենէն նշանա-  
ւոր դասատուները՝ որ այսպիսի բարբառներու ա-  
մենէն յաջող օժանդակը և թերեւս միակ ճամբան՝  
խօսիլն է: Վասն զի հազիւ թէ ուսեալ մը կարող

ըլլայ քանի մը պարզ իմաստներ բացատրել՝ աւելի  
 կնճռեալ խօսքեր ալ արտաբերելու փափաքը կ'զգայ  
 որ մեծ խթան մ'է յառաջադիմութեան : Եթէ ներ-  
 կայ հրատարակութեամբ ըստ մեր յուսոյն՝ մէկուն  
 նպատ մը մատուցանենք, մեր ցամաք յողնութեան  
 վարձատրութիւն կը համարինք զայն, և յորդոր մը  
 կ'ըլլայ յարատեւելու ուրիշ մէկ քանի ձեռնարկու-  
 թեանց մէջ որոնց թեւակոխած ենք :

Թ. ԹԻՂԵԱՆ



# CLEF

## DES EXERCICES

DE LA METHODE OLLENDORFF

---

### 1.

Avez-vous le pain? —Oui, Monsieur, j'ai le pain. —  
Avez-vous votre pain? —J'ai mon pain. —Avez-vous le  
sel? —J'ai le sel. —Avez-vous mon sel? —J'ai votre sel.  
—Avez-vous le savon? —J'ai mon savon. —Quel savon  
avez-vous? —J'ai votre savon. —Avez-vous le sucre?  
—J'ai le sucre. —Avez-vous votre sucre? —J'ai mon  
sucre. —Quel sucre avez-vous? —J'ai votre sucre. —  
Quel soulier avez-vous? —J'ai mon soulier. —Avez-vous  
mon soulier? —J'ai votre soulier. —Quel pain avez-  
vous? —J'ai mon pain. —Quel sel avez-vous? —J'ai  
votre sel. —Avez-vous le miroir? —J'ai le miroir. —  
Avez-vous mon miroir? —J'ai votre miroir. —Avez-  
vous l'habit? —Oui, Monsieur, j'ai l'habit. —Quel habit  
avez-vous? —J'ai mon habit. —Avez-vous mon habit?  
—J'ai votre habit.

### 2.

Avez-vous mon beau cheval? —Oui, Monsieur, je l'ai.  
—Avez-vous mon vieux habit? —Non, Monsieur, je ne  
l'ai pas. —Quel chien avez-vous? —J'ai votre joli chien.  
—Avez-vous mon mauvais mouchoir? —Non, Monsieur,



je ne l'ai pas. — Avez-vous mon bon drap ? — Oui, Monsieur, je l'ai. — Avez-vous mon vilain fusil ? — Non, Monsieur, je ne l'ai pas. — Quel fusil avez-vous ? — J'ai votre beau fusil. — Quel chandelier avez-vous ? — J'ai le chandelier d'or. — Avez-vous mon chandelier d'or ? — Je n'ai pas votre chandelier d'or. — Quel soulier avez-vous ? — J'ai le soulier de cuir. — Avez-vous mon fusil de bois ? — Non, Monsieur, je ne l'ai pas. — Avez-vous le beau pain ? — Je n'ai pas le beau pain. — Quel gilet avez-vous ? J'ai mon beau gilet de coton. — Quel savon avez-vous ? — J'ai mon vieux savon. — Quel sucre avez-vous ? — J'ai votre beau sucre. — Quel sel avez-vous ? — J'ai le mauvais sel. — Quel habit avez-vous ? — J'ai mon vieil habit de drap. — Avez-vous mon vilain chandelier de bois ? — Non, Monsieur, je ne l'ai pas. — Avez-vous mon fusil de plomb ? — Non, Monsieur, je ne l'ai pas. — Avez-vous mon bel habit ? — Non, Monsieur, je ne l'ai pas. — Quel cheval avez-vous ? — J'ai votre cheval de fer. — Avez-vous mon beau chapeau ? — Non, Monsieur, je ne l'ai pas.

3.

Avez-vous le bon vin ? — Je l'ai. — Avez-vous l'or ? — Je ne l'ai pas. — Avez-vous l'argent ? — Je l'ai. — Avez-vous le ruban d'or ? — Non, Monsieur, je ne l'ai pas. — Avez-vous votre chandelier d'argent ? — Oui, Monsieur, je l'ai. — Qu'avez-vous ? — J'ai mon habit de drap. — Avez-vous mon bouton d'argent ? — Je ne l'ai pas. — Quel bouton avez-vous ? — J'ai votre bouton d'or. — Quel cordon avez-vous ? — J'ai votre cordon d'or. — Avez-vous quelque chose ? — J'ai quelque chose. — Qu'avez-vous ? — J'ai le bon pain. — Avez-vous quelque chose de bon ? — Je n'ai rien de bon. — Avez-vous quel-

que chose de beau? —Je n'ai rien de beau, j'ai quelque chose de vilain. —Qu'avez-vous de vilain? —J'ai le vilain chien. —Avez-vous quelque chose de joli? —Je n'ai rien de joli. —Avez-vous quelque chose de vieux? —Je n'ai rien de vieux. —Avez-vous faim? —J'ai faim. —Avez-vous soif? —Je n'ai pas soif. —Avez-vous sommeil? —Je n'ai pas sommeil. —Qu'avez-vous de beau? —J'ai votre beau chien. —Qu'avez-vous de mauvais? —Je n'ai rien de mauvais. —Quel papier avez-vous? —J'ai votre beau papier. —Avez-vous mon beau cheval? —Oui, Monsieur, je l'ai. —Quel soulier avez-vous?

4.

Avez-vous ce livre? —Mon, Monsieur, je ne l'ai pas. —Quel livre avez-vous? —J'ai celui du voisin. —Avez-vous mon bâton ou celui de mon ami? —J'ai celui de votre ami. —Avez-vous mon pain ou celui du boulanger? —Je n'ai pas le vôtre; j'ai celui du boulanger. —Avez-vous le cheval du voisin? —Non, Monsieur, je ne l'ai pas. —Quel cheval avez-vous? —J'ai celui du boulanger. —Avez-vous votre dé ou celui du tailleur? —J'ai le mien. —Avez-vous le joli cordon d'or de mon chien? —Je ne l'ai pas. —Quel cordon avez-vous? —J'ai mon cordon d'argent. —Avez-vous mon bouton d'or ou celui du tailleur? —Avez-vous l'habit de mon frère ou le mien? —J'ai celui de votre frère. —Quel café avez-vous? —J'ai celui du voisin. —Avez-vous votre chien ou celui de l'homme? —J'ai celui de l'homme. —Avez-vous l'argent de votre ami? —Je ne l'ai pas. —Avez-vous froid? —J'ai froid. —Avez-vous peur? —Je n'ai pas peur. —Avez-vous chaud? —Je n'ai pas chaud. —Avez-vous sommeil? —Je n'ai pas sommeil; j'ai faim. —Avez-vous soif? —Je n'ai pas soif.

Avez-vous mon habit ou celui du voisin? — J'ai celui du tailleur. — Avez-vous mon chandelier d'or ou celui du voisin? — J'ai le vôtre. — Avez-vous votre papier ou le mien? — J'ai le mien. — Avez-vous votre fromage ou celui du boulanger? — J'ai le mien. — Quel drap avez-vous? — J'ai celui du tailleur. — Quel bas avez-vous? — J'ai le mien. — Avez-vous le vieil habit de mon frère? — Je n'ai pas le vieil habit de votre frère. — Quel savon avez-vous? — J'ai le bon savon de votre frère. — Avez-vous mon fusil de bois ou celui de mon frère. — J'ai le vôtre. — Quel soulier avez-vous? — J'ai le soulier de cuir de mon ami. — Avez-vous votre bas de fil ou le mien? — Je n'ai pas le vôtre; j'ai le mien. — Qu'avez-vous? — Je n'ai rien. — Avez-vous quelque chose de bon? — Je n'ai rien de bon. — Avez-vous quelque chose de mauvais? — Je n'ai rien de mauvais. — Qu'avez-vous de joli? — J'ai le joli chien de mon ami. — Avez-vous mon beau ou mon vilain bâton? — J'ai votre vilain bâton. — Avez-vous faim ou soif?

Je n'ai ni faim ni soif. — Avez-vous mon soulier ou celui du cordonnier? — Je n'ai ni le vôtre ni celui du cordonnier. — Avez-vous votre crayon ou celui du garçon? — Je n'ai ni le mien ni celui du garçon. — Quel crayon avez-vous? — J'ai celui du marchand. — Avez-vous mon chocolat ou celui du marchand? — Je n'ai ni le vôtre ni celui du marchand; j'ai le mien. — Avez-vous mon miel ou mon vin? — Je n'ai ni le miel ni le vin. — Avez-vous votre dé ou celui du tailleur? — Je n'ai ni le mien

ni celui du tailleur. — Avez-vous votre tire-bouchon ou le mien? — Je n'ai ni le vôtre ni le mien; j'ai celui du marchand. — Quel bouchon avez-vous? — J'ai celui du voisin. — Avez-vous le clou de fer ou celui d'argent? — Je n'ai ni celui de fer ni celui d'argent; j'ai celui d'or. — Avez-vous chaud ou froid? — Je n'ai ni chaud ni froid; j'ai sommeil. — Avez-vous peur? — Je n'ai pas peur. — Avez-vous mon marteau ou celui du charpentier? — Je n'ai ni le vôtre ni celui du charpentier. — Quel clou avez-vous? — J'ai celui de fer. — N'avez-vous pas le clou d'argent? — J'ai le clou d'or. — Quel marteau avez-vous? — J'ai le marteau de bois du charpentier. — Avez-vous quelque chose? — J'ai quelque chose. — Qu'avez-vous? — J'ai quelque chose de beau. — Qu'avez-vous de beau? — J'ai le beau parapluie du Français. — Avez-vous le bas de coton ou celui de fil? — Je n'ai ni le bas de coton ni celui de fil.

7.

Avez-vous mon fusil ou le vôtre? — Je n'ai ni le vôtre ni le mien. — Quel fusil avez-vous? — J'ai celui de mon ami. — Avez-vous mon ruban ou celui de mon frère? — Quel cordon avez-vous? — J'ai le cordon de fil de mon voisin. — Avez-vous le livre du Français ou celui du marchand? — Je n'ai ni celui du Français ni celui du marchand. — Quel livre avez-vous? — J'ai le mien. — Qu'avez-vous? — Rien. — Avez-vous quelque chose? — J'ai un clou de fer. — Avez-vous froid? — Je n'ai pas froid; j'ai chaud. — Avez-vous le drap ou le coton? — Je n'ai ni le drap ni le coton. — Avez-vous quelque chose de bon? — J'ai quelque chose de mauvais. — Je n'ai rien de bon ni de mauvais.

Je n'ai ni le chien du boulanger ni celui de mon ami. — Avez-vous honte? — Je n'ai pas honte. — Avez-vous peur ou honte? — Je n'ai ni peur ni honte. — Avez-vous mon couteau? — Lequel? — Le beau. — Avez-vous mon bœuf ou celui du cuisinier? — Je n'ai ni le vôtre ni celui du cuisinier. — Lequel avez-vous? — J'ai celui du capitaine. — Ai-je votre biscuit? — Vous ne l'avez pas. — Ai-je faim ou soif? — Vous n'avez ni faim ni soif. — Ai-je chaud ou froid? — Vous n'avez ni chaud ni froid. — Ai-je peur? — Vous n'avez pas peur. — Nous n'avons ni peur ni honte. — A-t-il quelque chose de bon? — Il n'a rien de bon. — Qu'a-t-il? — Il n'a rien. — Quel crayon ai-je? — Vous avez celui du Français. — Ai-je votre dé ou celui du tailleur? — Vous n'avez ni le mien ni celui du tailleur. — Lequel ai-je? — Vous avez celui de votre ami. — Quel parapluie ai-je? — Vous avez le mien. — Ai-je le bon pain du boulanger? — Vous ne l'avez pas. — Quel miel ai-je? — Vous avez le vôtre. — Avez-vous mon fusil de fer? — Je ne l'ai pas. — L'ai-je? — Vous l'avez. — Ai-je votre mouton ou celui du cuisinier? — Vous n'avez ni le mien ni celui du cuisinier. — Ai-je votre couteau? — Vous ne l'avez pas. — Ne l'avez-vous pas? — Je l'ai. — Quel biscuit ai-je? — Vous avez celui du capitaine. — Avez-vous mon café ou celui de mon garçon? — J'ai celui de votre bon garçon. — Avez-vous votre bouchon ou le mien? — Je n'ai ni le vôtre ni le mien. — Qu'avez-vous? — J'ai le bon chandelier de mon frère.

Ai-je raison? — Vous avez raison. — Ai-je tort? — Vous n'avez pas tort. — Ai-je raison ou tort? — Vous



que je vous ai promis. — Ne nous avez-vous pas promis de nous mener au concert jeudi dernier? — Je confesse que j'ai eu tort de vous le promettre; cependant le concert n'a pas eu lieu. — Votre frère convient-il de sa faute? — Il en convient. — Votre oncle que dit-il de ce billet? — Il dit qu'il est bien écrit; mais il convient qu'il a eu tort de l'envoyer au capitaine. — Convenez-vous de votre faute à présent? — Je conviens que c'est une faute. Où avez-vous trouvé mon habit? — Je l'ai trouvé dans la chambre bleue. — Voulez-vous pendre mon chapeau à l'arbre? — Je veux l'y pendre. — Comment vous portez-vous aujourd'hui? — Je ne me porte pas très-bien. Qu'avez-vous? — J'ai un violent mal de tête et un rhume de cerveau. — Où vous êtes-vous enrhumé? — Je me suis enrhumé hier soir en sortant du spectacle.

187.

Voulez-vous dîner avec nous aujourd'hui? — Avec beaucoup de plaisir. — Quels mets avez-vous? (qu'avez-vous à dîner?) — Nous avons de bonne soupe, de la viande fraîche et de la viande salée, ainsi que du laitage. — Aimez-vous le laitage? — Je le préfère à tout autre aliment. — Êtes-vous prêt à dîner? — Je suis prêt. — Comptez-vous bientôt partir? — Je compte partir la semaine prochaine. — Voyagez-vous seul? — Non, Madame, je voyage avec mon oncle. — Allez-vous à pied ou en voiture? — Nous voyageons en voiture. — Avez-vous rencontré quelqu'un dans votre dernier voyage à Berlin? — Nous avons rencontré beaucoup de voyageurs. — A quoi comptez-vous passer le temps cet été? — Je compte faire un petit voyage. — Avez-vous beaucoup marché dans votre dernier voyage? — J'aime beaucoup à marcher, mais mon oncle aime à aller en voiture. — N'a-t-il pas

—Qui a le mien? —Le charpentier l'a. —Qui a froid?  
—Personne n'a froid. —Quelqu'un a-t-il chaud? —Per-  
sonne n'a chaud. —Quelqu'un a-t-il mon poulet? —Per-  
sonne ne l'a. —Le domestique a-t-il votre gilet ou le mi-  
en? —Il n'a ni le vôtre ni le mien. —Lequel a-t-il? —  
Il a le sien.

11.

Quelqu'un a-t-il mon fusil? —Personne ne l'a. —L'a-  
dolescent a-t-il mon livre? —Il ne l'a pas. —Qu'a-t-il?  
Il n'a rien. —A-t-il mon parapluie ou mon bâton? —Il  
n'a ni votre parapluie ni votre bâton. —A-t-il mon café  
ou mon sucre? —Il n'a ni votre café ni votre sucre; il  
a votre miel. —Le garçon a-t-il le biscuit de mon frère  
ou celui du Français? —Il n'a ni celui de votre frère ni  
celui du Français; il a le sien. —Ai-je votre sac ou celui  
de votre ami? —Vous n'avez ni le mien ni celui de mon  
ami; vous avez le vôtre. —Qui a le sac du paysan? —  
Le bon boulanger l'a. —Qui a peur? —Le garçon du  
tailleur a peur. —Ai-je sommeil? —Vous n'avez pas  
sommeil. —A-t-il froid ou faim? —Il n'a ni froid ni  
faim. —Qu'a-t-il? —Rien. —Le paysan a-t-il mon ar-  
gent? —Il ne l'a pas, le capitaine l'a. —Qui l'a? —Per-  
sonne ne l'a. —Votre voisin a-t-il quelque chose de bon?  
—Il n'a rien de bon. —Qu'a-t-il de vilain? —Il n'a rien  
de vilain. —Qu'avez-vous? —J'ai le parapluie du vil-  
lageois.

12.

Le marchand a-t-il mon drap ou le sien? —Il n'a ni  
le vôtre ni le sien. —Quel drap a-t-il? —Il a celui de  
votre père. —Quel dé le tailleur a-t-il? —Il a le sien.

—Votre frère a-t-il son vin ou celui du voisin? —Il n'a ni le sien ni celui du voisin. —Quelqu'un a-t-il mon ruban d'or? —Personne ne l'a. —Qui a mon cordon d'argent? —Votre bon garçon l'a. —A-t-il mon cheval de papier ou mon celui de bois? —Il n'a ni votre cheval de papier ni votre celui de bois; il a le cheval de cuir de son ami. —Quelqu'un a-t-il tort? —Personne n'a tort. —Qui a notre chocolat? —Le marchand l'a. —L'a-t-il? —Oui, Monsieur, il l'a. —Avez-vous peur ou honte? —Je n'ai ni peur ni honte. —Votre cuisinier a-t-il son mouton? —Il l'a. —Avez-vous mon pain ou mon fromage? —Je n'ai ni votre pain ni votre fromage; j'ai votre vin. —Ai-je votre sel ou votre beurre? —Vous n'avez ni mon sel ni mon beurre. X

43.

Quel foin l'étranger a-t-il? —Il a celui du paysan. —Le matelot a-t-il mon miroir? —Il ne l'a pas. —Avez-vous ce fusil-ci ou celui-là? —J'ai celui-là. —Avez-vous le foin de mon jardin ou celui du vôtre? —Je n'ai ni celui de votre jardin ni celui du mien, mais j'ai celui de l'étranger. —Quel gant avez-vous? —J'ai celui du matelot. —L'avez-vous? —Je l'ai. —Quel fil le matelot a-t-il. —Il a le sien. —Qui a mon bon billet? —Cet homme l'a. —Qui a ce fusil? —Votre ami l'a. —Avez-vous le grain de votre grenier ou celui du mien? —Je n'ai ni celui de votre grenier ni celui du mien, mais j'ai celui du marchand de mon frère. —Qui a mon gant? —Ce domestique l'a. —Votre domestique qu'a-t-il? —Il a l'arbre de ce jardin. —A-t-il le livre de cet homme-là? —Il n'a pas le livre de cet homme-là, mais il a celui de ce garçon-ci. —Le paysan a-t-il cet âne-ci ou celui-là? —Il n'a ni celui-ci ni celui-là, mais il a celui

de son garçon. —Cet âne a-t-il son foin ou celui du cheval? —Il n'a ni le sien ni celui du cheval. —Quel cheval ce paysan-ci a-t-il? —Il a celui du voisin. —Ai-je votre billet ou le sien? —Vous n'avez ni le mien ni le sien, mais vous avez celui de votre ami. —Avez-vous le foin de ce cheval-ci? —Je n'ai pas son foin, mais son fer. —Votre frère a-t-il mon billet ou le sien? —Il n'a ni le vôtre ni le sien, mais il a celui de son capitaine. —L'étranger a-t-il mon oiseau ou le sien? —Il a celui du capitaine. —Avez-vous l'arbre de ce jardin-ci? —Je ne l'ai pas. —Avez-vous faim ou soif? —Je n'ai ni faim ni soif, mais j'ai sommeil.

14.

Le matelot a-t-il cet oiseau-ci ou celui-là? —Il n'a pas celui-ci, mais celui-là. —Votre domestique a-t-il ce bâton-ci ou celui-là? —Il a celui-ci, mais non celui-là. —Votre cuisinier a-t-il ce poulet-ci ou celui-là? —Il n'a ni celui-ci ni celui-là, mais il a celui de son voisin. —Avez-vous raison ou tort? —Je n'ai ni raison ni tort. —Qu'ai-je? —Vous n'avez rien de bon, mais vous avez quelque chose de mauvais. —Quel cheval avez-vous? —J'ai celui qu'a votre frère. —Avez-vous l'âne qu'a mon frère? —Je n'ai pas celui qu'il a. —Avez-vous mes miroirs? —Je ne les ai pas. —Lesquels avez-vous? —J'ai ceux du capitaine.

15.

Avez-vous le chandelier d'or ou celui d'argent? —Je n'ai ni le chandelier d'or ni celui d'argent, mais j'ai celui de fer. —Avez-vous froid ou chaud? —Je n'ai ni froid ni chaud. —Votre ami a-t-il peur ou honte? —Il

n'a ni peur ni honte, mais il a sommeil. — Qui a tort? — Personne n'a tort. — Le capitaine a-t-il le vaisseau que vous avez ou celui que j'ai? — Il n'a ni celui que vous avez ni celui que j'ai. — Lequel a-t-il? — Il a celui de mon ami. — Le Français a-t-il quelque chose de bon ou de mauvais? — Il n'a rien de bon ni de mauvais, mais il a quelque chose de joli.

16.

Avez-vous les gants? — Je ne les ai pas, mais j'ai les miroirs. — Quels mouchoirs avez-vous? — J'ai les jolis mouchoirs des bons amis. — Qui a nos beaux chevaux? — Personne ne les a, mais nos amis ont de beaux habits. — Avez-vous le foin des chevaux? — Je ne l'ai pas, mais j'ai leurs fers. — A-t-il les bâtons ou les fusils? — Il n'a ni les bâtons ni les fusils. — Qui a le bon habit du tailleur? — Mon frère l'a. — Quels livres avez-vous? — Nous avons les livres de nos bons amis.

17.

Quels gants le matelot a-t-il? — Il a les bons gants du capitaine. — Quels jardins le citoyen a-t-il? — Il a les jardins des Anglais. — Quels savons l'Anglais a-t-il? — Il a les savons des Turcs. — Le marchand qu'a-t-il? — Il a nos jolis coffres. — Les boulanger qu'a-t-il? — Il a nos bons ânes. — Quels clous et quels marteaux a-t-il? — Il n'a ni de clous ni de marteaux. — Quels biscuits le boulanger a-t-il? — Il a ceux de nos bons amis. — Votre domestique quels miroirs a-t-il? — Il a les miroirs des bons marchands. — Votre ami a-t-il les couteaux des marchands? — Il n'a pas leurs couteaux, mais leurs chandeliers d'or. — Avez-vous ces billets? — Je n'ai

pas ces billets, mais ces couteaux d'argent. — Quel vin a-t-il? — Il a celui de ses marchands. — Avez-vous le sac qu'a mon domestique? — Je n'ai pas le sac qu'a votre domestique. — Avez-vous le poulet que mon cuisinier a, ou celui que le paysan a? — Nous ne les avons pas.

18.

Avez-vous ces billets-ci ou ceux-là? — Je n'ai ni ceux-ci ni ceux-là. — Avez-vous les chevaux des Anglais ou ceux des Français? — J'ai ceux des Anglais, mais je n'ai pas ceux des Français. — Quels biscuits avez-vous? — J'ai ceux de notre ami. — Avez-vous ces marteaux-ci ou ceux-là? — Je n'ai ni ceux-ci ni ceux-là, mais j'ai ceux de votre frère. — Votre ami a-t-il mon biscuit ou le vôtre? — Il n'a ni le mien ni le vôtre. — Quels biscuits a-t-il? — Il a les siens. — Votre ami quels biscuits a-t-il? — Il a ceux que j'ai. — Avez-vous l'âne? — Je ne l'ai pas. — N'avez-vous rien de bon? — Je n'ai rien de vilain. — Qu'a-t-il? — Il a le parapluie des Français. — Avez-vous mon pain ou celui de mon frère? — J'ai le vôtre, mais je n'ai pas celui de votre frère.

19.

Quel lait l'homme a-t-il? — Il a le nôtre. — A-t-il celui de notre cuisinier. — Il ne l'a pas. — Avez-vous nos habits ou ceux des étrangers? — Je n'ai pas les vôtres, mais les leurs. — Le charpentier a-t-il nos marteaux ou ceux de nos amis? — Il n'a ni les nôtres ni ceux de nos amis. — Quels clous a-t-il? — Il a ses bons clous de fer. — Quelqu'un a-t-il les vaisseaux des Anglais? — Personne n'a ceux des Anglais. — Qui a les poulets du cuisinier? — Personne n'a ses poulets. — Qui a mon vieux fusil?

—Le matelot l'a. —Ai-je le sac du Français? —Vous n'avez pas son sac. —Votre ami a-t-il froid ou chaud? —Il n'a ni froid ni chaud. —A-t-il peur? —Il n'a pas peur, mais honte.

20.

Avez-vous mes beaux gilets? —Je les ai. —Avez-vous les beaux chevaux des Anglais? —Nous ne les avons pas. —Quels bâtons avez-vous? —J'ai ceux des étrangers. —Qui a mes petits peignes? —Les garçons les ont. —Quels couteaux avez-vous? —J'ai ceux de vos amis. —Ai-je les bons fusils? —Vous ne les avez pas, mais vos amis les ont. —Avez-vous mes jolis oiseaux ou ceux de mes frères? —Je n'ai ni les vôtres, ni ceux de vos frères. —Quels vaisseaux les Allemands ont-ils? —Les Allemands ont de beaux vaisseaux, mais ils n'ont pas de bons matelots. —Les matelots ont-ils de bons habits? —Ils en ont. —Le capitaine a-t-il vos livres? —Il ne les a pas. —Les Turcs ont-ils les beaux fusils? —Ils ne les ont pas. —Les Espagnols les ont-ils? —Ils les ont. —Le tailleur a-t-il les habits de nos amis? —Oui, Monsieur, il les a. —Quels chiens avez-vous? —J'ai ceux de mes voisins.

24.

Avez-vous du bois? —J'ai du bois. —Votre frère a-t-il du savon? —Il n'a pas de savon. —Avez-vous du mouton? —Nous n'avons pas de mouton, mais nous avons du bœuf. —Vos amis ont-ils de l'argent? —Ils ont de l'argent. —Ont-ils du lait? —Ils n'ont pas de lait, mais ils ont d'excellent beurre. —Les Anglais ont-ils de l'argent? —Ils n'ont pas d'argent, mais ils ont d'excellent

fer. —Le marchand a-t-il de bon vin? —Il a de bon vin.  
—L'adolescent a-t-il du café? —Il n'a pas de café, mais  
il a d'excellent thé. —Les Français ont-ils beaucoup de  
soldats? —Ils ont beaucoup de braves soldats. —Qui a  
les beaux fusils des Anglais? —Mes ami les ont. —Le  
boulangier a-t-il de beaux biscuits? —Il n'en a pas. —  
Les Espagnols qu'ont-ils? —Ils ont de beaux habits. —  
Les Allemands qu'ont-ils? —Ils ont d'excellents livres.

22.

Avez-vous des amis? —J'ai des amis. —Vos amis  
ont-ils du feu? —Ils ont du feu. —Les cordonniers ont-  
ils de bons souliers? —Ils n'ont pas de bons souliers,  
mais d'excellent cuir. —Les tailleurs ont-ils de bons gi-  
lets? —Ils n'ont pas de bons gilets, mais d'excellent  
drap. —Le peintre a-t-il des parapluies? —Il n'a pas  
de parapluies, mais il a de beaux tableaux. —Les Russes  
ont-ils quelques chose de bon? —Ils ont quelque chose  
de bon. —Qu'ont-ils de bon? —Ils ont de bon beurre.  
—Quelqu'un a-t-il mes petits peignes? —Personne ne  
les a. —Qui a les beaux jardins du paysan? —Personne  
ne les a. —Vos amis ont-ils du vin vieux? —Ils n'ont  
pas de vin vieux, mais de bon lait.

23.

Avez-vous du sel? —J'en ai. —Avez-vous du café?  
—Je n'en ai pas. —Avez-vous de bon vin? —J'en ai  
de bon. —Avez-vous de bon drap? —Je n'ai pas de  
bon drap, mais j'ai de bon argent. —Ai-je de bon sucre?  
—Vous n'en avez pas. —Les Américains ont-ils de l'ar-  
gent? —Ils n'en ont pas. —Les Français ont-ils du  
fromage? —Ils en ont de bon. —Qui a de bon savon?



—Le marchand en a. —Qui a de bon pain? —Le bou-  
langer en a. —L'étranger a-t-il du charbon? —Il n'en  
a pas. —Quel café avez-vous? —J'en ai de bon. —Qui  
a des bijoux? —Le marchaud en a. —Le cordonnier  
a-t-il des souliers? —Il en a. —Votre ami a-t-il de bons  
bœufs? —Il n'en a pas de bons, mais il a de jolis mou-  
tons. —Les Italiens ont-ils de beaux chevaux? —Ils n'en  
ont pas. —Qui a de beaux bœufs. —Les Espagnols en  
ont.

24.

Le capitaine a-t-il de bons matelots? —Il en a. —Les  
matelots ont-ils de bon matelas? —Ils n'en ont pas de  
bons, mais ils ont de beaux habits. —Qui a de bons  
biscuits? —Votre ami en a. —Le charpentier quels  
marteaux a-t-il? —Il en a de fer. —Votre frère qu'a-  
t-il? —Il n'a rien. —A-t-il honte? —Il n'a pas honte,  
mais il a froid. —Votre ami a-t-il chaud ou froid? —Il  
n'a ni chaud ni froid, mais il a sommeil. —Qui a mes  
beaux tableaux? —Mon frère les a. —Qui a de jolis  
bijoux? —Les garçons de nos marchands en ont. —  
Avez-vous des oiseaux? —Je n'ai pas d'oiseaux, mais  
j'ai un poulet. —Avez-vous du thé? —Je n'en ai pas.  
—Qui en a? —Notre domestique en a. —Votre domes-  
tique a-t-il des habits? —Il n'en a pas. —Qui en a. —  
Les domestiques de notre voisin en ont.

25.

Avez-vous un crayon? —J'en ai un. —Votre garçon  
a-t-il un bon livre? —Il en a un bon. —L'Allemand  
a-t-il un bon vaisseau. —Il n'en a pas. —Votre tailleur  
a-t-il un bon dé? —Il en a deux. —Qui a de beaux sou-  
liers? —Notre cordonnier en a. —Le capitaine a-t-il un

beau chien? — Il en a deux. — Vos amis ont-ils deux beaux chevaux? — Ils en ont quatre. — Le jeune homme a-t-il un bon ou un mauvais fusil? — Il n'en a pas de bon, il en a un mauvais. — En avez-vous un bon? — J'en ai. — Votre ami a-t-il un bon tire-bouchon? — Il en a deux. — Le charpentier a-t-il de beaux clous? — Il en a six bons et sept mauvais. — Qui a de bon bœuf? — Notre cuisinier en a. — Qui a cinq bons chevaux? — Notre voisin en a six. — L'homme a-t-il du grain? — Il en a. — A-t-il des miroirs? — Il n'en a pas. — Qui a de bons amis? — Les Turcs en ont. — Ont-ils de l'argent? — Ils n'en ont pas. — Qui a leur argent? — Leurs amis l'ont. — Vos amis ont-ils soif? — Ils n'ont pas soif, mais faim. — Le menuisier a-t-il du pain? — Il n'en a pas. — Votre domestique a-t-il un bon habit. — Il en a un. — Avez-vous cet habit-ci ou celui-là? — Je n'ai ni celui-ci ni celui-là. — Les paysans ont-ils ces tableaux-ci ou ceux-là? — Ils n'ont ni ceux-ci ni ceux-là.

26.

Combien d'amis avez-vous? — J'ai deux bons amis. — Avez-vous huit bons coffres? — J'en ai neuf. — Votre domestique a-t-il trois habits? — Il en a un bon. — Le capitaine a-t-il deux bons vaisseaux? — Il en a un bon. — Combien de marteaux le charpentier a-t-il? — Il n'en a que deux bons. — Combien de souliers le cordonnier a-t-il? — Il en a dix. — Le jeune homme a-t-il neuf bons livres? — Il en a cinq. — Combien de fusils votre frère a-t-il? — Il n'en a que quatre. — Avez-vous beaucoup de pain? — J'en ai beaucoup. — Les Espagnols ont-ils beaucoup d'argent? — Ils n'en ont guère. — Notre voisin a-t-il beaucoup de café? — Il n'en a guère. — L'étranger a-t-il beaucoup de grain? — Il n'en a pas beaucoup. — L'Amé-

ricain qu'a-t-il? —Il a beaucoup de sucre. —Le Russe qu'a-t-il? —Il a beaucoup de sel. —Le paysan a-t-il beaucoup de riz? —Il n'en a pas. —A-t-il beaucoup de fromage? —Il n'en a guère. —Qu'avez-vous? —Nous avons beaucoup de pain. —Avez-vous beaucoup d'argent? —Nous n'en avons guère, mais assez. —Avez-vous beaucoup de frères? —Je n'en ai qu'un. —Les Français ont-ils beaucoup d'amis? —Ils n'en ont guère. —Votre voisin a-t-il beaucoup de foin? —Il en a beaucoup. —Cet homme a-t-il du cœur? —Il n'en a pas.

27.

2962

Avez-vous beaucoup de poivre? —Nous n'en avons guère. —Le cuisinier a-t-il beaucoup de bœuf? —Il n'a guère de bœuf, mais il a beaucoup de mouton. —Combien de bœufs l'Allemand a-t-il? —Il en a quatre. —Qui a beaucoup de biscuits? —Nos matelots en ont beaucoup. —Avez-vous beaucoup de billets? —Nous n'en avons guère. —Combien de billets avez-vous? —Nous n'en avons que trois. —Avez-vous trop de beurre? —Nous n'en avons pas assez. —Nos garçons ont-ils trop de livres? —Il n'en ont pas trop. —Notre ami a-t-il trop de lait? —Il n'en a guère, mais assez. —Qui a beaucoup d'argent? —Les paysans en ont beaucoup. —Avez-vous beaucoup de gants? —Nous n'en avons pas beaucoup. —Le cuisinier a-t-il assez de beurre? —Il n'en a pas assez. —A-t-il assez de vinaigre? —Il en a assez. —Avez-vous beaucoup de savons? —Nous n'en avons qu'un peu. —Le marchand a-t-il beaucoup de drap? —Il en a beaucoup. —Qui a assez de poivre? —Notre voisin en a beaucoup. —Notre tailleur a-t-il beaucoup de boutons? —Il en a beaucoup. —Le peintre a-t-il beaucoup de jardins? —Il n'en a pas beaucoup.

—Combien de jardin a-t-il? —Il n'en a que deux. —  
Combien de couteaux l'Allemand a-t-il? —Il en a huit. —  
Le capitaine a-t-il de beaux chevaux? —Il en a de beaux,  
mais mon frère n'en a pas. —Avez-vous des bijoux?  
—Nous en avons beaucoup. —Quels bijoux avez-vous?  
—Nous avons des bijoux d'or. —Quels chandeliers nos  
amis ont-ils? —Ils ont des chandeliers d'argent. —Ont-  
ils des chandeliers d'or?

28.

L'adolescent a-t-il de jolis bâtons? —Il n'a pas de  
jolis bâtons, mais de beaux oiseaux. —Quels poulets  
notre cuisinier a-t-il? —Il a de jolis poulets. —Combien  
en a-t-il? —Il en a six. —Le chapelier a-t-il des cha-  
peaux? —Il en a beaucoup. —Le menuisier a-t-il beaucoup  
de bois? —Il n'en a pas beaucoup, mais assez. —Ont-  
ils les chevaux des Français ou ceux des Allemands?  
—Ils n'ont ni ceux-ci ni ceux-là. —Quels chevaux a-  
vons-nous? —Nous avons les nôtres. —Le Turc a-t-il  
mes petits peignes? —Il ne les a pas. —Qui les a? —  
Votre fils les a. —Nos amis ont-ils beaucoup de sucre?  
—Ils ont peu de sucre, mais beaucoup de miel. —Qui  
a nos miroirs? —Les Italiens les ont. —L'Italien qu'a-  
t-il? —Il n'a ni celui-ci ni celui-là. —A-t-il les matelas  
que nous avons? —Il n'a pas ceux que nous avons,  
mais ceux que ses amis ont. —A-t-il honte? —Il n'a  
pas honte, mais peur.

29.

Avez-vous beaucoup de couteaux? —J'en ai quelques-  
uns. —Avez-vous beaucoup de crayons? —Je n'en ai que  
quelques-uns. —L'ami du peintre a-t-il des miroirs? —

Il n'en a que quelques-uns. — Votre fils a-t-il quelques sous? — Il en a quelques-uns. — Combien de livres avez-vous? — J'en ai dix. — Combien de sous l'Espagnol a-t-il? — Il n'en a guère. — Qui a les beaux verres de l'Italien? — Nous les avons. — Les Anglais ont-ils beaucoup de sel? — Ils en ont beaucoup. — Les Italiens ont-ils beaucoup de chevaux? — Ils n'ont pas beaucoup de chevaux, mais beaucoup d'ânes. — Les Allemands qu'ont-ils? — Ils ont beaucoup d'argent. — Avez-vous les chevaux des Anglais ou ceux des Allemands? — Nous n'avons ni ceux-ci ni ceux-là. — Avez-vous les parapluies des Espagnols? — Nous ne les avons pas, mais les Américains les ont. — Avez-vous beaucoup de beurre? — Je n'en ai guère, mais assez. — Les matelots ont-ils les matelas que nous avons? — Ils n'ont pas ceux que nous avons, mais ceux que le capitaine a. — Le Français a-t-il beaucoup de francs? — Il n'en a guère, mais il en a assez. — Votre domestique a-t-il beaucoup de sous? — Il n'a pas de sous, mais assez de francs.

30.

Les Russes ont-ils du poivre? — Ils n'ont guère du poivre, mais beaucoup de sel. — Les Turcs ont-ils beaucoup de vin? — Ils n'ont guère de vin, mais beaucoup de café. — Qui a beaucoup de lait? — Les Allemands en ont beaucoup. — Avez-vous d'autre fusil? — Je n'en ai pas d'autre. — Avez-vous d'autre fromage? — Nous en avons d'autre. — Notre voisin n'a-t-il pas d'autre cheval? — Il n'en a pas d'autre. — Votre frère a-t-il d'autres amis? — Il en a d'autres. — Les cordonniers ont-ils d'autres souliers? — Ils n'en ont pas d'autres. — Les tailleurs ont-ils d'autres habits? — Il n'en ont que quelques-uns. — Combien de gants avez-vous? — Je

n'en ai que deux. — Avez-vous d'autres biscuits? — Je n'en ai pas d'autres. — Combien de tire-bouchons le marchand a-t-il? — Il en a neuf. — Combien de pieds cet homme-ci a-t-il? — Il n'en a qu'un, l'autre est de bois. — Quel cœur votre garçon a-t-il? — Il a un bon cœur. — N'avez-vous pas d'autre domestique? — J'en ai un autre. — Votre ami n'a-t-il pas d'autres oiseaux? — Il en a d'autres. — Combien d'autres oiseaux a-t-il? — Il en a six autres. — Combien de jardins avez-vous? — Je n'en ai qu'un, mais mon ami en a deux.

31.

Quel volume avez-vous? — J'ai le premier. — Avez-vous le second volume de mon ouvrage? — Je l'ai. — Avez-vous le troisième ou le quatrième livre? — Je n'ai ni celui-ci ni celui-là. — Avez-vous le premier ou le second volume? — Nous avons le premier volume, mais nous n'avons pas le second. — Quel volume votre ami a-t-il? — Il a le cinquième volume. — Quel jour du mois avons-nous? — Nous avons le premier. — Ont-ils notre or? — Ils ne l'ont pas. — L'adolescent a-t-il beaucoup d'argent? — Il n'a guère d'argent, mais beaucoup de courage. — Avez-vous les clous des charpentiers ou ceux des menuisiers? — Je n'ai ni ceux des charpentiers ni ceux des menuisiers, mais ceux des marchands. — Avez-vous ce gant-ci ou celui-là? — Je n'ai ni celui-ci ni celui-là. — Votre ami a-t-il ces billets-ci ou ceux-là? — Il a ceux-ci, mais non ceux-là. — A-t-il quelques francs? — Il en a cinq. — Avez-vous un autre bâton? — J'en ai un autre. — Quel autre bâton avez-vous? — J'ai un autre bâton de fer. — Avez-vous quelque bons chandeliers? — Nous en avons quelques-uns. — Votre garçon a-t-il un autre chapeau? — Il en a un autre. — Ces hommes ont-

ils du vinaigre ? — Ces hommes n'en ont pas, mais leurs amis en ont. — Les paysans ont-ils d'autre sac ? — Ils n'en ont pas d'autre. — Ont-ils d'autre pain ? — Ils en ont d'autre.

32.

Quel volume de son ouvrage avez-vous ? — J'ai le premier. — Combien de tomes cet ouvrage a-t-il ? — Avez-vous mon ouvrage ou celui de mon frère ? — J'ai l'un et l'autre. — L'étranger a-t-il mon peigne ou mon couteau ? — Il a l'un et l'autre. — Avez-vous mon pain ou mon fromage ? — Je n'ai ni l'un ni l'autre. — Le Hollandais a-t-il mon verre ou celui de mon ami ? — Il n'a ni l'un ni l'autre. — L'Irlandais a-t-il nos chevaux ou nos coffres ? — Il a les uns et les autres. — L'Irlandais a-t-il nos souliers ou nos bas ? — Il n'a ni ceux-ci ni ceux-là. — Qu'a-t-il ? — Il a ses bons fusils de fer. — Les Hollandais ont-ils nos vaisseaux ou ceux des Espagnols ? — Ils n'ont ni ceux-ci ni ceux-là. — Quels vaisseaux ont-ils ? — Ils ont les leurs. — Avez-vous encore du foin ? — Nous en avons encore. — Notre marchand a-t-il encore du poivre ? — Il en a encore. — Notre ami a-t-il encore de l'argent ? — Il n'en a plus. — A-t-il encore des bijoux ? — Il en a encore. — Avez-vous encore du café ? — Nous n'avons plus de café, mais nous avons encore du thé. — Les Hollandais ont-ils encore du sel ? — Ils n'ont plus de sel, mais ils ont encore du poivre. — Le peintre a-t-il encore des tableaux ? — Il n'a plus de tableaux, mais il a encore des livres. — Le matelot a-t-il encore des biscuits ? — Il n'en a plus. — Vos enfants ont-ils encore des livres ? — Ils n'en ont plus. — Le jeune homme a-t-il encore des amis ? — Il n'en a plus.

Notre cuisinier a-t-il encore beaucoup de bœuf? — Il n'en a plus guère. — A-t-il encore beaucoup de poulets? — Il n'en a plus guère. — Le paysan a-t-il encore beaucoup de lait? — Il n'a plus guère de lait, mais il a encore beaucoup de beurre. — Les villageois ont-ils encore beaucoup de chevaux? — Ils n'en ont plus guère. — Avez-vous encore beaucoup de bœuf? — J'en ai encore beaucoup. — Avez-vous encore beaucoup de miroirs? — Nous en avons encore beaucoup. — Avez-vous encore un livre? — J'en ai encore un. — Nos voisins ont-ils encore un jardin? — Ils en ont encore un. — Notre ami a-t-il encore un parapluie? — Il en a encore quelques-uns. — Le tailleur a-t-il encore quelques boutons? — Il n'en a plus. — Le charpentier a-t-il encore quelques clous? — Il n'a plus de clous, mais il a encore quelques bâtons. — Les Espagnols ont-ils encore quelques sous? — Ils en ont encore quelques-uns. — Les Allemands ont-ils encore quelques bœufs? — Ils en ont encore quelques-uns. — Avez-vous encore quelques francs? — Je n'ai plus de francs. — Qu'avez-vous encore? — Nous avons encore quelques vaisseaux et quelques bons matelots. — Avez-vous encore un peu d'argent? — Nous en avons encore un peu. — Avez-vous encore du courage? — Je n'en ai plus. — Avez-vous encore du vinaigre? — Je n'en ai plus guère, mais mon frère en a encore beaucoup.

A-t-il assez de sucre? — Il n'en a pas assez. — Avez-vous assez de francs? — Nous n'en avons pas assez. — Le menuisier a-t-il assez de bois? — Il en a assez. —



A-t-il assez de marteaux ? — Il n'en a pas assez. —  
Quels marteaux a-t-il ? — Il a des marteaux de fer et de  
bois. — Avez-vous assez de riz ? — Nous n'avons pas  
assez de riz, mais nous avons assez de sucre. — Avez-  
vous encore beaucoup de gants ? — Je n'en ai plus guère.  
— Le Russe a-t-il un autre vaisseau ? — Il en a un autre.  
— A-t-il un autre sac ? — Il n'en a pas d'autre. — Quel  
jour du mois est-ce ? — C'est le six. — Combien d'amis  
avez-vous ? — Je n'ai qu'un bon ami. — Le paysan com-  
bien a-t-il de pain ? — Il n'en a pas assez. — A-t-il beau-  
coup d'argent ? — Il n'a guère d'argent. — Avez-vous des  
habits de coton ? — Nous en avons. — Avez-vous encore  
du miel ? — Je n'en ai plus. — Avez-vous encore des  
bœufs ? — Je n'en ai plus.

35.

Avez-vous un cheval ? — J'en ai plusieurs. — Avez-  
vous plusieurs habits ? — Je n'en ai qu'un. — Qui a plu-  
sieurs miroirs ? — Mon frère en a plusieurs. — Quels  
miroirs a-t-il ? — Il en a de beaux. — Votre frère a-t-il  
un enfant ? — Il en a plusieurs. — Combien de couteaux  
a-t-il ? — Il en a quatre. — Combien d'enfants vos amis  
ont-ils ? — Ils en ont beaucoup. — Cet homme-ci a-t-il  
autant d'amis que d'ennemis ? — Il a autant des uns que  
des autres. — Le capitaine a-t-il autant de matelots que  
de vaisseaux ? — Il a plus de ceux-ci que de ceux-là.

36.

Avez-vous autant de fusils que moi ? — J'en ai tout  
autant. — L'étranger a-t-il plus de courage que nous ?  
— Il en a tout autant. — Nos voisins ont-ils autant de  
fromage que de lait ? — Ils ont plus de celui-ci que de  
celui-là. — Combien de nez l'homme a-t-il ? — Il n'en a

qu'un. — Mes enfants ont-ils autant de courage que les vôtres ? — Les vôtres en ont plus que les miens. — Avez-vous autant de livres que moi ? — J'en ai moins que vous. — Avez-vous autant de bijoux qu'eux ? — Nous en avons moins qu'eux.

37.

Qui a moins d'amis que nous ? — Personne n'en a moins. — Ai-je autant de vos livres que des miens ? — Vous avez moins des miens que des vôtres. — Votre boulanger a-t-il moins de pain que d'argent ? — Il a moins de celui-ci que de celui-là. — Vos domestiques ont-ils plus de bâtons que de balais ? — Ils ont plus de pain. — Notre cuisinier a-t-il autant de beurre que de bœuf ? — Il a autant de l'un que de l'autre. — A-t-il autant de poulets que d'oiseaux ? — Il n'en a pas.

38.

Le charpentier a-t-il autant de bâtons que de clous ? — Il a tout autant d'argent. — A-t-il plus de biscuits que de pains ? — Il a plus de ceux-ci que de ceux-là. — Notre ami a-t-il plus de sucre que d'argent ? — Il n'a pas autant de celui-ci que de celui-là. — Qui a plus de savon que moi ? — Mon ami en a plus. — Avez-vous autant de chevaux que moi ? — Je n'en ai pas autant que vous. — Avez-vous un autre billet ? — J'en ai un autre. — Avez-vous un autre soulier que le mien ? — Nous en avons plusieurs. — Les Hollandais ont-ils beaucoup de jardins ? — Nous en avons plus qu'eux. — Avez-vous assez d'argent ? — Nous n'avons guère d'argent, mais assez de pain, de bœuf, de fromage et de beurre. — L'adolescent a-t-il autant de billets que nous ? — Il n'en a pas autant.

39.

Avez-vous encore envie d'acheter le cheval de mon ami? — J'ai encore envie de l'acheter, mais je n'ai plus d'argent. — Avez-vous le temps de travailler? — J'ai le temps, mais je n'ai pas envie de travailler. — Votre frère a-t-il le temps de couper des bâtons? — Il a le temps d'en couper. — A-t-il envie d'acheter du pain? — Il n'a pas envie d'en acheter. — Avez-vous le temps de couper du fromage? — Je n'ai pas le temps d'en couper. — A-t-il envie de couper l'arbre? — Il a envie de le couper, mais il n'a pas le temps. — Ai-je le temps de couper les arbres? — Vous avez le temps de les couper. — Le peintre a-t-il envie d'acheter un cheval? — Il a envie d'en acheter deux. — Votre capitaine a-t-il le temps d'aller? — Il a le temps, mais il n'a pas envie. — Avez-vous peur de parler? — Je n'ai pas peur, mais j'ai honte de parler. — N'ai-je pas raison d'acheter un fusil? — Vous avez raison d'en acheter un. — Ai-je raison d'acheter de petits bœufs? — Vous n'avez pas raison d'en acheter.

40.

Avez-vous envie de parler? — J'ai envie, mais je n'ai pas le temps de parler. — Avez-vous le courage de vous couper le doigt? — Je n'ai pas le courage de le faire. — Le fils de votre ami a-t-il envie d'acheter encore un oiseau? — Il a envie d'en acheter encore un. — Le cordonnier a-t-il le temps de raccommoder nos souliers? — Il a le temps, mais il n'a pas envie de les raccommoder. — Avez-vous peur de chercher notre cheval? — Je n'ai pas peur, mais je n'ai pas le temps de le chercher. — Avez-vous envie d'acheter quelque chose de bon? —

Nos voisins ont envie d'acheter quelque chose. — Vos enfants ont-ils peur de ramasser des clous ? — Ils n'ont pas peur d'en ramasser. — Ai-je tort de ramasser vos gants ? — Vous n'avez pas tort de les ramasser, mais vous avez tort de les couper.

41.

Avez-vous le cœur de casser ces verres ? — J'ai le courage, mais je n'ai pas envie de les casser. — Qui a envie de casser les miroirs ? — Notre ami a envie de les casser. — Avez-vous envie de casser le vaisseau du capitaine ? — Je n'ai pas envie de le casser. — Quels livres l'Anglais a-t-il envie d'acheter ? — Il a envie d'acheter ceux que vous avez. — Quels gants avez-vous envie d'aller chercher ? — J'ai envie d'aller chercher les vôtres.

42.

Quels miroirs les ennemis ont-ils envie de casser ? — Ils ont envie de casser ceux que vous avez, ceux que j'ai, et ceux que nos enfants et nos amis ont. — Votre père a-t-il envie d'acheter ces bijoux-ci ou ceux-là ? — Il a envie d'acheter ceux-ci. — Ai-je raison de ramasser vos billets ? — Vous avez raison de les ramasser. — L'Italien a-t-il raison d'aller chercher son mouchoir ? — Il a tort de l'aller chercher. — Avez-vous envie de nous acheter un autre vaisseau ? — J'ai envie d'en acheter un autre. — Notre ennemi a-t-il envie d'acheter encore un vaisseau ? — Il a envie d'en acheter plusieurs, mais il a peur d'en acheter. — Avez-vous deux chevaux ? — Je n'en ai qu'un, mais j'ai envie d'en acheter encore un.

43.

Voulez-vous travailler? — Je veux travailler, mais je suis fatigué. — Voulez-vous casser mes verres? — Je ne veux pas les casser. — Voulez-vous trouver mon fils? — Je veux le chercher. — Que voulez-vous ramasser? — Je veux ramasser ce sou et ces francs. — Voulez-vous ramasser ce sou-ci ou celui-là. — Je veux ramasser l'un et l'autre. — Votre voisin veut-il acheter ces-bâtons-ci ou ceux-là? — Il veut acheter ceux-ci ou ceux-là. — Cet homme veut-il casser votre pied? — Il ne veut pas casser le mien, mais le sien. — Le peintre veut-il brûler de l'huile? — Il veut en brûler. — Le cordonnier que veut-il raccommoder? — Il veut raccommoder nos vieux souliers. — Le tailleur veut-il raccommoder quelque chose? — Il veut raccommoder des gilets. — Votre ennemi veut-il brûler son vaisseau? — Il ne veut pas brûler le sien, mais le nôtre. — Voulez-vous faire quelque chose? — Je ne veux rien faire. — Que voulez-vous faire? — Nous voulons chauffer notre thé et le café de notre père. — Votre domestique veut-il faire mon feu? — Il veut le faire, mais il n'a pas le temps.

44.

Voulez-vous parler? — Je veux parler. — Votre fils veut-il apprendre? — Il ne veut pas apprendre. — Que veut-il faire? — Il veut boire du vin. — Voulez-vous acheter quelque chose? — Je veux acheter quelque chose. — Que voulez-vous acheter? — Je veux acheter des bijoux. — Voulez-vous raccommoder mon linge? — Je veux le raccommoder. — Qui veut raccommoder les bas de notre fils? — Nous voulons les raccommoder. — Le Russe

veut-il acheter ce tableau-ci ou celui-là? — Il ne veut acheter ni celui-ci ni celui-là. — Que veut-il acheter? — Il veut acheter des vaisseaux. — Quels miroirs l'Anglais veut-il acheter? — Il veut acheter ceux qu'ont les Français et ceux qu'ont les Italiens. — Votre père veut-il chercher son parapluie ou son bâton? — Il veut chercher l'un et l'autre. — Voulez-vous boire du vin? — Je veux en boire. — Le matelot veut-il boire du lait? — Il ne veut pas en boire. — Le capitaine que veut-il boire? — Il ne veut rien boire. — Le chapelier que veut-il faire? — Il veut faire des chapeaux. — Le charpentier veut-il faire quelque chose? — Il veut faire un grand vaisseau.

45.

Le Turc veut-il acheter plus de fusils que de couteaux? — Il veut acheter plus de ceux-ci que de ceux-là. — Combien de tire-bouchons votre domestique veut-il acheter? — Il veut en acheter deux. — Voulez-vous acheter beaucoup de chevaux? — Nous n'en voulons que quelques-uns, mais nos enfants veulent en acheter beaucoup. — Vos enfants veulent-ils acheter les gants que nous avons? — Ils ne veulent pas acheter ceux que vous avez, mais ceux qu'a mon père. — Quelqu'un veut-il déchirer mon habit? — Personne ne veut le déchirer. — Qui veut déchirer mes livres? — Vos enfants veulent les déchirer. — Chez qui votre père est-il? — Il est chez son ami. — Chez qui voulez-vous aller? — Je veux aller chez vous. — Voulez-vous aller chez moi? — Je ne veux pas aller chez vous, mais chez mon frère. — Votre père veut-il aller chez son ami? — Il ne veut pas aller chez son ami, mais chez son voisin. — Chez qui votre fils est-il? — Il est chez nous. — Voulez-vous aller acheter nos chapeaux ou ceux des Hollandais? — Je ne veux

pas aller acheter ni les vôtres ni ceux des Hollandais, mais je veux aller chercher les miens et ceux de nos bons amis.

46.

—Ai-je raison de chauffer votre bouillon? —Vous avez raison de le chauffer. —Mon domestique a-t-il raison de chauffer votre matelas? —Il a tort de le chauffer. —A-t-il peur de déchirer votre habit? —Il n'a pas peur de le déchirer, mais de le brûler. —Vos enfants veulent-ils aller chez nos amis? —Ils ne veulent pas aller chez vos amis, mais chez les nôtres. —Vos enfants sont-ils à la maison? —Ils ne sont pas chez eux, mais chez leurs voisins. —Le capitaine est-il chez lui? —Il n'est pas chez lui, mais son frère est chez lui. —L'étranger est-il chez notre frère? —Il n'est pas chez notre frère, mais chez notre père. —Chez qui l'Anglais est-il? —Il est chez vous. —L'Américain est-il chez vous? —Non, Monsieur, il n'est pas chez nous, mais chez son ami. —Chez qui l'Italien est-il? —Il n'est chez personne. —Voulez-vous aller à la maison? —Je ne veux pas aller à la maison; je veux aller chez le fils de mon voisin. —Votre père est-il chez lui? —Non, Monsieur, il n'est pas à la maison. —Chez qui est-il? —Il est chez les bons amis de notre voisin. —Voulez-vous aller chez quelqu'un? —Je ne veux aller chez personne.

47.

Où est votre fils? —Il est chez lui. —Que veut-il faire à la maison? —Il veut boire de bon vin. —Votre frère est-il à la maison? —Il n'est pas à la maison, il est chez l'étranger. —Que voulez-vous boire? —Je veux

boire du lait. — L'Allemand que veut-il faire à la maison ? — Il veut travailler et boire de bon vin. — Qu'avez-vous à la maison ? — Je n'ai rien à la maison. — Le marchand a-t-il envie d'acheter autant de sucre que de thé ? — Il a envie d'acheter autant de l'un que de l'autre. — Êtes-vous fatigué ? — Je ne suis pas fatigué. — Qui est fatigué ? — Mon frère est fatigué. — L'Espagnol a-t-il envie d'acheter autant de chevaux que d'ânes ? — Il a envie d'acheter plus de ceux-ci que de ceux-là. — Voulez-vous boire quelque chose ? — Je ne veux rien boire. — Combien de poulets le cuisinier veut-il acheter ? — Il veut en acheter quatre. — Les Français veulent-ils acheter quelque chose ? — Ils ne veulent rien acheter. — L'Espagnol veut-il acheter quelque chose ? — Il veut acheter quelque chose, mais il n'a pas d'argent. — Voulez-vous aller chez mes frères ? — Je ne veux pas aller chez eux, mais chez leurs enfants. — Où est-il ? — Il est chez lui.

48.

Voulez-vous aller à la maison ? — Je veux y aller. — Votre fils veut-il aller chez moi ? — Il veut aller chez vous. — Votre frère est-il chez lui ? — Il y est. — Où voulez-vous aller ? — Je veux aller chez moi. — Vos enfants veulent-ils aller chez moi ? — Ils ne veulent pas aller chez vous. — Chez qui voulez-vous porter ce billet ? — Je veux le porter chez mon voisin. — Votre domestique veut-il porter mon billet chez votre père ? — Il veut l'y porter. — Votre frère veut-il porter mes fusils chez le Russe ? — Il veut les y porter. — Chez qui nos ennemis veulent-ils porter nos pistolets ? — Ils veulent les porter chez les Turcs. — Où le cordonnier veut-il porter mes souliers ? — Il veut les porter chez vous. — Veut-il les porter à la maison ? — Il ne veut pas les y porter. —



Voulez-vous venir chez moi? — Je ne veux pas aller chez vous. — Où voulez-vous aller? — Je veux aller chez les bons Anglais. — Les bons Italiens veulent-ils aller chez nous? — Ils ne veulent pas y aller. — Où veulent-ils aller? — Ils ne veulent aller nulle part.

49.

Voulez-vous mener votre fils chez nous? — Je ne veux pas le mener chez vous, mais chez le capitaine. — Quand voulez-vous le mener chez le capitaine? — Je veux l'y mener demain. — Voulez-vous mener vos enfants chez le médecin? — Je veux les y mener. — Quand voulez-vous les y mener? — Je veux les y mener aujourd'hui. — A quelle heure voulez-vous les y mener? — A deux heures et demie. — Quand voulez-vous envoyer votre domestique chez le médecin? — Je veux l'y envoyer aujourd'hui. — A quelle heure? — A dix heures et quart. — Voulez-vous aller quelque part? — Je veux aller quelque part. — Où voulez-vous aller? — Je veux aller chez l'Italien. — L'Italien veut-il venir chez vous? — Il veut venir chez nous. — Votre fils veut-il aller chez quelqu'un? — Il veut aller chez quelqu'un. — Chez qui veut-il aller? — Il veut aller chez ses amis. — Les Espagnols veulent-ils aller quelque part? — Ils ne veulent aller nulle part. — Notre ami veut-il aller chez quelqu'un? — Ils ne veut aller chez personne.

50.

Quand voulez-vous mener votre garçon chez le peintre? — Je veux l'y mener aujourd'hui. — Où votre frère veut-il porter ces oiseaux? — Il ne veut les porter nulle part. — Voulez-vous mener le médecin chez cet homme?

Je veux l'y mener. — Quand le médecin veut-il aller chez votre frère? — Il veut y aller aujourd'hui. — Voulez-vous nous envoyer un domestique? — Je veux vous en envoyer un. — Voulez-vous envoyer un enfant chez le peintre? — Je veux y en envoyer un. — Chez qui le capitaine est-il? — Il n'est chez personne. — Votre frère a-t-il le temps d'aller chez moi? — Il n'a pas le temps d'y aller. — Le Français veut-il écrire encore un billet? — Il veut en écrire encore un. — Votre ami a-t-il envie d'écrire autant de billets que moi? — Il a envie d'en écrire tout autant. — A qui veut-il les envoyer? — Il veut les envoyer à ses amis. — Qui veut écrire de petits billets? — Le jeune homme veut en écrire. — Voulez-vous porter beaucoup de livres chez mon père? — Je ne veux y en porter que quelques-uns.

51.

Voulez-vous envoyer encore un coffre chez notre ami? — Je veux y en envoyer encore plusieurs. — Combien de chapeaux le chapelier veut-il encore envoyer? — Il veut en envoyer encore six. — Votre fils a-t-il le courage d'aller chez le capitaine? — Il a le courage d'y aller, mais il n'a pas le temps. — Voulez-vous acheter autant de chiens que de chevaux? — Je veux acheter plus de ceux-ci que de ceux-là. — A quelle heure voulez-vous envoyer votre domestique chez le Hollandais? — Je veux l'y envoyer à six heures moins un quart. — A quelle heure votre père est-il chez lui? — Il est chez lui à midi. — A quelle heure votre ami veut-il écrire ses billets? — Il veut les écrire à minuit. — Avez-vous peur d'aller chez le capitaine? — Je n'ai pas peur, mais j'ai honte d'y aller.

Le charpentier a-t-il assez d'argent pour acheter un marteau? — Il n'en a pas assez pour en acheter un. — Le capitaine a-t-il assez d'argent pour acheter un vaisseau? — Il a assez d'argent pour en acheter un. — Le paysan a-t-il envie d'acheter du pain? — Il a envie d'en acheter, mais il n'a pas assez d'argent pour en acheter. — Votre fils a-t-il de l'ancre pour écrire un billet? — Il n'en a pas. — Avez-vous le temps de voir mon frère? — Je n'ai pas le temps de le voir. — Votre père veut-il me voir? — Il ne veut pas vous voir. — Votre domestique a-t-il un balai pour balayer le salon? — Il a un balai pour le balayer. — Veut-il le balayer? — Il veut le balayer. — Le matelot a-t-il de l'argent pour acheter du thé? Il n'a pas d'argent pour en acheter. — Votre cuisinier a-t-il de l'argent pour acheter du bœuf? — Il a de l'argent pour en acheter. — A-t-il de l'argent pour acheter des poulets? — Il en a. — Avez-vous assez de sel pour saler mon bœuf? — J'en ai assez pour le saler. — Votre ami veut-il venir chez moi pour me voir? — Il ne veut ni aller chez vous, ni vous voir. — Votre voisin a-t-il envie de tuer son cheval? — Il n'a pas envie de le tuer. — Voulez-vous tuer vos amis? — Je ne veux tuer que mes ennemis.

Pouvez-vous me couper du pain? — Je peux vous en couper. — Avez-vous un couteau pour m'en couper? — J'en ai un. — Pouvez-vous raccommoder mes gants? — Je peux les raccommoder, mais je n'ai pas envie de le faire. — Le tailleur peut-il me faire un habit? — Il peut

vous en faire un. — Voulez-vous envoyer au médecin? — Je veux lui envoyer. — Votre fils veut-il me voir pour me parler? — Il veut vous voir pour vous donner un écu. — Veut-il me tuer? — Il ne veut pas vous tuer; il ne veut que vous voir. — Le fils de notre ami et du vôtre veut-il tuer un bœuf? — Il veut en tuer deux. — Qui a envie de tuer notre chien. — Le garçon de notre voisin a envie de le tuer. — Combien d'argent pouvez-vous m'envoyer? — Je peux vous envoyer vingt francs. — Voulez-vous envoyer quelque chose au cordonnier? — Je veux lui envoyer mes souliers. — Voulez-vous lui envoyer vos habits? — Non, je veux les envoyer à mon tailleur. — Le tailleur peut-il m'envoyer mon habit? — Il ne peut pas vous l'envoyer. — Vos enfants peuvent-ils m'écrire? — Ils peuvent vous écrire. — Voulez-vous me prêter votre panier? — Je veuz vous le prêter.

54.

Avez-vous un verre pour boire du vin? — J'en ai un, mais je n'ai pas de vin; je n'ai que du thé. — Voulez-vous me donner de l'argent? — Je veux vous en donner, mais je n'en ai guère. — Voulez-vous me donner ce que vous avez? — Je veux vous le donner. — Pouvez-vous boire autant de vin que de lait? — Je peux boire autant de celui-ci que de celui-là. — Notre voisin a-t-il du bois pour faire du feu? — Il a du bois pour en faire, mais il n'a pas d'argent pour acheter du pain et du beurre. — Voulez-vous lui en prêter? — Je veux lui en prêter. — Voulez-vous parler à l'Allemand? — Je veux lui parler. — Où est-il? — Il est chez le fils de l'Américain. — L'Allemand veut-il me parler? — Il veut vous parler. — Veut-il parler à mon frère ou au vôtre? — Il veut parler à

l'un et à l'autre. — Les enfants de nos voisins peuvent-ils travailler? — Ils peuvent travailler, mais ils ne veulent pas.

55.

Voulez-vous parler à l'enfant du Hollandais? — Je veux lui parler. — Que voulez-vous leur donner? — Je veux leur donner de bons gâteaux. — Voulez-vous leur prêter quelque chose? — Je ne peux leur rien prêter; je n'ai rien. — Le cuisinier a-t-il encore du sel pour saler le bœuf? — Il en a encore un peu. — A-t-il encore du riz? — Il en a encore beaucoup. — Veut-il m'en donner? — Il veut vous en donner. — Veut-il en donner à mon fils? — Il lui en veut donner. — Veut-il tuer ce poulet-ci ou celui-là? — Il ne veut tuer ni celui-ci ni celui-là. — Quel bœuf veut-il tuer? — Il veut tuer celui du bon paysan. — Veut-il tuer ce bœuf-ci ou celui-là? — Il veut tuer l'un et l'autre. — Qui veut nous envoyer ces biscuits? — Le boulanger veut nous les envoyer. — Avez-vous quelque chose à faire? — Je n'ai rien à faire.

56.

Votre fils qu'a-t-il à faire? — Il a à écrire à ses bons amis et aux capitaines. — A qui voulez-vous parler? — Je veux parler aux Italiens et aux Français. — Voulez-vous leur donner de l'argent? — Je veux leur en donner. — Voulez-vous donner des habits à cet homme? — Je veux lui en donner. — Voulez-vous lui prêter vos miroirs? — Je veux les lui prêter? — Vos amis veulent-ils me donner du café? — Ils veulent vous en donner. — Voulez-vous me prêter vos livres? — Je veux vous les prêter. — Voulez-vous prêter vos matelas à mes amis? — Je ne veux pas les leur prêter. — A qui voulez-vous prêter vos

parapluies? — Je veux les prêter à mes amis. — A qui votre ami veut-il prêter son matelas? — Il ne veut le prêter à personne. — Voulez-vous donner votre manteau à mon frère? — Je veux le lui donner.

37.

Voulez-vous m'écrire? — Je veux vous écrire. — Voulez-vous écrire à l'Italien? — Je veux lui écrire. — Votre frère veut-il écrire aux Anglais? — Il veut leur écrire, mais ils n'ont pas envie de lui répondre. — Voulez-vous répondre à votre ami? — Je veux lui répondre. — A qui voulez-vous répondre? — Je veux répondre à mon bon père. — Ne voulez-vous pas répondre à vos bons amis? — Je veux leur répondre. — Qui veut nous écrire? — Le Russe veut m'écrire. — Voulez-vous lui répondre? — Je ne veux pas lui répondre. — Qui veut écrire à nos amis? — Les enfants de notre voisin veulent leur écrire. — A qui voulez-vous écrire? — Je veux écrire au Russe. — Veut-il vous répondre? — Il veut me répondre. — Peuvent-ils nous répondre? — Ils ne peuvent pas nous répondre, mais nous pouvons leur répondre. — A qui voulez-vous envoyer ce billet? — Je veux l'envoyer au garçon du menuisier.

38.

Qu'avez-vous à faire? — J'ai à écrire. — Qu'avez-vous à écrire? — J'ai un billet à écrire. — A qui? — Au charpentier. — Qu'est-ce que votre père a à boire? — Il a de bon vin à boire. — Le cordonnier qu'a-t-il à faire? — Il n'a rien à faire. — A qui avez-vous à parler? — J'ai à parler au capitaine. — Quand voulez-vous lui parler? — Aujourd'hui ou demain. — Où voulez-vous lui parler? — Chez lui. — Le villageois qu'a-t-il à faire? — Il a à ré-

pondre à un billet. — Le marchand a-t-il à répondre aux billets? — Il veut y répondre mais il n'a pas le temps. — Votre frère veut-il répondre à ces billets-ci ou à ceux-là? — Il ne veut répondre ni à ceux-ci ni à ceux-là. — Quelqu'un veut-il répondre à mon billet? — Personne ne veut y répondre.

59.

A quels billets votre père veut-il répondre? — Il ne veut répondre qu'à ceux de ses bons amis. — Qui veut répondre à mes billets? — Vos amis veulent y répondre. — A-t-il envie d'aller au bal? — Il a envie d'y aller. — Quand voulez-vous y aller? — Aujourd'hui. — A quelle heure? — A dix heures et quart. — Quand voulez-vous mener votre garçon au spectacle? — Je veux l'y mener demain. — A quelle heure voulez-vous l'y mener? — A six heures moins un quart. — Où est votre fils? — Il est au spectacle. — Où est le marchand? — Il est à son comptoir. — Où voulez-vous me mener? — Je veux vous mener à mon magasin. — Où votre cuisinier veut-il aller? — Il veut aller au marché. — Votre frère est-il au marché? — Il n'y est pas. — Où est-il? — Il est dans son magasin.

60.

Où est l'Irlandais? — Il est dans son grenier. — Voulez-vous venir chez moi pour aller au spectacle? — Je veux aller chez vous, mais je n'ai pas envie d'aller au spectacle. — A quel théâtre voulez-vous aller? — Je veux aller à celui du villageois. — Voulez-vous aller à mon jardin ou à celui du Français? — Je ne veux aller ni au vôtre ni à celui du Français. — Le médecin a-t-il envie d'aller chez nous ou chez l'Italien? — Il veut aller chez

nous. — Que voulez-vous acheter au marché ? — Je veux acheter un panier et quelques livres. — Où voulez-vous les porter ? — Je veux les porter à la maison.

61.

Combien de tapis voulez-vous acheter ? — Je veux en acheter deux. — A qui voulez-vous les donner ? — Je veux les donner à mon domestique. — Avez-vous envie de balayer le salon ? — J'ai envie de le faire, mais je n'ai pas le temps. — L'Anglais a-t-il beaucoup de magasins ? — Il en a beaucoup. — Voulez-vous voir nos fusils ? — Je veux aller dans vos magasins pour les voir. — Voulez-vous acheter quelque chose ? — Je veux acheter quelque chose. — Que voulez-vous acheter ? — Je veux acheter un porte-feuille, un miroir et un fusil. — Qui veut déchirer mon habit ? — Personne ne veut le déchirer.

62.

Les Anglais veulent-ils nous donner du pain ? — Ils veulent vous en donner. — Voulez-vous donner un franc à cet homme ? — Je veux lui en donner plusieurs. — Combien de francs voulez-vous lui donner ? — Je veux lui en donner cinq. — Les Français que veulent-ils nous donner. — Ils veulent nous prêter beaucoup de livres. — Quand voulez-vous répondre à l'Allemand ? — Je veux lui répondre demain. — A quelle heure ? — A une heure. — Où l'Espagnol veut-il aller ? — Il ne veut aller nulle part. — Votre domestique veut-il chauffer mon bouillon ? — Il veut le chauffer. — Veut-il faire mon feu ? — Il veut le faire. — Où le boulanger veut-il aller ? — Il veut venir chez nous. — Où est l'adolescent ? — Il est au théâtre. — Où est le frère du capitaine ? — Il est chez nous.



Voulez-vous envoyer chercher du sucre ? — Je veux en envoyer chercher. — Ton fils veut-il aller chercher de petits pains ? — Il ne veut pas en aller chercher. — Qui est dans le jardin ? — Les enfants de nos amis y sont. — Voulez-vous me donner mon pain ? — Je veux vous le donner. — Où est-il ? — Il est à son comptoir. — Voulez-vous me donner de l'argent pour aller chercher du lait ? — Je veux vous donner de l'argent pour en aller chercher. — Où est votre argent ? — Il est dans mon comptoir. — Voulez-vous acheter mon cheval ? — Je ne veux pas l'acheter. — Où est votre chat ? — Il est dans le sac. — Dans quel sac est-il ? — Dans le sac du grenier. — Où est le villageois ? — Il est dans son jardin. — Où a-t-il son blé ? — Il l'a dans son sac. — A-t-il un chat ? — Il en a un.

Avez-vous quelque chose à faire ? — Je n'ai rien à faire. — Avez-vous des gants à raccommoder ? — Non, Monsieur, je n'en ai pas à raccommoder, mais j'ai à aller au jardin. — Qui est dans le jardin ? — Mon frère y est. — Votre cuisinier a-t-il quelque chose à boire ? — Il a à boire du vin et de bon bouillon. — Pouvez-vous me donner autant de beurre que de pain ? — Je puis vous donner plus de celui-ci que de celui-là. — Nos amis peuvent-ils venir cher nous ? — Ils peuvent y aller. — A combien d'hommes avez-vous à parler ? — J'ai à parler à quatre. — Quand avez-vous à leur parler ? — Ce soir. — A quelle heure ? — A sept heures et demie. — Voulez-vous aller chez le médecin ? — Je veux y aller.

L'Anglais a-t-il à écrire des billets? — Ils en a à écrire autant que nous. — Avez-vous à parler à l'Allemand? — Je veux lui parler. — Quand voulez-vous lui parler? — A présent. — Où est-il? — Il est à l'autre bout du bois. — Voulez-vous aller au marché? — Je veux y aller pour acheter du drap. — Avez-vous le courage d'aller au bois le soir? — J'ai le courage d'y aller, mais pas le soir. — Vos enfants peuvent-ils répondre à mes billets? — Ils peuvent y répondre. — Que voulez-vous donner à votre domestique? — Je veux lui donner mes vieux souliers. — Que voulez-vous me dire? — Je veux vous dire un mot. — Qui voulez-vous voir? — Je veux voir l'Espagnol. — Avez-vous quelque chose à lui dire? — Je n'ai rien à lui dire. — Quels livres veut-il vendre? — Il veut vendre les tiens et non les siens. — Voulez-vous venir avec moi? — Je ne veux pas aller avec vous.

Voulez-vous aller chez le tailleur? — Je veux y aller. — Le marchand qu'a-t-il à vendre? — Il a à vendre de beaux gants de peau, des peignes, de bon drap et de beaux fusils de bois. — Avez-vous à vendre? — J'ai à vendre des fusils de fer. — Voulez-vous me le vendre? — Je ne veux pas vous les vendre? — Avez-vous quelque chose à vendre? — Je n'ai rien à vendre.

Il est tard — Quelle heure est-il? — Il est midi et un quart. — A quelle heure le capitaine veut-il sortir? — Il veut sortir à huit heures moins un quart. — Qu'al-

lez-vous faire ? — Je vais lire. — Qu'avez-vous à lire ?  
— J'ai à lire un bon livre. — Voulez-vous me le prêter ?  
— Je veux vous le prêter. — Avez-vous envie de sortir ?  
— Je n'ai pas envie de sortir. — Voulez-vous rester ici ?  
— Je ne puis rester ici. — Où avez-vous à aller ? — J'ai  
à aller à mon comptoir ce soir. — A quelle heure ? — A  
quatre heures et demie. — Que veut-il écrire ? — Il veut  
écrire à ses amis. — Voulez-vous rester ici ou là ? —  
Je veux rester ici. — Où votre père veut-il rester ? — Il  
veut rester ici. — Notre ami a-t-il envie de rester dans  
le jardin ? — Il a envie d'y rester.

A quelle heure le Hollandais est-il chez lui ? — Il est  
chez lui tous les soirs à neuf heures et un quart. — Quand  
votre cuisinier va-t-il au marché ? — Il y va tous les ma-  
tins à cinq heures et demie. — Quand notre voisin va-t-il  
chez les Irlandais ? — Il y va tous les jours. — A quelle  
heure ? — A huit heures du matin. — Que voulez-vous  
acheter ? — Je ne veux rien acheter, mais mon père veut  
acheter un bœuf. — Veut-il acheter ce bœuf-ci ou celui-  
là ? — Il ne veut acheter ni celui-ci ni celui-là, mais il  
veut acheter celui que vend votre ami. — Le marchand  
a-t-il encore un habit à vendre ? — Il en a encore un,  
mais il ne veut pas le vendre. — Cet homme a-t-il encore  
un couteau à vendre ? — Il n'a plus de couteau, mais il  
a encore quelques fusils à vendre. — Quand veut-il les  
vendre ? — Il veut les vendre aujourd'hui. — Où ? — Au  
magasin de son frère. — Pourquoi veut-il les vendre ? —  
Il veut les vendre parce qu'il a besoin d'argent. — Voulez-  
vous voir mon ami ? — Je veux le voir pour le connaître.  
— Cet homme veut-il boire trop de vin ? — Il veut en  
boire trop. — Avez-vous assez de vin à boire ? — Je n'en

ai guère, mais j'en ai assez. — Votre frère veut-il acheter trop de gâteaux? — Il veut en acheter beaucoup, mais pas trop.

69.

Pouvez-vous me prêter un couteau? — Je peux vous en prêter un. — Votre père peut-il me prêter un livre? — Il peut vous en prêter plusieurs. — De quoi avez-vous besoin? — J'ai besoin d'un bon fusil. — Avez-vous besoin de ce tableau? — Je n'en ai pas besoin. — De quoi a-t-il besoin? — Il n'a besoin de rien. — Avez-vous besoin de ces bâtons? — Non, Monsieur je n'en ai pas besoin. — Qui a besoin de sucre? — Personne n'en a besoin. — Quelqu'un a-t-il besoin de poivre? — Personne n'en a besoin. — De quoi ai-je besoin? — Vous n'avez besoin de rien. — Votre père a-t-il besoin de ces tableaux-ci ou de ceux-là? — Il n'a besoin ni de ceux-ci ni de ceux-là. — Avez-vous besoin de moi? — J'ai besoin de vous. — Quand avez-vous besoin de moi? — A présent. — Qu'avez-vous à me dire? — J'ai un mot à vous dire. — Votre fils a-t-il besoin de nous? — Il a besoin de vous et de vos frères. — Avez-vous besoin de mon domestique? — J'en ai besoin. — Quelqu'un a-t-il besoin de mon frère? — Personne n'a besoin de lui. — Votre père a-t-il besoin de quelque chose? — Il n'a besoin de rien. — De quoi l'Arménien a-t-il besoin? — Il a besoin de fusils. — De quoi l'Anglais a-t-il besoin? — Il a besoin de biscuits, de lait, de fromage et de beurre. — Allez-vous me donner quelque chose? — Je vais vous donner du pain et du vin.

70.

Aimez-vous votre frère? — Je l'aime. — Votre frère vous aime-t-il? — Il ne m'aime pas. — Ton bon enfant

m'aime-t-il? — Il l'aime. — Aimes-tu ce vilain homme? — Je ne l'aime pas. — Qui aimez-vous? — J'aime mes enfants. — De quoi votre père a-t-il besoin? — Il a besoin de mon domestique. — De quoi avez-vous besoin? — J'ai besoin du billet. — Avez-vous besoin de ce billet-ci ou de celui-là? — J'ai besoin de celui-ci. — Que voulez-vous en faire? — Je veux l'aimer. — Votre fils lit-il nos billets? — Il les lit. — Quand les lit-il? — Il les lit quand il les reçoit. — Donnez-vous ce livre à mon frère? — Je le lui donne. — A qui prêtez-vous vos livres? — Je les prête à mes amis. — Votre ami me prête-t-il un habit? — Il vous en prête un. — A qui prêtez-vous vos habits? — Je ne les prête à personne.

71.

Arrangez-vous quelque chose? — Nous n'arrangeons rien. — Vendez-vous votre vaisseau? — Je ne le vends pas, mais le capitaine vend le sien. — Que vend votre frère? — Il vend ses bœufs. — Voyez-vous quelque chose? — Je ne vois rien. — Voyez-vous mon grand jardin? — Je le vois. — Combien d'hommes voyez-vous? — Nous en voyons plus de trois. — Buvez-vous quelque chose? — Je bois du vin. — Votre ami que boit-il? — Il boit du thé. — Buvez-vous du vin? — Je n'en bois pas. — Qu'écrit-il? — Il écrit un billet. — A qui? — A son tailleur. — Qu'est-ce que vous me donnez? — Je vous donne quelque chose. — Notre ami que vous donne-t-il? — Il me donne quelque chose de bon. — Connaissez-vous mon ami? — Je le connais. — Voulez-vous le voir? — Je le veux voir.

72.

Ecrivez-vous vos billets le soir? — Nous les écrivons le matin. — Que dis-tu? — Je ne dis rien. — Votre frère

dit-il quelque chose ? — Il dit quelque chose. — Que dit-il ? — Je ne le sais pas. — Que dites-vous à mon domestique ? — Je lui dis de balayer le salon et d'aller chercher du pain, du fromage et du vin. — Dites-vous quelque chose ? — Nous ne disons rien. — Votre ami que dit-il au cordonnier ? — Il lui dit de raccommoder ses souliers. — Que dites-vous aux tailleurs ? — Je leur dis de faire mes habits. — Sors-tu ? — Je ne sors pas. — Qui sort, où va-t-il ? — Il va au jardin. — Chez qui allez-vous ? — Nous allons chez les bons Anglais. — Que lis-tu ? — Je lis un billet de mon ami. — Votre père que lit-il ? — Il lit un livre. — Que faites-vous ? — Nous lisons. — Vos enfants lisent-ils ? — Ils ne lisent pas. — Lisez-vous les livres que je lis ? — Je ne lis pas ceux que vous lisez, mais ceux que votre père lit. — Connaissez-vous cet homme ? — Je ne le connais pas. — Votre ami le connaît-il ? — Il le connaît. — Que fait notre ami ? — Il ne fait rien.

73.

Connaissez-vous mes enfants ? — Je les connais. — Vous connaissent-ils ? — Ils ne nous connaissent pas. — Qui connaissez-vous ? — Je ne connais personne. — Quelqu'un vous connaît-il ? — Quelqu'un me connaît. — Qui vous connaît ? — Le bon capitaine me connaît. — Que manges-tu ? — Je mange du pain. — Votre fils ne mange-t-il pas du fromage ? — Il n'en mange pas. — Coupez-vous quelque chose ? — Nous coupons du bois. — Les marchands que coupent-ils ? — Ils coupent du drap. — M'envoyez-vous quelque chose ? — Je vous envoie un bon fusil. — Votre père vous envoie-t-il de l'argent ? — Il m'envoie. — Vous envoie-t-il plus que moi ? — Il m'envoie plus que vous. — Combien vous envoie-t-il ? — Il m'envoie plus de cinquante. — Quand recevez-vous vos billets ? — Je les reçois

tous les matins. — A quelle heure ? — A dix heures. —  
Votre fils vient-il ? — Il vient. — Chez qui vient-il ? — Il  
vient chez moi. — Venez-vous chez moi ? — Je ne vais  
pas chez vous, mais chez vos enfants. — Où notre ami  
va-t-il ? — Il ne va nulle part; il reste chez lui. — Allez-  
vous à la maison ? — Nous n'allons pas à la maison, mais  
chez nos amis. — Où sont vos amis ? — Ils sont dans leur  
jardin. — Les Ecossais sont-ils dans leurs jardins ? — Ils  
y sont.

74.

Qu'achetez-vous ? — J'achète des couteaux. — Achetez-  
vous plus de couteaux que de verres ? — J'achète plus de  
ceux-ci que de ceux-là. — Combien de chevaux l'Alle-  
mand achète-t-il ? — Il en achète beaucoup; il en achète  
plus de vingt. — Votre domestique que porte-t-il ? — Il  
porte un grand coffre. — Où le porte-t-il ? — Il le porte  
à la maison. — A qui parlez-vous ? — Je parle à l'Irlan-  
dais. — Lui parlez-vous tous les jours ? — Je lui parle tous  
les matins et tous les soirs. — Vient-il chez-vous ? — Il  
ne vient pas chez moi, mais je vais chez lui. — Votre  
domestique qu'a-t-il à faire ? Il a à balayer mon salon  
et à ranger mes livres. — Mon père répond-il à vos  
billets ? — Il y répond. — Votre garçon que casse-t-il ?  
— Il ne casse rien. — Déchirent-ils quelque chose ? — Ils  
ne déchirent rien. — Qui brûle mon chapeau ? — Personne  
ne le brûle. — Cherchez-vous quelqu'un ? — Je ne cherche  
personne. — Mon fils que cherche-t-il ? — Il cherche son  
porte-feuille. — Votre cuisinier que tue-t-il ? — Il tue un  
poulet.

75.

Tuez-vous un oiseau ? — J'en tue un. — Combien de

poulets votre cuisinier tue-t-il? — Il en tue trois. — Chez qui menez-vous mon garçon? — Je le mène chez le peintre. — Quand le peintre est-il chez lui? — Il est chez lui tous les soirs à sept heures. — Quelle heure est-il à présent? — Il n'est pas encore six heures. — Sortez-vous le soir? — Je sors le matin. — Avez-vous peur de sortir le soir? — Je n'ai pas peur, mais je n'ai pas le temps de sortir le soir. — Travaillez-vous autant que votre fils? — Je ne travaille pas autant que lui. — Mange-t-il plus que vous? — Il mange moins que moi. — Quand nos voisins sortent-ils? — Ils sortent tous les matins à cinq heures moins un quart. — A qui envoyez-vous vos habits? — Je ne les envoie à personne, j'en ai besoin. — A qui vos enfants envoient-ils leur linge? — Ils ne l'envoient à personne, ils en ont besoin.

76.

Allez-vous au spectacle ce soir? — Je ne vais pas au spectacle. — Qu'avez-vous à faire? — J'ai à étudier. — A quelle heure sortez-vous? — Je ne sors pas le soir. — Votre père sort-il? — Il ne sort pas. — Que fait-il? — Il écrit. — Écrit-il un livre? — Il en écrit un. — Quand l'écrit-il? — Il l'écrit le matin et le soir. — Est-il chez lui à présent? — Il y est. — Ne sort-il pas? — Il ne peut pas sortir, il a mal au pied. — Ne peut-il pas travailler? — Il ne peut pas travailler. — Quelqu'un a-t-il mal au coude? — Mon tailleur a mal au coude. — Me coupez-vous du pain? — Je ne puis vous en couper; j'ai mal aux doigts. — Quel jour du mois est-ce aujourd'hui? — C'est le trois. — Quel jour du mois est-ce demain? — Demain, c'est le quatre. — Cherchez-vous quelqu'un? — Je ne cherche personne. — Le peintre que cherche-t-il? — Il ne cherche rien. — Qui cherchez-vous? — Je cherche mon



filis. — Avez-vous quelque chose à lui dire ? — J'ai quelque chose à lui dire. — Qu'avez-vous à lui dire ? — J'ai à lui dire d'aller ce soir au spectacle.

77.

Qui me cherche ? — Votre père vous cherche. — Quelqu'un cherche-t-il mon frère ? — Personne ne le cherche. — Le capitaine trouve-t-il ce qu'il cherche ? — Il trouve ce qu'il cherche; mais ses enfants ne trouvent pas ce qu'ils cherchent. — Que cherchent-ils ? — Ils cherchent leurs livres. — Où me mènes-tu ? — Je te mène au théâtre. — Ne me menez-vous pas au marché ? — Je ne vous y mène pas. — Les Espagnols trouvent-ils les parapluies qu'ils cherchent ? — Ils ne les trouvent pas. — Le marchand trouve-t-il le drap qu'il cherche ? — Il le trouve. — Les bouchers que trouvent-ils ? — Ils trouvent les bœufs et les moutons qu'ils cherchent. — Votre cuisinier que trouve-t-il ? — Il trouve les poulets qu'il cherche. — Le médecin où est-il ? — Il est à son comptoir. — Que fait-il ? — Il lit. — Que lit-il ? — Il lit le livre que vous lui avez donné.

78.

Le Hollandais parle-t-il au lieu d'écouter ? — Il parle au lieu d'écouter. — Sortez-vous au lieu de rester chez vous ? — Je reste chez moi au lieu de sortir. — Votre fils joue-t-il au lieu d'étudier ? — Quand étudie-t-il ? — Il étudie tous les jours le matin et le soir. — Achez-vous le parapluie au lieu d'acheter le livre ? — Je n'achète ni l'un ni l'autre. — Notre voisin casse-t-il ses bâtons au lieu de casser ses verres ? — Il ne casse ni les uns ni les autres. — Que casse-t-il ? — Il casse ses fusils.

—Vous donne-t-il quelque chose? —Il me donne quelque chose. —Que vous donne-t-il? —Il me donne beaucoup d'argent.

79.

Donnez-vous à mon ami moins de parapluies que de gants? —Je lui donne plus de ceux-ci que de ceux-là. —Que vous donne-t-il? —Il me donne beaucoup de livres au lieu de me donner de l'argent. —Votre domestique que fait-il? —Il lit au lieu de travailler. —Fait-il votre lit? —Le médecin sort-il? —Il reste chez lui au lieu de sortir. —Votre domestique fait-il du café? —Il fait du thé au lieu de faire du café. —Quelqu'un vous prête-t-il un fusil? —Personne ne m'en prête un. —Votre ami que vous prête-t-il? —Il me prête beaucoup de livres et beaucoup de bijoux. —Avez-vous honte de lire les livres que je lis? —Je n'ai pas honte, mais je n'ai pas envie de les lire. —Vous donne-t-il de fromage au lieu de vous donner du pain? —Il nous donne plus de celui-ci que de celui-là. —Avez-vous envie d'écrire. —J'aime mieux lire qu'écrire. —Lisez-vous l'Anglais? —Je lis l'Arménien davantage.

80.

Qui envoyez-vous chercher le médecin? —Je l'envoie chercher le docteur. —Votre frère ôte-t-il son habit pour faire du feu? —Il l'ôte pour faire du feu. —Otez-vous vos gants pour me donner de l'argent? —Je les ôte pour vous en donner. —Apprenez-vous le français? —Je l'apprends. —Notre frère apprend-il l'Allemand? —Il l'apprend. —Les Anglais qu'apprennent-ils? —Ils apprennent le français et l'allemand. —Parlez-vous Hol-

landais ? — Non, Monsieur, je parle Italien. — Qui parle Portugaise ? — Mon frère parle. — Vos voisin parlent-ils Russe ? — Ils ne parlent pas Russe, mais Arabe. — Quel argent avez-vous là ? — C'est de l'argent Anglais. — Avez-vous un chapeau Italien ? — Non, j'ai un chapeau Espagnol. — Etes-vous Anglais ? — Non, je ne suis ni Anglais ni Français, je suis Arménien.

81.

Ces hommes sont-ils Allemands ? — Non, ils sont Russes. — Les Russes parlent-ils Anglais ? — Il ne parlent pas Anglais, mais Latin, Grec et Arabe. — Votre frère est-il marchand ? — Non, il est menuisier. — Ces hommes-ci que sont-ils ? — Ils sont cordonniers. — Etes-vous tailleur ? — Non, je suis cuisinier. — Es-tu fou ? — Je ne suis pas fou. — Me souhaitez-vous quelque chose ? — Je vous souhaite le bonsoir. — Le jeune homme que me souhaite-t-il ? — Il vous souhaite le bonsoir. — L'Allemand a-t-il les yeux noirs ? — Non, il a les yeux bleus. — Cet homme-là a-t-il les pieds grands ? — Il a les pieds petite, et le nez grand. — Avez-vous le temps de lire mon livre ? — J'ai le temps de le lire, mais je n'ai pas envie. — Que fais-tu au lieu de jouer ? — J'étudie au lieu de jouer. — Le fils de notre ami que fait-il ? — Il va dans le jardin au lieu de faire son thème. — Les enfants de notre voisin lisent-ils ? — Ils écrivent au lieu de lire. — Votre cuisinier que fait-il ? — Il fait du feu au lieu d'aller au marché. — Votre père vend-il son bœuf ? — Il vend son cheval au lieu de vendre son bœuf.

82.

Le fils du peintre étudie-t-il l'Anglais ? — Il étudie le

Grec au lieu d'étudier l'Anglais. — Votre frère m'écoute-t-il? — Il parle au lieu de vous écouter. — Les enfants du médecin écoutent-ils ce que nous leur disons? — Ils ne l'écoutent pas. — Allez-vous au théâtre? — Je vais à la maison au lieu d'aller au théâtre. — Voulez-vous lire mon livre? — Je veux le lire, mais je ne puis; j'ai mal aux yeux. — Votre père corrige-t-il mes thèmes ou ceux de mon frère? — Il ne corrige ni les vôtres ni ceux de votre frère. — Otez-vous votre chapeau pour parler à votre père? — Je l'ôte pour lui parler, mais non pas les gants. — Qui porte mes verres? — Le vieux domestique les porte. — Portez-vous quelque chose? — Je porte le canif de votre père et les coffres de nos frères. — Me donnez-vous du drap Anglais ou Français? — Je ne vous donne ni de drap Anglais ni de Français; je vous donne du drap Allemand. — Lisez-vous l'Espagnol? — Je ne lis pas l'Espagnol, mais l'Allemand. — Quel livre votre frère lit-il? — Il lit un livre Français. — Prenez-vous du thé ou du café le matin? — Je prends du thé. — Prenez-vous le thé tous les matins? — J'en prends tous les matins. — Votre frère que prend-il? — Il prend du thé. — Le prend-il tous les jours? — Il le prend tous les matins. — Vos enfants prennent-ils du thé? — Ils prennent du café au lieu de prendre du thé.

De quoi votre père a-t-il besoin? — Il a besoin de tabac. — Voulez-vous en aller chercher? — Je veux en aller chercher. — Me montrez-vous quelque chose? — Je vous montre du rubans d'or. — Votre père montre-t-il son fusil à mon frère? — Il le lui montre. — Lui montre-t-il ses beaux oiseaux? — Il les lui montre. — Le Français fume-t-il? — Il ne fume pas. — Allez-vous au bal?

—Je vais au théâtre au lieu d'aller au bal. —Le jardinier va-t-il dans le jardin? —Il va au marché au lieu d'aller dans le jardin. —Envoyez-vous votre valet chez le tailleur? —Je l'envoie chez le cordonnier au lieu de l'envoyer chez le tailleur. —Votre frère compte-t-il aller au bal ce soir? —Il ne compte pas aller au bal. —Quand comptez-vous aller au concert? —Je compte y aller ce soir. —A quelle heure? —A dix heures et un quart. —Allez-vous chercher mon fils? —Je vais le chercher. —Où est-il? —Il est au comptoir. —Trouvez-vous l'homme que vous cherchez? —Je le trouve.

Vos amis comptent-ils aller au théâtre? —Ils comptent y aller. —Quand comptent-ils y aller? —Ils comptent y aller demain. —A quelle heure? —A sept heures et demie. —Le marchand que veut-il vous vendre? —Il veut me vendre des mouchoirs. —Comptez-vous en acheter? —Je ne veux pas en acheter. —Sais-tu quelque chose? —Je ne sais rien. —Votre petit frère que sait-il? —Il sait lire et écrire. —Sait-il le Français? —Il ne le sait pas. —Savez-vous l'Allemand? —Je le sais. —Vos frères savent-ils le Grec? —Ils ne le savent pas, mais ils comptent l'étudier. —Savez-vous l'Anglais? —Je ne le sais pas, mais je compte l'apprendre. —Mes petits enfants savent-ils lire l'Italien? —Ils savent le lire, mais non le parler. —Savez-vous nager? —Je ne sais pas nager, mais je sais jouer. —Votre fils sait-il faire des habits? —Il ne sait pas en faire; il n'est pas tailleur. —Est-il marchand? —Il ne l'est pas. —Qu'est-il? —Il est médecin. —Comptez-vous étudier l'Arabe? —Je compte étudier l'Arabe. —Le Français sait-il le Russe? —Il ne le sait pas, mais ils compte l'apprendre. —Où allez-vous?

—Je vais au jardin pour parler au jardinier. —Vous écoute-t-il? —Il m'écoute. —Quand partirez-vous? —Aujourd'hui, à l'après midi.

85.

Voulez-vous boir du cidre? —Je veux boire du vin? —En avez-vous? —Je n'en ai pas, mais je vais en envoyer chercher. —Quand voulez-vous en envoyer chercher? —A présent. —Savez-vous faire du thé? —Je sais en faire. —Où votre père va-t-il? —Il ne va nulle part; il reste chez lui. —Savez-vous écrire un billet en Français? —Je ne sais pas écrire en Français, mais en Arménien. —Où conduisez-vous vos enfants? —Je les conduis chez mes amis pour leur souhaiter le bonjour. —Où le conduit-il? —Il le conduit au jardin. —Conduisez-vous quelqu'un? —Je conduis mon enfant. —Où vos amis conduisent-ils leurs fils? —Ils les conduisent au jardin pour les promener.

86.

Eteignez-vous le feu? —Je ne l'éteins pas. —Où votre domestique allume-t-il le feu? —Il l'allume dans votre magasin. —Allez-vous souvent chez l'Espagnol? —Y allez-vous plus souvent que moi? —J'y vais plus souvent que vous. —Les Espagnols viennent-ils souvent chez vous? —Ils viennent souvent chez moi. —Vos enfants vont-ils plus souvent au bal que nous? —Ils y vont plus souvent que nous. —Sortez-vous aussi souvent que nos voisins? —Nous sortons plus souvent qu'eux. —Votre domestique va-t-il au marché aussi souvent que mon cuisinier? —Il y va aussi souvent que lui. —Voyez-vous mon père aussi souvent que moi? —Je ne le vois

pas aussi souvent que vous. — Quand le voyez-vous ? — Je le vois tous les matins à cinq heures moins un quart.

87.

Est-ce que je lis bien ? — Vous lisez bien. — Est-ce que je parle bien ? — Vous ne parlez pas bien. — Mon frère parle-t-il bien Français ? — Il ne parle bien. — Parle-t-il bien Allemand ? — Il ne parle mal. — Parlons-nous bien ? — Vous parlez mal. — Est-ce que je bois trop ? — Vous ne buvez pas assez. — Est-ce que je peux faire des chapeaux ? — Vous ne pouvez pas en faire. — Est-ce que je puis écrire un billet ? — Vous pouvez en écrire un. — Est-ce que je fais bien mon thème ? — Vous le faites bien. — Que fait mon frère ? — Il ne fait rien. — Qu'est-ce que je dis ? — Vous ne dites rien. — Est-ce que je commence à parler ? — Vous commencez à parler. — Est-ce que je commence à bien parler ? — Vous ne commencez pas à bien parler, mais à bien écrire et à bien lire. — Qui parle bien ? — Votre frère parle assez bien mais il parle trop. — Où est-ce que je vais ? — Vous allez chez mon ami. — Puis-je parler aussi souvent que le fils de votre voisin ? — Il peut parler plus souvent que vous. — Puis-je travailler autant que lui ? — Vous ne pouvez pas travailler autant que lui. — Est-ce que je lis aussi souvent que vous ? — Vous ne lisez pas aussi souvent que moi, mais vous parlez plus souvent que moi. — Est-ce que je parle aussi bien que vous ? — Vous ne parlez pas aussi bien que moi. — Est-ce que je vais chez vous, ou est-ce que vous venez chez moi ? — Vous venez chez moi, et je vais chez vous. — Quand venez-vous chez moi ? — Tous les matins à six heures et demie.

Connaissez-vous le Russe que je connais? — Je ne connais pas celui que vous connaissez, mais j'en connais un autre. — Buvez-vous autant de cidre que de vin? — Je bois moins de celui-ci que de celui-là. — Le Polonais boit-il autant que le Russe? — Il boit tout autant. — Les Allemands boivent-ils autant que les Russes? — Ceux-ci boivent plus que ceux-là. — Reçois-tu quelque chose? — Je reçois quelque chose. — Que reçois-tu? — Je reçois de l'argent. — Votre ami reçoit-il des livres? — Il en reçoit. — De qui les Espagnols reçoivent-ils de l'argent? — Ils en reçoivent des Anglais et des Français. — Recevez-vous autant d'amis que d'ennemis? — Je reçois moins de ceux-ci que de ceux-là. — De qui vos enfants reçoivent-ils des livres? — Il en reçoivent de moi et de leurs amis. — Recevez-vous encore un fusil? — J'en reçois encore un. — Combien de livres notre voisin reçoit-il encore? — Il en reçoit encore trois.

Quand l'étranger compte-t-il partir? — Il compte partir aujourd'hui. — A quelle heure? — A une heure et demie. — Comptez-vous partir ce soir? — Je compte partir demain. — Le Français part-il aujourd'hui? — Il part à présent. — Où va-t-il? — Il va chez ses amis. — Va-t-il chez les Anglais? — Il y va. — Pars-tu demain? — Je pars ce soir. — Quand comptez-vous écrire à vos amis? — Je compte leur écrire aujourd'hui. — Vos amis vous répondent-ils? — Ils me répondent. — Votre père répond-il à votre billet? — Il n'y répond pas. — Répondez-vous aux billets de mes frères? — J'y réponds. — Votre frère



commence-t-il à apprendre l'Italien? — Il commence à l'apprendre. — Pouvez-vous parler Français? — Je peux le parler un peu. — Nos amis commencent-ils à parler un peu l'Allemand? — Ils commencent à le parler. — Peuvent-ils l'écrire? — Ils peuvent l'écrire. — Le marchand commence-t-il à vendre? — Il commence. — Votre frère écoute-t-il avant de parler? — Il parle avant de m'écouter. — Vos enfants lisent-ils avant d'écrire? — Ils écrivent avant de lire.

90.

Votre domestique balaie-t-il le magasin avant d'aller à la maison. — Il va à la maison avant de balayer le magasin. — Bois-tu avant de manger? — Je mange avant de boire. — Comptez-vous sortir avant de déjeuner? — Je ne compte pas sortir avant de déjeuner. — Votre fils ôte-t-il ses souliers avant d'ôter son habit? — Il n'ôte ni ses souliers ni son habit. — Est-ce que j'ôte mes gants avant d'ôter mon chapeau? — Vous ôtez votre chapeau avant d'ôter vos gants. — Est-ce que je peux ôter mes souliers avant d'ôter mes gants? — Vous ne pouvez ôter vos souliers avant d'ôter vos gants. — A quelle heure déjeunez-vous? — Je déjeune à huit heures et demie. — A quelle heure l'Américain déjeune-t-il? — Il déjeune tous les jours à neuf heures. — A quelle heure vos enfants déjeunent-ils? — Ils déjeunent à sept heures. — Allez-vous chez mon père avant de déjeuner? — Je vais chez lui avant de déjeuner. — Que faites-vous avant d'aller au marché? — Je déjeune un peu avant d'aller au marché. — A quelle heure? — A une heure et demie.

A qui est ce livre? — C'est le mien. — A qui appartient ce chapeau? — C'est le chapeau de mon père. — — Etes-vous plus grand que moi? — Je suis plus grand que vous. — Votre frère est-il plus grand que vous? — Il est aussi grand que moi. — Ton chapeau est-il aussi mauvais que celui de ton père? — Il est meilleur, mais pas aussi noir que le sien. — Les habits des Italiens sont-ils aussi bons que ceux des Irlandais? — Ils sont plus beaux, mais pas aussi bons. — Qui a les gants les plus beaux? — Les Français les ont. — Qui a les chevaux les plus beaux? — Les vôtres sont plus beaux que les miens, mais ceux de nos amis sont les plus beaux de tous. — Votre cheval est-il bon? — Il est bon, mais le vôtre est meilleur, et celui de l'Anglais est le meilleur de tous les chevaux que nous connaissons. — Avez-vous de jolis souliers? — J'en ai de fort jolis, mais mon frère en a de plus jolis que moi. — De qui les reçoit-il? — Il les reçoit de son meilleur ami.

Votre vin est-il aussi bon que le mien? — Il est meilleur. — Votre marchand vend-il de bons couteaux? — Il vend les meilleurs couteaux que je connaisse. — Lisez-vous plus de livre que les Français? — Nous en lisons plus qu'eux, mais les Allemands en lisent plus que nous. — As-tu un plus beau jardin que celui de notre médecin? — J'en ai un plus beau que lui. — L'Américain a-t-il un plus beau bâton que toi? — Il en a un plus beau. — Avons-nous d'aussi beaux enfants que nos voisins. — Nous en avons de plus beaux. — Votre habit est-il aussi joli

que le mien? — Il n'est pas aussi joli, mais meilleur que le vôtre. — Partez-vous aujourd'hui? — Je ne pars pas aujourd'hui? — Quand votre père part-il? — Il part ce soir à neuf heures moins un quart. — Lequel de ces deux enfants est le plus sage? — Celui qui étudie est plus sage que celui qui joue. — Votre domestique travaille-t-il aussi bien que le mien? — Il travaille mieux que le vôtre. — L'Anglais lit-il autant de mauvais livres que de bons? — Il en lit plus de bons que de mauvais.

93.

Les marchands vendent-ils plus de sucre que de café. — Ils vendent plus de celui-ci que de celui-là. — Votre cordonnier fait-il autant de souliers que le mien. — Il en fait plus que le vôtre. — Savez-vous nager aussi bien que mon fils? — Ja sais nager mieux que lui, mais il sait parler Français mieux que moi. — Lit-il aussi bien que vous? — Il lit mieux que moi. — Le fils de votre voisin va-t-il au marché? — Non, il reste à la maison, il a mal au pied. — Apprenez-vous aussi bien que le fils de notre jardinier? — J'apprends mieux que lui, mais il travaille mieux que moi. — Qui a le fusil le plus beau? — Le vôtre est très-beau, mais celui du capitaine est encore plus beau, et le nôtre est le plus beau de tous. — Quelqu'un a-t-il de plus beaux enfants que vous? — Personne n'en a de plus beaux. — Votre fils lit-il aussi souvent que moi? — Il écrit plus souvent que vous. — Mon frère parle-t-il Français aussi souvent que vous? — Il le parle et le lit aussi souvent que moi. — Est-ce que j'écris autant que vous? — Vous écrivez autant que moi. — Les enfants de notre voisin lisent-ils l'Allemand aussi souvent que nous? — Nous le lisons moins souvent qu'eux. — Ecrivons nous aussi souvent qu'eux? — Ils éc-

rivent plus souvent que nous. — A qui écrivent-ils ? — Ils écrivent à leurs amis. — Lisez-vous des livres Anglais ? — Nous lisons des livres Français au lieu de lire des livres Anglais.

94.

Mettez-vous un autre habit pour aller au spectacle ? — J'en mets un autre. — Mettez-vous vos gants avant de mettre vos souliers ? — Je mets mes souliers avant de mettre mes gants. — Votre frère met-il son chapeau au lieu de mettre son habit ? — Il met son habit avant de mettre son chapeau. — Nos enfants mettent-ils leurs souliers pour aller chez nos amis ? — Ils les mettent pour y aller. — Nos fils que mettent-ils ? — Ils mettent leurs habits. — Parlez-vous déjà Français ? — Je ne le parle pas encore, mais je commence à l'apprendre. — Votre père sort-il déjà ? — Il sort à dix heures. — Déjeune-t-il avant de sortir ? — Il déjeune et il écrit ses billets avant de sortir. — Sort-il de meilleure heure que vous ? — Je sors de meilleure heure que lui. — Allez-vous au spectacle aussi souvent que moi ? — J'y vais aussi souvent que vous. — Commencez-vous à connaître cet homme ? — Je commence à le connaître. — Déjeunez-vous de bonne heure ? — Nous ne déjeunons pas tard.

95.

N'allez-vous pas trop tôt au concert ? — J'y vais trop tard. — Est-ce que j'écris trop ? — Vous n'écrivez pas trop, mais vous parlez trop. — Est-ce que je parle plus que vous ? — Vous parlez plus que moi et que mon frère. — Mon chapeau est-il trop grand ? — Il n'est ni trop grand ni trop petit. — Parlez-vous plus souvent Français

qu'Anglais? — Je parle plus souvent Anglais que Français. — Vos amis achètent-ils beaucoup de grain? — Ils n'en achètent guère. — Avez-vous assez de pain? — Je n'en ai guère, mais assez. — Est-il tard? — Il n'est pas tard. — Quelle heure est-il? — Il est une heure. — Est-il trop tard pour aller chez votre père? — Il n'est pas trop tard pour y aller. — Me conduisez-vous chez lui? — Je vous y conduis. — Où est-il? — Il est dans son comptoir. — L'Espagnol achète-t-il un cheval? — Il ne peut en acheter un. — Est-il pauvre? — Il n'est pas pauvre; il est plus riche que nous. — Votre frère est-il aussi savant que vous? — Il est plus savant que moi, mais vous êtes plus savant que lui et moi.

96.

Connaissez-vous cet homme? — Je le connais. — Est-il savant? — C'est le plus savant de tous les hommes que je connais. — Votre cheval est-il pire que le mien? — Il n'est pas aussi mauvais que le vôtre. — Le mien est-il pire que celui de l'Espagnol? — C'est le pire cheval que je connaisse. — Donnez-vous à ces hommes moins de pain que de fromage? — Je leur donne moins de celui-ci que de celui-là. — Recevez-vous autant d'argent que vos voisins? — J'en reçois beaucoup plus qu'eux. — Qui reçoit le plus d'argent? — Les Anglais en reçoivent le plus. — Votre fils sait-il déjà écrire un billet? — Il ne sait pas encore en écrire un, mais il commence à lire un peu. — Lisez-vous autant que les Russes? — Nous lisons plus qu'eux, mais les Français lisent le plus. — Les Arméniens écrivent-ils plus que nous? — Ils écrivent moins que nous, mais les Turcs écrivent le moins. — Sont-ils aussi riches que les Américains? — Ils sont moins riches qu'eux. — Vos oiseaux sont-ils aussi beaux que ceux des

Irlandais? — Ils sont moins beaux que les leurs, mais ceux des Espagnols sont les moins beaux. —Vendez-vous votre oiseau? —Je ne le vends pas.

97.

Où avez-vous été ce matin? —J'ai été au marché. —Avez-vous été au bal? —J'y ai été. —Ai-je été au spectacle? —Vous y avez été. —Y as-tu été? —Je n'y ai pas été. —Votre fils a-t-il jamais été au théâtre? — Il n'y a jamais été. —As-tu déjà été dans mon comptoir? —Je n'y ai jamais été. —Comptez-vous y aller? —Je compte y aller. —Quand voulez-vous y aller? —Je veux y aller demain. —A quelle heure? —A midi. —Votre frère a-t-il déjà été dans mon grand jardin? — Il n'y a pas encore été. —Compte-t-il le voir? —Il compte le voir. —Quand veut-il y aller? —Il veut y aller aujourd'hui. —Compte-t-il aller au bal ce soir? —Il compte y aller. —Avez-vous déjà été au bal? —Je n'y ai pas encore été. —Quand comptez-vous y aller? —Je compte y aller demain. —Avez-vous déjà été dans le jardin du Français? —J'y ai été. —Avez-vous été dans mes magasins? —Je n'y ai pas été. —Quand y avez-vous été? —J'y ai été ce matin. —Ai-je été dans votre comptoir ou dans celui de votre ami? —Vous n'avez été ni dans le mien, ni dans celui de mon ami, mais dans celui de l'Anglais.

98.

L'Italien a-t-il été dans nos magasins ou dans ceux des Hollandais? —Il n'a été ni dans les nôtres ni dans ceux des Hollandais, mais dans ceux des Allemands. —As-tu déjà été au marché? —Je n'y ai pas encore été,

mais je compte y aller. — Le fils de notre voisin y a-t-il été? — Il n'y a pas été. — Quand y a-t-il été? — Il y a été aujourd'hui. — Le fils de notre jardinier compte-t-il aller au marché? — Il compte y aller. — Que veut-il y acheter? — Il veut y acheter des poulets, des bœufs, du grain, du fromage et du cidre. — Avez-vous déjà été chez mon frère? — J'y ai déjà été. — Votre ami y a-t-il déjà été? — Il n'y a pas encore été. — Avez-vous déjà été chez nos amis? — Nous n'y avons pas encore été. — Nos amis ont-ils jamais été chez nous? — Ils n'y ont jamais été. — Avez-vous envie d'écrire un thème? — J'ai envie d'en écrire un. — A qui voulez-vous écrire un billet? — Je veux en écrire un à mon fils. — Compte-t-il y aller aujourd'hui? — Il compte aller demain. — A quelle heure veut-il partir? — Il veut partir à six heures et demie. — Compte-t-il partir avant de déjeuner? — Il compte déjeuner avant de partir.

99.

Avez-vous été au spectacle d'aussi bonne heure que moi? — J'y ai été de meilleure heure que vous. — Votre voisin a-t-il été au théâtre aussi souvent que nous? — Il y a été plus souvent que nous. — Nos amis vont-ils trop tôt à leur comptoir? — Ils y vont trop tard. — Y vont-ils aussi tard que nous? — Ils y vont plus tard que nous. — Les Anglais vont-ils trop tôt à leurs magasins? — Ils y vont trop tôt. — Votre ami est-il aussi souvent à son comptoir que vous? — Il y est plus souvent que moi. — Qu'y fait-il? — Il écrit. — Écrit-il autant que vous? — Il écrit plus que moi. — Où votre ami reste-t-il? — Il reste à son comptoir. — Ne sort-il pas? — Il ne sort pas. — Restez-vous dans le jardin? — J'y reste. — Allez-vous chez votre ami tous les jours? — J'y vais

tous les jours. — Quand va-t-il chez vous? — Il vient chez moi tous les soirs. — Allez-vous quelque part ce soir? — Je ne vais nulle part; je reste chez moi. — Envoyez-vous chercher quelqu'un? — J'envoie chercher mon médecin. — Votre domestique va-t-il chercher quelque chose? — Il va chercher du vin. — Avez-vous été quelque part ce matin? — Je n'ai été nulle part. — Où votre père a-t-il été? — Il n'a été nulle part. — Quand prenez-vous du thé? — J'en prends tous les matins. — Votre fils prend-il du café? — Il prend du thé.

100.

Avez-vous eu mon porte-feuille? — Je l'ai eu. — Avez-vous eu mes gants? — Je ne les ai pas eus. — As-tu eu mon parapluie? — Je ne l'ai pas eu. — Ai-je eu votre couteau? — Vous l'avez eu. — Quand l'ai-je eu? — Vous l'avez eu hier. — Ai-je eu vos gants? — Vous les avez eus. — Votre frère a-t-il eu mon marteau de bois? — Il l'a eu. — A-t-il eu mon ruban d'or? — Il ne l'a pas eu. — Les Anglais ont-ils eu mon beau vaisseau? — Ils l'ont eu. — Qui a eu mes bas de fils? — Vos domestiques les ont eus. — Avez-vous eu le coffre de fer de notre voisin? — Nous l'avons eu. — Avons-nous eu son beau pistolet? — Nous ne l'avons pas eu. — Avons-nous eu les matelas des étrangers? — Nous ne les avons pas eus. — Le jeune homme a-t-il eu le premier volume de mon ouvrage? — Il n'a pas eu le premier, mais il a eu le second. — L'a-t-il eu? — Oui, Monsieur, il l'a eu. — Quand l'a-t-il eu? — Il l'a eu ce matin. — Avez-vous eu du sucre? — J'en ai eu. — Ai-je eu de bon papier? — Vous n'en avez pas eu. — Le cuisinier du capitaine russe a-t-il eu des poulets? — Il n'en a pas eu.



Le Français a-t-il eu de bon vin? — Il en a eu et il en a encore. — As-tu eu de grands gâteaux? — J'en ai eu. — Ton frère en a-t-il eu? — Il n'en a pas eu. — Le fils de notre jardinier a-t-il eu du beurre? — Il en a eu. — Les Polonais ont-ils eu de bon tabac? — Ils en ont eu. — Quel tabac ont-ils eu? — Ils ont eu du tabac à fumer et du tabac à priser. — Les Anglais ont-ils eu autant de beurre que de thé? — Ils ont eu autant de l'un que de l'autre. — Le médecin a-t-il eu raison? — Il a eu tort. — Le Hollandais a-t-il eu raison ou tort? — Il n'a jamais eu ni raison ni tort. — Ai-je eu tort d'acheter du miel? — Vous avez eu tort d'en acheter. — Le peintre qu'a-t-il eu? — Il a eu de beaux tableaux. — Votre domestique a-t-il eu mes souliers? — Il ne les a pas eus. — Les Espagnols qu'ont-ils eu? — Ils n'ont rien eu. — Qui a eu du courage? — Les matelots Anglais en ont eu. — Les Allemands ont-ils eu beaucoup d'amis? — Ils en ont eu beaucoup. — Avons-nous eu plus d'amis que d'ennemis? — Nous avons eu plus de ceux-ci que de ceux-là. — Votre fils a-t-il eu plus de vin que de cidre? — Il a eu autant de celui-ci que de celui-là. — Le Turc a-t-il eu plus de poivre que de grain? — Il a eu moins de celui-ci que de celui-là. — Le peintre Italien a-t-il eu quelque chose? — Il n'a rien eu.

Ai-je eu raison d'écrire à mon frère? — Vous n'avez pas eu tort de lui écrire. — Avez-vous eu mal au doigt? — J'ai eu mal à l'œil. — Avez-vous eu quelque chose de bon? — Je n'ai rien eu de mauvais. — Le bal a-t-il eu

lieu hier? — Il n'a pas eu lieu. — A-t-il lieu aujourd'hui?  
— Il a lieu aujourd'hui. — A-t-il eu lieu avant hier? —  
Il a eu lieu. — A quelle heure a-t-il eu lieu? — Il a eu  
lieu à onze heures. — Avez-vous été chez mon frère?  
— J'y ai été. — Combien de fois êtes-vous allé chez mon  
frère? — J'y ai été deux fois cette semaine. — Allez-vous  
quelque fois au théâtre? — J'y vais quelquefois, mais  
vous y allez plus souvent que moi. — Combien de fois  
avez-vous été au théâtre? — Je n'y ai été qu'une fois.  
— Êtes-vous allé quelquefois au bal? — J'y ai été sou-  
vent. — Votre frère n'est-il jamais allé au bal? — Il n'y  
est jamais allé. — Votre père est-il allé quelquefois au  
bal? — Il y est allé autrefois. — Y est-il allé aussi sou-  
vent que vous? — Il y est allé plus souvent que moi.  
— Vas-tu quelquefois au jardin? — J'y vais quelquefois.

103.

Êtes-vous allé au bal autrefois? — J'y suis allé quel-  
quefois. — Quand as-tu été au concert? — J'y ai été a-  
vant-hier. — Y as-tu trouvé quelqu'un? — Je n'y ai trouvé  
personne. — Es-tu allé au bal plus souvent que tes frères?  
— Je n'y suis pas allé aussi souvent qu'eux. — Votre ami  
a-t-il été souvent au spectacle? — Il y est allé plusieurs  
fois. — Avez-vous eu faim quelquefois? — J'ai eu faim  
souvent. — Votre valet a-t-il souvent eu soif? — Il n'a  
jamais eu ni faim ni soif. — Avez-vous été au spectacle  
de bonne heure? — J'y suis allé tard. — Ai-je été au  
bal d'aussi bonne heure que vous? — Vous y avez été  
de meilleure heure que moi. — Votre frère y a-t-il été  
trop tard? — Non, Monsieur, il y a été plus tôt. — Vos  
frères ont-ils eu quelque chose? — Ils n'ont rien eu. —  
Qui a eu mes bâtons et mes gants? — Votre domes-  
tique a eu les uns et les autres. — As-tu eu mon cheval

ou celui de mon frère? —Je n'ai eu ni le vôtre ni celui de votre frère? —Ai-je eu votre billet ou celui du médecin? —Vous m'avez eu ni l'un ni l'autre. —Le médecin qu'a-t-il eu? —Il n'a rien eu. —Quelqu'un a-t-il eu mon chandelier d'or? —Personne ne l'a eu. —Quelqu'un a-t-il eu mes couteaux d'argent? —Personne ne les a eus.

Avez-vous quelque chose à faire? —Je n'ai rien à faire. —Qu'as-tu fait? —Je n'ai rien fait. —Qu'ai je fait? —Vous avez déchiré mes livres. —Vos enfants qu'ont-ils fait? —Ils ont déchiré leurs habits. —Qu'avez-vous fait? —Nous n'avons rien fait. —Vos frères ont-ils brûlé mes beaux crayons. —Le tailleur a-t-il déjà fait votre habit? —Il ne l'a pas encore fait. —Votre cordonnier a-t-il déjà fait vos souliers? —Il les a déjà faits. —Avez-vous quelquefois fait un chapeau? —Je n'en ai jamais fait. —Vos voisins ont-ils jamais fait des livres? —Ils en ont fait autrefois. —Combien d'habits votre tailleur a-t-il faits? —Il en a fait vingt ou trente. —A-t-il fait de bons ou de mauvais habits? —Il en a fait de bons et de mauvais. —Votre père a-t-il mis son habit? —Il ne l'a pas encore mis, mais il va le mettre. —Votre frère a-t-il mis ses souliers? —Il les a mis. —Nos voisins ont-ils mis leurs souliers et leurs bas? —Ils n'ont mis ni ceux-ci ni ceux-là. —Le médecin qu'a-t-il pris. —Il n'a rien pris. Qu'avez-vous ôté? —J'ai ôté mon grand chapeau. —Vos enfants ont-ils ôté leurs gants? —Ils les ont ôtés. —Quand le bal a-t-il eu lieu? —Il a eu lieu avant-hier. —Qui vous a dit cela? —Mon domestique me l'a dit. —Votre frère que vous a-t-il dit? —Il ne m'a rien dit? —Vous ai-je dit cela? —Vous ne me l'avez

pas dit. — Vous l'a-t-il dit? — Il me l'a dit. — Qui l'a dit à votre voisin? — Les Anglais le lui ont dit. — L'ont-ils dit aux Anglais? — Ils le leur ont dit. — Qui vous l'a dit? — Votre fils me l'a dit. — Voulez-vous dire cela à vos amis? — Je veux le leur dire.

105.

Ce jeune homme est-il votre ami? — Il l'est. — Ce jeune homme est-il votre fils? — Il l'est. — Vos amis sont-ils aussi riches qu'ils le disent? — Ils le sont. — Ces hommes-ci sont-ils aussi savants qu'ils le disent. — Il ne le sont pas. — Balayez-vous souvent le magasin? — Je le balaie aussi souvent que je le puis. — Vos voisins ont-ils assez d'argent pour acheter du charbon? — Je ne le sais pas. — Votre frère a-t-il été au bal hier? — Je ne le sais pas. — Votre cuisinier est-il allé au marché? — Je ne le sais pas. — Es-tu malade? — Je ne le suis pas. — Êtes-vous aussi grand que moi? — Je le suis. — Êtes-vous aussi fatigué que mon frère? — Je le suis plus que lui. — Avez-vous écrit un billet? — Je n'ai pas écrit un billet, mais j'ai écrit un thème. — Vos frères qu'ont-ils écrit? — Ils ont écrit leurs thèmes. — Quand les ont-ils écrits? — Ils les ont écrits hier. — Avez-vous écrit vos thèmes? — Je les ai écrits. — Votre ami a-t-il écrit les siens? — Il ne les a pas écrits. — Avez-vous parlé à mon frère? — Je lui ai parlé. — Quand lui avez-vous parlé? — Je lui ai parlé avant-hier. — Combien de fois avez-vous parlé au capitaine? — Je lui ai parlé plusieurs fois. — A quels homme votre fils a-t-il parlé? — Il a parlé à ceux-ci et à ceux-là.

Avez-vous parlé aux Russes ? — Je leur ai parlé. — Les Anglais vous ont-ils jamais parlé ? — Ils m'ont parlé souvent. — L'Allemand que vous a-t-il dit ? — Il m'a dit les mots. — Quels mots vous a-t-il dits ? — Il m'a dit ces mots-ci. — Qu'avez-vous à me dire ? — J'ai quelques mots à vous dire. — Quels thèmes votre ami a-t-il écrits ? — Il a écrit ceux-là. — Quels hommes avez-vous vus au marché ? — J'ai vu ceux-ci. — Quels livres vos chers enfants ont-ils lus ? — Ils ont lu ceux que vous leur avez prêtés. — Avez-vous vu ces hommes-ci ou ceux-là ? — Je n'ai vu ni ceux-ci ni ceux-là. — Quels hommes avez-vous vus ? — J'ai vu les Arméniens auxquels j'ai parlé. — Avez-vous connu ces hommes ? — Je les ai connus. — Quels garçons votre frère a-t-il connus ? — Il a connu ceux de vos voisins. — Avez-vous connu ces Français ? — Je ne les ai pas connus. — Quel vin votre domestique a-t-il bu ? — Il a bu le mien. — Avez-vous vu mes frères ? — Je les ai vus. — Où les avez-vous vus ? — Je les ai vus chez eux. — Avez-vous jamais vu des Grecs ? — Je n'en ai jamais vu. — Votre père en a-t-il vu ? — Il en a vu quelquefois. — M'appellez-vous ? — Je vous appelle. — Appelles-tu quelqu'un ? — Je n'appelle personne. — Avez-vous jeté votre chapeau ? — Je l'ai jeté. — Votre père jette-t-il quelque chose ? — Il jette les billets qu'il reçoit. — Jettes-tu ton livre ? — Je ne le jette pas ; j'en ai besoin pour étudier le français.

Où votre frère est-il allé. — Il est allé au théâtre. — Vos amis sont-ils partis ? — Ils ne sont pas encore par-

tis. — Quand partent-ils? — Ce soir. — A quelle heure? — A neuf heures et demie. — Quand les garçons français sont-ils venus chez votre frère? — Ils y sont allés hier. — Leurs amis sont-ils venus aussi? — Ils sont venus aussi. — Quelqu'un est-il venu chez nous? — Les bons Allemands sont venus chez nous. — Qui est venu chez les Anglais? — Les Français y sont venus. — Quand avez-vous bu du vin? — J'en ai bu hier et aujourd'hui. — Le domestique a-t-il porté mon billet? — Il l'a porté. — Où l'a-t-il porté? — Il l'a porté à votre ami. — Quels billets avez-vous portés? — J'ai porté ceux que vous m'avez donnés à porter. — A qui les avez-vous portés? — Je les ai portés à votre père. — Quels livres votre domestique a-t-il pris? — Il a pris ceux que vous ne lisez pas. — Vos marchands ont-ils ouvert leurs magasins? — Ils les ont ouverts. — Quels magasins ont-ils ouverts? — Ils ont ouvert ceux que vous avez vus. — Quand les ont-ils ouverts? — Ils les ont ouverts aujourd'hui. — Avez-vous conduit les étrangers au magasin? — Je les y ai conduits. — Quels feux les hommes ont-ils éteints? — Ils ont éteint ceux que vous avez aperçus. — Avez-vous reçu des billets? — Nous en avons reçu. — Combien de billets avez-vous reçus? — Je n'en ai reçu qu'un; mais mon frère en a reçu plus que moi.

108.

Où est mon habit? — Il est sur le banc. — Les souliers sont-ils sur le banc? — Ils sont dessous. — Le charbon est-il sous le banc? — Il est dans le poêle. — Avez-vous mis du bois dans le poêle? — J'y en ai mis. — Avez-vous froid? — Je n'ai pas froid. — Le charbon que j'ai vu est-il dans le poêle? — Il y est. — Mes papiers sont-ils sur le poêle? — Ils sont dedans. — N'avez-vous

pas peur de brûler mes papiers? — Je n'ai pas peur de les brûler. — Avez-vous envoyé votre petit garçon au marché? — Je l'y ai envoyé. — Quand l'y avez-vous envoyé? — Ce matin. — Avez-vous écrit à votre père? — Je lui ai écrit. — Vous a-t-il répondu? — Il ne m'a pas encore répondu. — Faites-vous balayer votre plancher? — Je le fais balayer. — Avez-vous fait balayer votre comptoir? — Je ne l'ai pas encore fait balayer, mais je compte le faire balayer aujourd'hui. — Avez-vous essuyé vos pieds? — Je les ai essuyés. — Où les avez-vous essuyés? — Je les ai essuyés au tapis. — Avez-vous fait essuyer vos bancs? — Je les ai fait essuyer. — Votre domestique qu'essuie-t-il? — Il essuie les couteaux. — Avez-vous jamais écrit au médecin? — Je ne lui ai jamais écrit. — Vous a-t-il écrit quelquefois? — Il m'a souvent écrit.

109.

Avez-vous jamais vu des Grecs? — Je n'en ai jamais vu. — Avez-vous déjà vu un Ecossais? — J'en ai déjà vu un. — Où l'avez-vous vu? — Au théâtre. — Avez-vous donné le livre à mon frère? — Je le lui ai donné. — Avez-vous donné de l'argent au marchand? — Je lui en ai donné. — Combien lui avez-vous donné? — Je lui ai donné quatorze écus. — Avez-vous donné des rubans d'or aux enfants de nos voisins? — Je leur en ai donné. — Veux-tu me donner du vin? — Je vous en ai déjà donné. — Quand m'en as-tu donné? — Je vous en ai donné autrefois. — Veux-tu m'en donner à présent? — Je ne veux pas vous en donner. — L'Américain veut-il vous prêter de l'argent? — Il m'en a prêté. — Vous en a-t-il prêté souvent? — Il m'en a prêté quelquefois. — L'Italien vous a-t-il jamais prêté de l'argent? — Il ne m'en a jamais

prêté. — Est-il pauvre? — Il n'est pas pauvre, il est plus riche que vous. — Voulez-vous me prêter un écu? — Je veux vous en prêter deux.

110.

Le concert a-t-il eu lieu? — Il a eu lieu. — A-t-il eu lieu tard? — Il a eu lieu de bonne heure. — A quelle heure? — A midi. — A quelle heure le bal a-t-il eu lieu? — Il a eu lieu à minuit. — Votre frère apprend-il à écrire? — Il l'apprend. — Sait-il lire? — Il ne le sait pas encore. — Connaissez-vous le Français que je connais? — Je ne connais pas celui que vous connaissez, mais j'en connais un autre. — Votre ami connaît-il les mêmes marchands que je connais? — Il ne connaît pas les mêmes mais il en connaît d'autres. — Faites-vous jamais raccommoder votre habit? — Je le fais raccommoder quelquefois. — As-tu déjà fait raccommoder tes souliers? — Je ne les ai pas encore fait raccommoder. — Votre frère a-t-il fait ravauder ses gilets quelquefois? — Il les a fait ravauder plusieurs fois. — As-tu fait raccommoder ton gant ou ton mouchoir? — J'ai fait raccommoder l'un et l'autre. — Votre père a-t-il fait faire quelque chose? — Il n'a rien fait faire. — Avez-vous cherché mes gants? — Je les ai cherchés sur le lit. — Avez-vous trouvé mes billets dans le pupêtre? — Je les y ai trouvés. — Avez-vous trouvé mes bas sur le lit? — Je les ai trouvés dessus. — Combien de temps êtes-vous resté dans ce pays? — J'y suis resté deux ans.

111.

Me promettez-vous de venir au bal? — Je vous le promets. — Vous ai-je promis quelque chose? — Vous ne



m'avez rien promis. — Votre père que vous a-t-il promis? — Il m'a promis un bon lorgnon. — L'avez-vous reçu? — Pas encore. — Me donnez-vous ce que vous m'avez promis? — Je vous le donne. — Votre père a-t-il reçu beaucoup d'argent? — Il n'en a guère reçu. — Combien a-t-il reçu? — Il n'a reçu qu'un écu. — Combien d'argent a-t-il reçu? — Il n'a reçu que trente francs. — Ne lui avez-vous pas promis davantage? — Je lui ai donné ce que je lui avais promis. — N'avez-vous pas de l'argent français? — J'en ai. — Quel argent avez-vous? — J'ai des francs, des sous et des centimes. — Combien de sous y a-t-il dans un franc? — Il y a vingt sous dans un franc. — Avez-vous des centimes? — J'en ai quelques-uns. — Combien de centimes y a-t-il dans un sou? — Il y en a cinq. — Et combien y en a-t-il dans un franc? — Cent. — Voulez-vous me prêter votre habit? — Je veux vous le prêter, mais il est usé. — Vos souliers sont-ils usés? — Ils ne sont pas usés. — Voulez-vous les prêter à mon frère? — Je veux les lui prêter. — A qui avez-vous prêté votre chapeau? — Je ne l'ai pas prêté; je l'ai donné à quelqu'un. — A qui l'avez-vous donné? — Je l'ai donné à un pauvre.

112.

Votre petit frère sait-il déjà compter? — Il le sait. — Compte-t-il bien? — Il compte bien. — Comment votre petit garçon a-t-il épelé? — Il a épelé comme cela. — Comment vos enfants ont-ils écrit leurs thèmes? — Ils les ont assez mal écrits. — Mon voisin vous a-t-il prêté ses gants? — Il a refusé de me les prêter. — Savez-vous l'Anglais? — Je le sais. — Votre fils sait-il l'Anglais? — Il le sait bien. — Peut-il le parler? — Il le parle assez bien. — Comment vos amis parlent-ils? —

Ils ne parlent pas mal. — Écotent-ils ce que vous leur dites ? — Il l'écotent. — Comment as-tu appris l'Anglais ? — Je l'ai appris de cette manière. — M'avez-vous appelé ? — Je ne vous ai pas appelé; j'ai appelé votre frère. — Est-il venu ? — Pas enrore. — Où avez-vous mouillé vos habits ? — Je les ai mouillés dans le jardin. — Voulez-vous les mettre à sécher ? — Je les ai déjà mis à sécher. — Le gentilhomme veut-il vous donner quelque chose à faire ? — Il veut me donner quelque chose à faire. — Quel âge avez-vous ? — J'ai à peine dix-huit ans. — Quel âge votre frère a-t-il ? — Il a vingt ans. — Etes-vous aussi âgé que lui ? — Je ne suis pas aussi âgé (je suis moins âgé). — Quel âge as-tu ? — J'ai environ douze ans. — Suis-je plus jeune que vous ? — Je ne sais pas. — Quel âge notre voisin a-t-il ? — Il n'a pas tout-à-fait trente ans. — Sont-ils aussi jeunes que nos voisins ? — Ils sont plus âgés que nous.

113.

Avez-vous lu mon livre ? — Je ne l'ai pas encore lu tout-à-fait. — Votre ami a-t-il fini ses livres ? — Il les a presque finis. — M'entendez-vous ? — Je vous entends. — Le Français nous connaît-il ? — Il nous connaît. — Comprenez-vous ce que nous vous disons ? — Nous le comprenons. — Comprends-tu le Français ? — Je ne le comprends pas encore, mais je l'apprends. — Entendez-vous du bruit ? — Je n'entends rien. — Avez-vous entendu le bruit du vent ? — Je l'ai entendu. — Qu'entendez-vous ? — J'entends l'aboiement des chiens. — A qui ce chien est-il ? — C'est le chien de l'Irlandais. — Avez-vous perdu votre bâton ? — Je ne l'ai pas perdu. — Votre demestique a-t-il perdu des billets ? — Il en a perdu. — Avez-vous été au bal ? — Je n'y ai pas été. — Où êtes-

vous resté ? — Je suis resté à la maison. — Où les gentilhommes sont-ils restés ? — Ils sont restés dans le jardin. — Votre père a-t-il perdu autant d'argent que moi ? — Il en a perdu plus que vous. — Combien ai-je perdu ? — Vous avez perdu à peine un écu. — Vos amis sont-ils restés au bal ? — Ils y sont restés. — Savez-vous autant que le médecin anglais ? — Je ne sais pas autant que lui. — Combien de livres avez-vous perdus. — J'en ai perdu à peine deux. — Attendez-vous quelqu'un ? — Je n'attends personne. — Attendez-vous l'homme que vous avez vu ce matin ? — Je l'attends. — Attendez-vous votre père ce soir ? — Je l'attends. — Attendez-vous des amis ? — J'en attends quelques-uns.

114.

Pourquoi ne buvez-vous pas ? — Je ne bois pas, parce que je n'ai pas soif. — Pourquoi ramassez-vous ce ruban ? — Je le ramasse, parce que j'en ai besoin. — Pourquoi prêtez-vous de l'argent à cet homme ? — Je lui en prête, parce qu'il en a besoin. — Pourquoi votre frère étudie-t-il ? — Il étudie, parce qu'il veut apprendre le français. — Votre cousin a-t-il déjà bu ? — Il n'a pas encore bu, parce qu'il n'a pas encore eu soif. — Votre domestique vous montre-t-il le plancher qu'il balaie ? — Il ne me montre pas celui qu'il balaie, mais celui qu'il a balayé hier. — Pourquoi aimez-vous cet homme ? — Je l'aime, parce qu'il est bon. — Pourquoi votre voisin bat-il son chien ? — Parce qu'il a mordu son garçon. — Pourquoi nos amis nous aiment-ils ? — Il nous aiment, parce que nous sommes bons. — Pourquoi m'apportez-vous du vin ? — Je vous en apporte, parce que vous avez soif. — Pourquoi le matelot boit-il ? — Il boit parce qu'il a soif. — Voyez-vous le matelot qui est sur le vaisseau ?

—Je ne vois pas celui qui est sur le vaisseau, mais celui qui est au marché. —Lisez-vous les livres que votre père vous a donnés? —Je les lis. —Les comprenez-vous? —Je les comprends comme cela. —Connaissez-vous les Italiens que nous connaissons. —Nous ne connaissons pas ceux que vous connaissez, mais nous en connaissons d'autres. —Le cordonnier raccommode-t-il les souliers que vous lui avez envoyés? —Ils ne les raccommode pas, parce qu'ils sont usés.

Votre domestique est-il revenu du marché? —Il n'en est pas encore revenu. —A quelle heure votre frère est-il revenu du bal? —Il en est revenu à une heure du matin. —A quelle heure es-tu revenu de chez ton ami? —Je suis revenu de chez lui à onze heures du matin. —Es-tu resté longtemps avec lui? —Je suis resté avec lui environ une heure. —Comptez-vous rester longtemps au bal? —Je ne compte y rester que quelques minutes. —Combien de temps le Français est-il resté avec vous? —Il est resté avec moi deux heures. —Combien de temps vos frères sont-ils restés à la ville? —Ils y sont restés pendant l'hiver. —Comptez-vous rester longtemps avec nous? —Je compte rester avec vous pendant l'été. —Combien vous dois-je? —Vous ne me devez pas beaucoup. —Combien devez-vous à votre tailleur? —Je lui dois quatre-vingt-six francs. —Combien dois-tu à ton cordonnier? —Je lui dois déjà quatre-vingt-cinq francs. —Vous dois-je quelque chose? —Vous ne me devez rien. —Les Anglais doivent-ils autant que les Français? —Pas tout-à-fait autant. —Vous dois-je autant que les Français? —Vous ne me devez pas autant. —Notre ami vous doit-il autant que nous? —Il me doit

moins que vous. — Combien mes frères vous doivent-ils? — Ils nous doivent deux cents francs. — Combien vous devons nous? — Vous me devez trois cent vingt francs.

116.

Pourquoi donnez-vous de l'argent au marchand? — Parce qu'il m'a vendu quelque chose. — Où devez-vous aller? — Je dois aller au marché. — Mon ami doit-il venir ici aujourd'hui? — Il doit y venir. — Quand doit-il y venir? — Il doit y venir avant une heure. — Quand nos fils doivent-ils aller au spectacle? — Ils doivent y aller ce soir. — A quelle heure doivent-ils en revenir? — Ils doivent en revenir à une heure et demie. — Quand devez-vous aller chez le médecin? — Je dois y aller ce soir. — Quand vos fils doivent-ils revenir du bal? — Ils doivent en revenir à cinq heures du soir. — Où demeurez-vous? — Je demeure Grand rue de Péra, numéro trente-six. — Où votre père demeure-t-il? — Il demeure chez son ami. — Où votre frère demeure-t-il? — Il demeure à Constantinople. — Demeures-tu chez ton frère? — J'y demeure. — Demeurez-vous encore où vous avez demeuré? — J'y demeure encore. — Votre frère demeure-t-il encore où il a demeuré? — Il ne demeure plus où il a demeuré; il demeure maintenant autre part. — Où demeure-t-il à présent? — Il demeure chez son père.

117.

Jusqu'à quand avez-vous écrit? — J'ai écrit jusqu'à minuit. — Jusqu'à quand avez-vous travaillé? — J'ai travaillé jusqu'à quatre heures du matin. — Combien de temps mon frère est-il resté avec vous? — Il est resté avec moi jusqu'au soir. — Jusqu'à quand as-tu travaillé? —

J'ai travaillé jusqu'à présent. — As-tu encore pour longtemps à écrire? — J'ai à écrire pour jusqu'après-demain. — Le médecin a-t-il encore pour longtemps à travailler? — Il a à travailler pour jusqu'à demain. — Dois-je rester longtemps ici? — Vous devez y rester jusqu'à dimanche. — Mon frère doit-il rester longtemps avec vous? — Il doit y rester jusqu'à dimanche. — Avez-vous encore pour longtemps à parler? — J'ai encore pour une heure à parler. — Êtes-vous resté longtemps dans mon comptoir? — J'y suis resté jusqu'à ce moment. — Avez-vous encore longtemps à demeurer chez le Français? — J'ai encore longtemps à demeurer chez lui. — Jusqu'à quand avez-vous encore à demeurer chez lui? — Jusqu'à la nuit. — Le domestique a-t-il brossé les habits? — Il les a brossés. — A-t-il balayé le plancher? — Il l'a balayé. — Votre ami demeure-t-il encore chez-vous? — Il ne demeure plus chez moi. — Combien de temps a-t-il demeuré chez vous? — Il n'a demeuré chez moi qu'une année. — Combien de temps êtes-vous resté sur le vaisseau? — Je n'y suis resté qu'une heure. — Êtes-vous resté au jardin jusqu'à présent? — J'y suis resté jusqu'à présent.

118.

Que faites-vous le matin? — Je lis. — Et que faites-vous alors? — Je déjeûne et je travaille. — Lisez-vous avant de déjeûner? — Non, Monsieur, je déjeûne avant de lire. — Joues-tu au lieu de travailler? — Je travaille au lieu de jouer. — Ton frère va-t-il au spectacle au lieu d'aller au bal? — Il ne va ni au spectacle ni au bal. — Qu'as-tu fait ce soir? — J'ai travaillé, j'ai brossé vos habit, et j'ai été au théâtre. — Es-tu resté longtemps au théâtre? — Je n'y suis resté que quelques minutes. — Quelqu'un est-il venu? — Quelqu'un est venu. — Qu'a-t-on voulu? —

On a voulu me parler. — N'a-t-on pas voulu attendre ? — On n'a pas voulu attendre. — N'avez-vous attendu longtemps ? — Je vous ai attendu pendant deux heures. — Avez-vous pu lire mon billet ? — J'ai pu le lire. — A-t-on apporté mes beaux habits ? — On ne les a pas encore apportés. — A-t-on balayé mon plancher et brossé mes habits ? — On n'a fait ni l'un ni l'autre. — Qu'a-t-on dit ? — On n'a rien dit. — Qu'a-t-on fait ? — On n'a rien fait. — Votre petit frère a-t-il épelé ? — Il n'a pas voulu épeler. — Qu'a-t-il voulu faire ? — Il n'a voulu rien faire.

449.

Le cordonnier a-t-il pu raccommoder mes souliers ? — Il n'a pas pu les raccommoder. — Pourquoi n'a-t-il pas pu les raccommoder ? — Parce qu'il n'a pas eu le temps. — A-t-on pu trouver mes boutons d'or ? — On n'a pas pu les trouver. — Pourquoi le tailleur n'a-t-il pas pu raccommoder mon habit ? — Parce qu'il n'a pas de bon fil. — Pourquoi avez-vous battu le chien ? — Parce qu'il m'a mordu. — Pourquoi buvez-vous ? — Parce que j'ai soif. — Que dit-on de nouveau au marché ? — On n'y dit rien de nouveau. — A-t-on voulu tuer un homme ? — On en a voulu tuer un. — Parle-t-on de cela ? — On en parle. — Peut-on faire ce qu'on veut ? — On fait ce qu'on peut ; mais on ne fait pas ce qu'on veut. — Qu'a-t-on apporté ? — On a apporté votre habit neuf. — Le domestique a-t-il brossé mes tapis ? — Il n'a pas encore brossé les bons mais les mauvais. — Avez-vous acheté un nouveau cheval ? — J'ai acheté deux nouveaux chevaux. — Combien de beaux arbres avez-vous vus ? — Je n'ai vu qu'un bel arbre. — Avez-vous vu un bel homme ? — J'ai vu plusieurs beaux hommes. — Avez-vous un ami ? — J'en ai plusieurs. — Aimez-vous vos nouveaux amis ? — Je les aime.

Jusqu'ou avez-vous voyagé? — J'ai voyagé jusqu'en Allemagne. — Est-il allé jusqu'en Italie? — Il a voyagé jusqu'en Amérique. — Jusqu'ou les Espagnols sont-ils allés? — Ils ont voyagé jusqu'à Londres. — Jusqu'ou ce pauvre homme est-il venu? — Il est venu jusqu'ici. — Est-il venu jusque chez vous? — Il est venu jusque chez ton père. — A-t-on volé quelque chose à votre père? — On lui a volé tous ses bons livres. — Quand vous a-t-on volé l'argent? — On me l'a volé avant-hier. — Vous a-t-on jamais volé quelque chose? — On ne nous a jamais rien volé. — Jusqu'ou avez-vous voulu aller? — J'ai voulu aller jusqu'au bois. — Avez-vous été jusque-là? — Je n'ai pas été jusque-là. — Jusqu'ou votre frère veut-il aller? — Il veut aller jusqu'au bout de ce chemin-là. — Ou vas-tu? — Je vais au marché. — Jusqu'ou allez-vous? — Nous allons jusqu'au théâtre. — Le charpentier a-t-il bu tout le vin? — Il l'a bu. — Votre petit garçon a-t-il déchiré tous ses livres? — Il les a tous déchirés. — Pourquoi les a-t-il déchirés? — Parce qu'il ne veut pas étudier.

Combien avez-vous perdu? — J'ai perdu tout mon argent. — Savez-vous où est mon père? — Je ne le sais pas. — Comment écrit-on ce mot? — Je ne le sais pas. — Comment teignez-vous votre chapeau? — Je le teins en noir. — Comment teignez-vous vos habits? — Je le teins en jaune. — Faites-vous teindre votre coffre? — Oui, cher ami, je le fais teindre. — Comment fais-tu teindre tes bas de fil? — Je les fais teindre en rouge. — Comment vos amis ont-ils fait teindre leurs habits? — Ils les ont fait teindre en vert. — Avez-vous un cha-



peau blanc? —J'en ai un noir. —Quels chapeaux le gentilhomme a-t-il? —Il a deux chapeaux; un blanc et un noir. —Quel chapeau l'Américain a-t-il? —Il a un chapeau rond. —Votre tailleur a-t-il déjà teint ton drap? —Il l'a teint. —Comment l'a-t-il teint? —Il l'a teint en rouge. —Voyagez-vous quelquefois? —Je voyage souvent. —Où comptez-vous aller cet été? —Je compte aller à Paris. —N'allez-vous pas en Italie? —J'y vais. —As-tu voyagé quelquefois? —Je n'ai jamais voyagé. —Comptez-vous voyager? —Je compte, mais je n'ai pas d'argent. —Quand comptez-vous partir? —Je ne compte pas partir.

122.

Votre frère est-il déjà allé en Espagne? —Il n'y est pas encore allé. —Avez-vous voyagé en Espagne? —J'y ai voyagé. —Quand partez-vous? —Je pars demain. —A quelle heure? —A cinq heures du matin. —Avez-vous usé vos souliers? —Je ne les ai pas tous usés. —Les Espagnols qu'ont-ils fait? —Ils ont brûlé tous nos bons vaisseaux. —Avez-vous fini tous vos thèmes? —Je les ai tous finis. —Jusqu'où le Français est-il venu? —Il est venu jusqu'au milieu du chemin. —Où votre ami demeure-t-il? —Il demeure en-deçà du chemin. —Où est votre magasin? —Il est au-delà du chemin. —Où est le comptoir de notre ami? —Il est au-delà du théâtre. —Où avez-vous été ce matin? —J'ai été au château. —Combien de temps êtes vous resté au château? —J'y suis resté une heure. —Votre frère est-il en bas ou en haut? —Il est en haut. —Jusqu'où votre domestique a-t-il porté mon coffre? —Il l'a porté jusqu'à ce magasin. —Est-il venu jusque chez moi? —Il est venu jusque chez-vous. —Jusqu'où le tapis vert va-t-il? —Il va jusqu'au coin

du comptoir. — Avez-vous été en France? — J'y ai été plusieurs fois. — Vos enfants ont-ils déjà été en Allemagne? — Ils n'y ont pas encore été, mais je compte les y envoyer au printemps. — Jusqu'où ce chemin conduit-il? — Il conduit jusqu'à Londres.

123.

Faut-il aller au marché? — Il faut y aller. — Que vous faut-il acheter? — Il me faut acheter du bœuf. — Me faut-il aller chercher du vin? — Il vous faut en aller chercher. — Dois-je aller au bal? — Il vous faut y aller. Quand me faut-il y aller? — Il vous faut y aller ce soir. — Me faut-il aller chercher le charpentier? — Il vous faut l'aller chercher. — Que me faut-il faire pour apprendre le Russe? — Il vous faut étudier beaucoup. — Que me faut-il faire encore? — Il vous faut acheter un bon livre. — Me faut-il aller au marché? — Il vous faut y aller pour acheter de l'huile et du vin. — Me faut-il aller quelque part? — Il te faut aller dans le jardin. — Que me faut-il faire? — Il vous faut écrire un thème. — A qui me faut-il écrire un billet? — Il vous faut en écrire un à votre frère. — Que vous faut-il, Monsieur? — Il me faut du drap. — Combien ce chapeau vaut-il? — Il vaut quatre écus. — Vous faut-il des bas? — Il m'en faut. — Combien ces bas-là valent-ils? — Ils valent deux piastres. — Ne vous faut-il que cela? — Il ne me faut que cela. — Ne vous faut-il pas de souliers? — Il ne m'en faut pas. — Te faut-il beaucoup d'argent? — Il m'en faut beaucoup. — Combien te faut-il? — Il me faut cent écus. — Ne lui faut-il pas davantage? — Il ne lui faut pas davantage. — Que vous faut-il? — Il me faut de l'argent et des habits. — Votre père a-t-il ce qu'il lui faut? — Il n'a pas ce qu'il lui faut.

124.

Les garçons du voisin vous ont-ils rendu vos livres? — Ils me les ont rendus. — Quand vous les ont-ils rendus? — Ils me les ont rendus hier. — Avez-vous reçu une lettre de votre fils? — J'en ai reçu deux. — Votre ami a-t-il reçu des présents? — Il a reçu beaucoup de présents. — Venez-vous du jardin? — Je ne viens pas du jardin, mais du magasin. — Où allez-vous? — Je vais au jardin. — D'où l'Irlandais vient-il? — Il vient du marché. — A quel jardin allez-vous? — Je vais à celui du voisin. — D'où votre garçon vient-il? — Il vient du spectacle. — Combien ce cheval peut-il valoir? — Il peut valoir cent écus. — Combien mon fusil vaut-il? — Il vaut autant que celui de votre ami. — Vos chevaux valent-ils autant que ceux des Anglais? — Ils ne valent pas autant. — Combien ce couteau vaut-il? — Il ne vaut rien.

125.

Votre fusil vaut-il autant que le mien? — Il vaut mieux que le vôtre. — Valez-vous autant que votre frère? — Il vaut mieux que moi. — Vaux-tu autant que ton ami? — Je vaux autant que lui. — Votre parapluie que vaut-il? — Il vaut cinquante écus. — Pourquoi cûte-t-il si cher? — Parce qu'il est très-beau. — Voulez-vous vendre votre cheval? — Je veux le vendre. — Combien vaut-il? — Il vaut deux cents écus. — Voulez-vous l'acheter? — J'en ai déjà acheté un. — Votre père compte-t-il acheter un cheval? — Il compte en acheter un, mais non pas le vôtre. — Vos frères ont-ils commencé à écrire leur thèmes? — Ils les ont commencés. — Avez-vous reçu vos billets? — Nous ne les avons pas encore reçus. — Avons-nous ce

qu'il nous faut ? — Nous n'avons pas ce qu'il nous faut. — Que nous faut-il ? — Il nous faut de beaux chevaux, plusieurs domestiques et beaucoup d'argent. — Ne nous faut-il que cela ? — Il ne nous faut que cela. — Que dois-je faire ? — Il vous faut écrire. — A qui me faut-il écrire ? — Il vous faut écrire à votre ami. — Pouvez-vous aller en France ? — Je ne puis y aller, parce que je n'ai pas d'argent. — Où votre ami est-il allé ? — Il est allé à Paris. — En avez-vous reçu une lettre ? — Je n'en ai pas encore reçu. — Quels chiens votre domestique a-t-il battus ? — Il a battu ceux qui ont fait beaucoup de bruit.

126.

Avez-vous payé le fusil ? — Je l'ai payé. — Votre garçon a-t-il payé les livres ? — Il ne les a pas encore payés. — Avez-vous payé les habits au tailleur ? — Je ne les lui ai pas encore payés, mais je vais le payer aujourd'hui. — Votre oncle a-t-il déjà payé ses souliers ? — Il les a depuis longtemps payés. — Mon frère vous paie-t-il ce qu'il vous doit ? — Il me l'a payé hier. — Payez-vous ce que vous devez ? — Je ne peux pas payer aujourd'hui. — Je l'ai déjà payé. — Devez-vous au boulanger ? — Je lui dois. — Avez-vous payé le boucher ? — Je l'ai déjà payé. — Qui a cassé mon couteau ? — Je l'ai cassé après avoir coupé le pain. — Qu'avez-vous fait après avoir fini vos thèmes ? — J'allai chez mon cousin pour le conduire au spectacle. — Comment est-ce que je parle ? — Vous parlez comme il faut. — Comment votre frère écrit-il ses thèmes ? — Il les écrit comme il faut. — Qu'avez-vous fait des vos dettes ? — Je les ai toutes payées. — Votre fils que me demande-t-il ? — Il vous demande de l'argent. — Demandez-vous quelque chose à mon ami ? — Je lui demande un écu. — Me demandez-vous quelque chose ? — Je vous demande un

pain. — A quels marchands demandez-vous des parapluies ? — J'en demande au père de votre voisin. — Que demandez-vous encore ? — Je ne demande plus rien.

127.

Que demandez-vous au boucher ? — Je lui demande un bœuf. — Me demandes-tu le bâton ? — Je te le demande. — Qu'avez-vous demandé à l'Anglais ? — Je lui ai demandé son coffre de cuir. — Vous l'a-t-il donné ? — Il me l'a donné. — A qui avez-vous demandé du sucre ? — J'en ai demandé au marchand. — A qui votre père a-t-il donné ses souliers ? — Il les a donnés au fils du voisin. — Quel âge as-tu ? — Je n'ai pas tout-à-fait trente ans. — Apprends-tu déjà le Français ? — Je l'apprends déjà. — Ton frère sait-il l'Allemand ? — Il ne le sait pas. — Pourquoi ne le sait-il pas ? — Parce qu'il n'a pas eu le temps de l'apprendre. — Votre père est-il au jardin ? — Non, il est à la maison. — Votre frère est-il à la maison ? — Il y est. — Avez-vous jamais été à Paris ? — Je n'y ai jamais été. — Comptez-vous aller en France cet été ? — Je compte y aller. — Jusqu'à quand votre frère reste-t-il en Angleterre. — Il y est pendant tout l'été. — Avez-vous fait teindre vos gants ? — Je les ai fait teindre. — Comment les avez-vous fait teindre ? — Je les ai fait teindre en jaune. — A quelle heure dînez-vous ? — Je dîne à midi précis. — Avec qui avez-vous dîné hier ? — J'ai dîné avec un de mes parents. — Qu'avez-vous mangé ? — Nous avons mangé de bon pain, du bœuf et des gâteaux. — Qu'avez-vous bu ? — Nous avons bu de bon vin et d'excellent cidre. — Où votre oncle dîne-t-il aujourd'hui ? — Il dîne chez nous. — A quelle heure votre père soupe-t-il ? — Il soupe à neuf heures. — Soupez-vous de meilleure heure que lui ? — Je soupe plus tard que lui.

Où allez-vous ? — Je vais chez un de mes parents pour déjeuner avec lui. — Veux-tu tenir mes gants ? — Je veux les tenir. — Qui tient mon chapeau ? — Votre cousin le tient. — Tenez-vous quelque chose ? — Je tiens votre fusil. — Qui a tenu mon livre ? — Mon neveu l'a tenu. — Voulez-vous essayer de parler ? — Je veux essayer. — Avez-vous jamais essayé de faire des thèmes ? — Je n'ai jamais essayé d'en faire. — Avez-vous essayé de parler français ? — J'ai envie de parler. — Avez-vous essayé de voir mon père ? — J'ai essayé de le voir. — Vous a-t-il reçu ? — Il m'a reçu. — Avez-vous pu voir votre parent ? — Je n'ai pas pu le voir. — Qu'avez-vous fait après avoir écrit vos thèmes ? — J'écrivis mes billets. — Qui demandez-vous ? — Je demande le tailleur. — Demandez-vous le médecin ? — Mon frère le demande. — Votre garçon n'a-t-il pas encore déjeuné ? — Il a déjeuné, mais il a encore faim. — Que demande-t-il encore ? — Il demande un verre de vin. — N'a-t-il pas encore bu ? — Il a déjà bu, mais il a encore soif.

Apercevez-vous l'homme qui vient ? — Je ne l'aperçois pas. — Apercevez-vous les enfants de vos parents ? — Je les aperçois. — Apercevez-vous les hommes qui vont dans le jardin ? — Je ne les aperçois pas encore. — Votre frère aperçoit-il l'homme qui lui a prêté de l'argent ? — Il n'aperçoit pas celui qui lui en a prêté, mais celui à qui il en a prêté. — Vois-tu les enfants qui étudient. — Je ne vois pas ceux qui étudient, mais ceux qui jouent. — Vois-tu quelque chose ? — Je ne vois rien. — Savez-vous le magasin de mon frère ? — Je le sais. — Où est-il ? —

il est au-delà du chemin. — Aimez-vous à voir ces petits garçons ? — J'aime à les voir. — Aimez-vous le vin ? — J'aime le vin mais je préfère le cidre. — Les soldats qu'aiment-ils ? — Ils aiment le vin. — Aimes-tu le thé ou le café ? — J'aime l'un et l'autre. — Vos enfants aiment-ils à étudier ? — Ils aiment mieux jouer. — Combien de fois par jour mangez-vous ? — Quatre fois. — Combien de fois par jour vos enfants boivent-ils ? — Ils boivent plusieurs fois par jour. — Buvez-vous aussi souvent qu'eux ? — Je bois plus souvent. — Allez-vous souvent au théâtre ? — J'y vais quelquefois. — Combien de fois par an allez-vous au bal ? — Je n'y vais que cinq fois. — Votre cuisinier va-t-il souvent au marché ? — Il y va tous les matins.

130.

Allez-vous souvent chez mon oncle ? — J'y vais six fois par an. — Aimez-vous le poulet ? — J'aime le poulet, mais je n'aime pas le poisson. — Qu'aimez-vous ? — J'aime un morceau de pain et un verre de vin. — Aimez-vous à apprendre par cœur ? — Je n'aime pas à apprendre par cœur. — Combien de thèmes font-ils par jour ? — Ils n'en font que deux, mais ils les font comme il faut. — Avez-vous pu lire le billet que je vous ai écrit ? — J'ai pu le lire, mais je ne l'ai pas compris. — Pourquoi ne le comprenez-vous pas ? — Parce qu'il est trop mal écrit. — Cet homme sait-il le français ? — Il le sait, mais je ne le sais pas. — Pourquoi ne l'apprenez-vous pas ? — Je n'ai pas le temps de l'apprendre. — Comptez-vous aller au théâtre ce soir ? — Je compte y aller si vous y allez. — Votre père compte-t-il acheter ce cheval ? — Il compte l'acheter, s'il reçoit son argent. — Votre frère compte-t-il étudier l'Italien ? — Il compte l'étudier, s'il trouve un bon maître.

Quel temps fait-il aujourd'hui? — Il fait très-beau temps. — A-t-il fait beau temps hier? — Il a fait mauvais temps hier. — Est-il chaud? — Il fait un peu froid. — Quel temps faisait-il le matin? — Il ne faisait ni chaud ni froid. — Avez-vous été au jardin avant-hier? — Je n'y ai pas été. — Pourquoi n'y avez-vous pas été? — Je n'y ai pas été, parce qu'il a fait mauvais temps. — Comptez-vous y aller demain? — Je compte y aller demain, s'il fait beau temps. — Fait-il clair dans votre comptoir? — Il n'y fait pas clair. — Voulez-vous travailler dans le mien? — Je veux y travailler parce qu'il fait très-clair. — Pourquoi votre frère ne peut-il pas travailler dans son magasin? — Il ne peut pas y travailler, parce qu'il y fait trop obscur. — Où fait-il trop clair? — Il fait trop clair dans le comptoir de mon frère. — Fait-il clair dans ce trou? — Il y fait obscur et humide. — De quoi parliez-vous tout à l'heure? — Nous parlions de beau temps. — De quoi cet homme parle-t-il? — Il parle du beau et du mauvais temps. — Ne parle-t-il pas de mon frère? — Il en parle aussi. — Parles-tu de mon oncle? — Personne n'en parle. — Votre père est-il chez lui? — Non, il est chez son ami.

Avez-vous goûté ce vin? — Je l'ai goûté. — Comment le trouvez-vous? — Je le trouve bon. — Comment votre cousin trouve-t-il ce cidre? — Il ne le trouve pas bon. — Quel vin voulez-vous goûter? — Je veux goûter celui que vous avez goûté. — Voulez-vous goûter celui de mon voisin? — Je l'ai déjà goûté. — Pourquoi ne



goûtez-vous pas ce cidre? — Parce que je n'ai pas soif.  
— Pourquoi votre ami ne goûte-t-il pas ce bœuf? —  
Parce que n'a pas faim. — De qui a-t-il on parlé? — On  
a parlé de votre ami. — A-t-on parlé des gentilshommes?  
— On n'en a pas parlé, mais on a parlé des médecins.  
— Le maître a-t-il parlé des thèmes que nous avons éc-  
rits? — Il n'en a point parlé parce qu'ils étaient bien  
écrits. — Combien de thèmes avez-vous étudiés? — J'en  
ai déjà étudié quarante. — Le maître est-il content de  
son écolier? — Il n'est content que de quelques uns.

133.

Etes-vous aimé? — Je suis aimé. — De qui êtes-vous  
aimé? — Je suis aimé de mon oncle. — Es-tu aimé de  
tes parents? — J'en suis aimé. — Par qui cet homme  
est-il conduit? — Il est conduit par moi. — Où le con-  
duisez-vous? — Je le conduis à la maison. — Par qui  
sommes-nous blâmés? — Nous sommes blâmés par nos  
ennemis. — Pourquoi en sommes-nous blâmés? — Parce  
que nous ne les aimons pas. — Etes-vous puni par votre  
maître? — Je n'en suis pas puni, parce que je suis sage  
et studieux. — Ton maître est-il entendu par ses élèves?  
— Il en est entendu. — Quels enfants sont loués? —  
Ceux qui sont sages. — Votre ami est-il aimé de ses  
maîtres? — Il en est aimé et loué, parce qu'il est stu-  
dieux et sage; mais son frère est méprisé des siens,  
parce qu'il est méchant et paresseux. — Ces enfants ne  
sont-ils jamais punis? — Ils ne le sont jamais, parce  
qu'ils sont studieux et sages. — Qui est loué et récom-  
pensé? — Les enfants habiles sont loués, estimés et ré-  
compensés; mais les ignorants sont blâmés, méprisés et  
punis. — Qui est aimé et qui est haï? — Celui qui est  
studieux et sage est aimé, et celui qui est paresseux et

méchant est haï. — Que faut-il faire pour être récompensé? — Il faut être habile et étudier beaucoup.

134.

Pourquoi ces enfants sont-ils aimés? — Ils sont aimés parce qu'ils sont sages. — Sont-ils plus sages que nous? — Ils ne sont pas plus sages, mais plus studieux que vous. — Votre frère est-il aussi assidu que le mien? — Il est aussi assidu que lui, mais votre frère est plus sage que le mien. — Aimez-vous à aller en voiture? — J'aime à aller à cheval. — Votre frère n'est-il jamais allé à cheval? — Il n'est jamais allé à cheval. — Votre frère va-t-il à cheval aussi souvent que vous? — Il va à cheval plus souvent que moi. — Avez-vous été à cheval avant hier? — J'ai été à cheval aujourd'hui. — Aimez-vous à voyager? — J'aime à voyager. — Aimez-vous à voyager dans l'hiver? — Je n'aime pas à voyager dans l'hiver; mais à voyager au printemps et dans l'automne. — Fait-il bon voyager au printemps? — Il fait bon voyager au printemps et dans l'automne; mais il fait mauvais voyager dans l'été et dans l'hiver. — Avez-vous voyagé quelquefois dans l'hiver? — J'ai souvent voyagé dans l'hiver et dans l'été. — Votre frère voyage-t-il souvent? — Il ne voyage plus; il a voyagé beaucoup autrefois. — Quand aimez-vous à aller à cheval? — J'aime à aller à cheval le matin. — Avez-vous été à Londres? — J'y ai été. — Y fait-il bon vivre? — Il y fait bon vivre, mais cher. — Fait-il cher vivre à Paris? — Il y fait bon vivre, et pas cher. — Aimez-vous à voyager en France? — J'aime à y voyager, parce qu'on y trouve de bonnes gens. — Aimez-vous à voyager en Italie? — J'aime à y voyager, parce qu'il y fait bon vivre, et qu'on y trouve de bonnes gens; mais les chemins n'y sont pas très-bons. — Quel

temps fait-il? —Il fait très mauvais temps. —Fait-il du vent? —Il fait beaucoup de vent.

135.

Allez-vous au marché ce matin? —J'y vais, s'il ne fait pas d'orage. —Comptez-vous aller en France cette année? —Je compte y aller, s'il ne fait pas trop mauvais temps. —Aimez-vous à aller à pied? —Je ne puis aller à pied, parce que je suis fatigué. —Quel temps fait-il, fait-il du soleil? —Il ne fait pas de soleil; il fait du brouillard. —Entendez-vous le tonnerre? —Je l'entends. —Fait-il beau temps? —Il fait beaucoup de vent et beaucoup de tonnerre. —De qui avez-vous parlé? —Nous avons parlé de vous. —N'avez-vous loué? —Nous ne vous avons pas loué, parce que vous n'étudiez pas bien. —De quoi votre frère a-t-il parlé? —Il a parlé de ses livres. —Que faites-vous le soir? —Je travaille aussitôt que j'ai soupé. —Et que faites-vous ensuite? —Ensuite je dors. —Quand buvez-vous? —Je bois aussitôt que j'ai soupé. —Quand dormez-vous? —Je dors aussitôt que j'ai soupé. —Avez-vous parlé au marchand? —Je lui ai parlé. —Qu'a-t-il dit? —Il est parti sans rien dire. —Pouvez-vous travailler sans parler? —Je peux travailler, mais non pas étudier le Français sans parler. —Veux-tu aller chercher du vin? —Je ne peux pas aller chercher du vin sans argent. —Avez-vous acheté des chevaux? —Je n'achète pas sans argent. —Votre père est-il enfin arrivé? —Il est arrivé. —Quand est-il arrivé. —Ce matin à quatre heures. —Votre cousin est-il enfin parti? —Il n'est pas encore parti. —Avez-vous enfin trouvé un bon maître? —J'en ai enfin trouvé un.

Vous voyez-vous? — Je me vois. — Vous voyez-vous dans ce petit miroir? — Je m'y vois. — Vos amis peuvent-ils se voir dans le grand miroir? — Ils peuvent s'y voir. — Pourquoi votre frère n'allume-t-il pas le feu? — Parce qu'il a peur de se brûler. — Pourquoi ne coupez-vous pas votre pain? — Je ne le coupe pas, parce que j'ai peur de me couper le doigt. — Avez-vous mal au doigt? — J'ai mal au pied. — Voulez-vous vous chauffer? — Je veux me chauffer, parce que j'ai grand froid. — Pourquoi cet homme ne se chauffe-t-il pas? — Parce qu'il n'a pas froid. — Vous coupez-vous les cheveux? — Je me coupe les cheveux. — Votre ami se coupe-t-il les ongles? — Il se coupe les ongles et les cheveux. — Que fait cet homme? — Il s'arrange les cheveux. — A quoi vous amusez-vous? — Je n'amuse de mon mieux. — A quoi vos enfants s'amuse-t-ils? — Ils s'amuse à étudier, à écrire et à jouer. — A quoi votre cousin s'amuse-t-il? — Il s'amuse à lire de bons livres et à écrire à ses amis. — A quoi vous amusez-vous, quand vous n'avez rien à faire à la maison? — Je vais au spectacle et au concert. — Les autres comment s'amuse-t-ils? — Chacun s'amuse comme il l'entend. — Chacun à son goût; quel est le vôtre? — Le mien est d'étudier, de lire un bon livre, d'aller au théâtre, au concert, au bal, et de monter à cheval.

Pourquoi votre ami ne brosse-t-il pas son habit? — Il ne le brosse pas, parce qu'il a peur de se salir les doigts. — Mon voisin que vous dit-il? — Il me dit que vous voulez acheter son cheval; mais je sais qu'il se

trompe, parce que vous n'avez pas d'argent pour l'acheter. — Que dit-on au marché? — On dit que l'ennemi est battu. — Croyez-vous cela? — Je le crois, parce que tout le monde le dit. — Pourquoi avez-vous acheté ce livre? — Je l'ai acheté parce que j'en ai besoin pour apprendre le Français. — Vos amis s'en vont-ils? — Ils s'en vont. — Quand s'en vont-ils? — Ils s'en vont demain. — Quand vous en allez-vous? — Nous nous en allons aujourd'hui. — Nos amis que disent-ils? — Ils s'en vont sans rien dire. — Comment trouvez-vous ce vin? — Je le trouve bon. — Qu'avez-vous? — J'ai envie de dormir. — Votre ami a-t-il envie de dormir? — Il n'a envie de dormir, mais il a froid. — Pourquoi ne se chauffe-t-il pas? — Il n'a pas de bois pour faire du feu. — Pourquoi n'achète-t-il pas de bois? — Il n'a pas d'argent pour en acheter. — Voulez-vous lui en prêter? — S'il n'en a pas, je veux lui en prêter. — Avez-vous soif? — Je n'ai pas soif, mais j'ai grand faim. — Votre domestique a-t-il sommeil? — Il a sommeil. — A-t-il faim? — Il a faim. — Pourquoi ne mange-t-il pas? — Parce qu'il n'a rien à manger. — Vos enfants ont-ils faim? — Ils ont faim, mais ils n'ont rien à manger. — Avez-vous quelque chose à boire? — Je n'ai rien à boire. — Pourquoi ne mangez-vous pas? — Je ne mange pas, parce que je n'ai pas faim. — Pourquoi le Prusse ne boit-il pas? — Il ne boit pas, parce qu'il n'a pas soif. — Votre frère a-t-il mangé quelque chose hier au soir? — Il a mangé un morceau de bœuf, un petit morceau de poulet et un morceau de pain. — N'a-t-il pas bu? — Il a bu aussi. — Qu'a-t-il bu? — Il a bu un verre de vin.

Pourquoi a-t-on loué cet enfant? — On l'a loué, parce

qu'il a bien étudié. — T'a-t-on jamais loué? — On m'a loué souvent. — Pourquoi a-t-on puni cet autre enfant? — On l'a puni, parce qu'il a été méchant et paresseux. — A-t-on récompensé cet enfant? — On l'a récompensé, parce qu'il a bien travaillé. — Que doit-on faire pour ne pas être méprisé? — On doit être studieux et sage. — Qu'est devenu votre ami? — Il s'est fait avocat. — Qu'est devenu votre cousin? — Il s'est enrôlé. — Votre voisin s'est-il enrôlé? — Il ne s'est pas fait soldat. — Qu'est-il devenu? — Il est devenu marchand. — Ses enfants que sont-ils devenus? — Ses enfants sont devenus savants. — Mon livre qu'est-il devenu? — Je ne sais pas ce qu'il est devenu. — L'avez-vous déchiré? — Je ne l'ai pas déchiré. — Qu'est devenu le fils de notre voisin? — Je ne sais pas ce qu'il est devenu. — Qu'avez-vous fait de votre argent? — J'en ai acheté un livre. — Le menuisier qu'a-t-il fait de son bois? — Il en a fait un banc. — Le tailleur qu'a-t-il fait du drap que vous lui avez donné? — Il en a fait des habits pour vos enfants et les miens. — Cet homme vous a-t-il fait mal? — Non, Monsieur, il ne m'a pas fait mal. — Que faut-il faire pour être aimé? — Il faut faire du bien à ceux qui nous ont fait du mal. — Vous ont-ils jamais fait du mal? — Non; ils nous ont au contraire fait du bien. — Faites-vous du mal à quelqu'un? — Je ne fais de mal à personne. — Pourquoi avez-vous fait du mal à ces enfants? — Je ne leur ai pas fait de mal. — Vous ai-je fait mal? — Vous ne m'avez pas fait de mal, mais vos garçons m'en ont fait. — Que vous ont-ils fait? — Ils m'ont battu. — Est-ce votre frère qui a fait mal à mon fils? — Non, Monsieur, ce n'est pas mon frère, car il n'a jamais fait de mal à personne.

Avez-vous bu ce vin? — Je l'ai bu. — Comment l'a-

avez-vous trouvé? — Je l'ai trouvé très-bon. — Vous a-t-il fait du bien? — Il m'a fait du bien. — Vous êtes-vous fait mal? — Je ne me suis pas fait mal. — Qui s'est fait mal? — Mon frère s'est fait mal, car il s'est coupé au doigt. — Est-il encore malade? — Il est mieux. — Je me réjouis d'apprendre qu'il n'est plus malade, car je l'aime. — Pourquoi votre frère s'arrache-t-il les cheveux? — Parce qu'il ne peut pas payer ce qu'il doit. — Vous êtes-vous coupé les cheveux? — Je ne me les suis pas coupés, mais je me les suis fait couper. — Cet enfant qu'a-t-il fait? — Il s'est coupé au pied. — Pourquoi lui a-t-on donné un couteau? — On lui a donné un couteau pour se couper les ongles, et il s'est coupé au doigt et au pied. — Vous couchez-vous de bonne heure? — Je me couche tard, car je ne peux pas dormir quand je me couche de bonne heure. — A quelle heure vous êtes-vous couché hier? — Hier j'ai été me coucher à dix heures et un quart. — A quelle heure vos frères vont-ils se coucher? — Ils se couchent au coucher du soleil. — Se lèvent-ils de bonne heure? — Ils se lèvent au lever du soleil. — A quelle heure vous êtes-vous levé aujourd'hui? — Aujourd'hui je me suis levé tard, parce que je me suis couché tard hier au soir. — Votre fils se lève-t-il tard? — Il se lève de bonne heure, car il ne se couche jamais tard. — Que fait-il quand il se lève? — Il étudie, puis il déjeune. — Ne sort-il pas avant de déjeuner? — Non, il étudie et déjeune avant de sortir. — Que fait-il après avoir déjeuné? — Aussitôt qu'il a déjeuné il vient chez moi, et nous allons nous promener à cheval. — T'es-tu levé ce matin d'aussi bonne heure que moi? — Je me suis levé de meilleure heure que vous, car je me suis levé avant le lever du soleil.

Allez-vous souvent vous promener? — Je vais me promener, quand je n'ai rien à faire à la maison. — Voulez-vous vous promener? — Je ne puis me promener, car j'ai trop à faire. — Votre frère s'est-il promené à cheval? — Il s'est promené en bateau. — Vos enfants vont-ils souvent se promener? — Ils vont se promener tous les matins après le déjeuner. — Allez-vous vous promener après le dîner? — Après le dîner je prends le thé, puis je me promène. — Promenez-vous souvent vos enfants? — Je les promène tous les matins et tous les soirs. — Pouvez-vous aller avec moi? — Je ne peux pas aller avec vous, car je dois promener votre petit frère. — Où vous promenez-vous? — Nous nous promenons dans le jardin de notre oncle. — Votre père s'est-il réjoui de vous voir? — Il s'est réjoui de me voir. — De quoi vous êtes-vous réjoui? — Je me suis réjoui de voir mes bons amis. — De quoi votre oncle s'est-il réjoui? — Il s'est réjoui du cheval que vous lui avez envoyé. — De quoi vos enfants se sont-ils réjouis? — Ils se sont réjouis des beaux habits que je leur ai fait faire. — Pourquoi cet homme se réjouit-il tant? — Parce qu'il se flatte d'avoir de bons amis. — N'a-t-il pas raison de se réjouir? — Il a tort, car il n'a que des ennemis. — N'est-il pas aimé? — On le flatte, mais on ne l'aime pas. — Vous flattez-vous de savoir le français? — Je me flatte de le savoir; car je sais le parler, le lire et l'écrire. — Le médecin a-t-il fait mal à votre enfant? — Il l'a coupé au doigt, mais il ne lui a pas fait de mal, et vous vous trompez, si vous croyez qu'il lui a fait mal. — Pourquoi écoutez-vous cet homme? — Je l'écoute, mais je ne le crois pas; car je sais que c'est un menteur. — Comment savez-vous que c'est un



menteur ? — Il ne croit pas en Dieu ; et tous ceux qui ne croit pas en Dieu sont des menteurs.

141.

Avez-vous enfin appris le Français ? — J'ai été malade, de sorte que je n'ai pas pu l'apprendre. — Votre frère l'a-t-il appris ? — Il ne l'a pas appris, parce qu'il n'a pas encore pu trouver un bon maître. — Allez-vous au bal ce soir ? — J'ai mal aux pieds, de sorte que je ne puis y aller. — Avez-vous compris cet Allemand ? — Je ne sais pas l'Allemand, de sorte que je n'ai pas pu le comprendre. — Avez-vous acheté le cheval dont vous m'avez parlé ? — Je n'ai pas d'argent, de sorte que je n'ai pas pu l'acheter. — Avez-vous vu l'homme dont j'ai reçu un présent ? — Je ne l'ai pas vu. — A qui avez-vous parlé au théâtre ? — J'ai parlé à l'homme dont le frère a tué mon beau chien. — Qui avez-vous vu au bal ? — J'y ai vu les hommes dont vous avez acheté les cheveux, et ceux dont vous avez acheté le carrosse. — Qui voyez-vous à présent ? — Je vois l'homme dont le domestique a cassé mon miroir. — Avez-vous entendu l'homme dont l'ami m'a prêté de l'argent ? — Je ne l'ai pas entendu. — Qui avez-vous entendu ? — J'ai entendu le capitaine Français dont le fils est mon ami. — As-tu brossé l'habit dont je t'ai parlé ? — Je ne l'ai pas encore brossé. — Avez-vous reçu l'argent dont vous avez eu besoin ? — Je l'ai reçu. — Votre frère a-t-il les livres dont il a besoin ? — Il les a. — Avez-vous parlé aux marchands dont nous avons pris les boutiques ? — Nous leur avons parlé. — Avez-vous parlé au médecin dont le fils a étudié l'Allemand ? — Je lui ai parlé. — As-tu vu les pauvres hommes dont les magasins ont été brûlés ? — Je les ai vus. — Avez-vous lu les livres que nous vous avons

prêtés? — Nous les {avons lus. — Qu'en dites-vous? — Nous disons que vous êtes très-beaux. — Vos enfants ont-ils ce dont ils ont besoin? — Ils ont ce dont ils ont besoin.

142.

De quel homme parlez-vous? — Je parle de celui dont le frère s'est enrôlé. — De quels enfants avons-vous parlé? — Nous avons parlé de ceux dont les parents sont savants. — Quel livre avez-vous lu? — J'ai lu celui dont je vous ai parlé hier. — Quel papier votre cousin a-t-il? — Il a celui dont il a besoin. — Quel poissons a-t-il mangés? — Il a mangés ceux que vous n'aimez pas. — De quels livres avez-vous besoin? — J'ai besoin de ceux dont vous m'avez parlé. — N'avez-vous pas besoin de ceux que je lis? — Je n'en ai pas besoin. — Voyez-vous les enfants à qui j'ai donné des gâteaux? — Je ne vois pas ceux à qui vous avez donné des gâteaux, mais ceux que vous avez punis. — A qui avez-vous donné de l'argent? — J'en ai donné à ceux qui ont été habiles. — A quels enfants doit-on donner des livres? — On doit en donner à ceux qui sont sages et obéissants. — A qui donnez-vous à manger et à boire? — A ceux qui ont faim et soif. — Donnez-vous quelque chose aux enfants qui sont paresseux? — Je ne leur donne rien. — A-t-il neigé hier? — Il a neigé, grêlé et fait des éclaires. — A-t-il plu? — Il a plu. — Etes-vous sorti? — Je ne sors jamais quand il fait mauvais temps. — Les capitaines ont-ils enfin écouté cet homme? — Ils ont refusés de l'écouter. — Qui avez-vous rencontré ce matin? — J'ai rencontré l'homme dont je suis estimé.

143.

Un vieillard vénérable près de mourir, avait rassemblé autour de son lit tous ses fils et ses neveux.

Tandis qu'il paraissait dormir il souria trois fois les yeux fermés, et lorsqu'il les ouvrit un de ses fils lui en demanda la cause.

« La première fois, répondit le bon vieillard, je me rappelais tous les plaisirs dont j'ai joui pendant ma vie, et je ne pouvais m'empêcher de sourire en pensant à l'aveuglement des hommes qui donnent de l'importance à ces bagatelles.

« La seconde fois me rappelant toutes les angoisses de ma vie, je me réjouissais en moi-même, en songeant qu'elles avaient perdu leurs épines et que j'allais en cueillir les roses.

« La troisième fois je pensais à la mort en réfléchissant à la terreur qu'inspire cet ange envoyé de Dieu pour mettre un terme à notre douleur et pour nous conduire au séjour de la joie éternelle ».

144.

Avez-vous des livres? — J'en aurai. — Qui vous en donnera? — Mon oncle m'en donnera. — Quand votre cousin aura-t-il de l'argent? — Il en aura le mois prochain. — Combien d'argent aurez-vous? — J'aurai trente-cinq francs. — Qui aura de bons amis? — Les Anglais en auront. — Votre père sera-t-il chez lui ce soir? — Il y sera. — Y serez-vous? — J'y serai aussi. — Votre oncle sortira-t-il aujourd'hui? — Il sortira, s'il fait beau temps. — Sortirez-vous? — Je sortirai, s'il ne pleut pas. — Aimerez-vous mon fils? — Je l'aimerai, s'il est sage. —

Paieriez-vous votre cordonnier? — Je le paierai, si je reçois mon argent. — Aimerez-vous mes enfants? — S'ils sont sages et assidus je les aimerai; mais s'ils sont paresseux et méchants je les mépriserai et je les punirai. — Ai-je raison de parler ainsi? — Vous n'avez pas tort. — Votre ami écrit-il encore? — Il écrit encore. — N'avez-vous pas fini de parler? — J'aurai bientôt fini. — Nos amis ont-ils fini de lire? — Ils auront bientôt fini. — Le tailleur a-t-il fait mon habit? — Il ne l'a pas encore fait, mais il le fera bientôt. — Quand le fera-t-il? — Il le fera quand il aura du temps.

145.

Une jeune fille était morte à la fleur de l'âge. On la mit dans un cercueil l'habillant de blanc, tressant des perles très-fines à ses cheveux, de plus lui passant au doigt un bague ornée de pierres précieuses. La nuit suivante le fossoyeur s'introduisit furtivement dans le cimetière une petite lampe à la main, et rouvrant la fosse il allait dépouiller le cadavre de ses ornements; mais celle qui avait semblé morte, se leva et fixa les yeux sur lui et lui dit d'une voix sépulcrale. « Que veux-tu ? » Le voleur saisi de frayeur, prit la fuite.

La jeune fille qu'on avait crue morte sans qu'elle le fût réellement, prit la lanterne qu'avait laissée le fossoyeur, et se rendit chez elle. Quand elle entra, à la première apparition ses parents furent en proie à une frayeur indescriptible qui fit bientôt place à la plus vive joie.

146.

Quand m'enverrez-vous l'argent que vous me devez? — Je vous l'enverrai bientôt. — Vos frères m'enverront.

ils les livres que je leur ai prêtés? —Ils vous les enverront. —Quand me les enverront-ils? —Ils vous les enverront le mois prochain. —Pouvez-vous me payer ce que vous me devez? —Je ne pourrai pas vous le payer, car j'ai perdu tout mon argent. —L'Américain pourra-t-il payer ses souliers? —Il a perdu son portefeuille, de sorte qu'il ne pourra pas les payer. —Faudra-t-il envoyer chercher le médecin? —Personne n'est malade, de sorte qu'il ne faudra pas l'envoyer chercher. —Faudra-t-il aller au marché demain? —Il faudra y aller, car il nous faut du bœuf, du pain, et du vin. —Verrez-vous notre père aujourd'hui? —Je le verrai. —Où sera-t-il? —Il sera à son comptoir. —Irez-vous au bal ce soir? —Je n'irai pas, car je suis trop malade pour y aller. —Votre ami ira-t-il? —Il ira, si vous y allez. —Où nos amis iront-ils? —Ils n'iront nulle part; ils resteront chez eux, car ils ont beaucoup à faire.

147.

Un jeune prince, fier de sa beauté, de sa naissance et de sa fortune, alla un jour à la chasse dans une contrée solitaire au milieu des montagnes. Il y trouva un vieil anachorète qui, assis devant sa cellule, considérait attentivement le crâne d'un mort. Le prince s'approchant du vieillard respectable, lui dit d'un air moqueur. « Bon homme, pourquoi considères-tu si attentivement ce crâne, que veux-tu y découvrir? ». L'anachorète le regardant gravement, répondit. « Je voudrais savoir si ce crâne est celui d'un prince ou celui d'un mendiant; mais je ne puis en venir à bout ».

148.

A qui ce cheval appartient-il? —Il appartient au ca-

pitaine anglais dont le fils vous a écrit un billet. — Cet argent vous appartient-il ? — Il m'appartient. — De qui l'avez-vous reçu ? — Je l'ai reçu des hommes dont vous avez vu les enfants. — A qui sont ces chevaux ? — Ce sont les nôtres. — Avez-vous dit à votre frère que je l'attends ici ? — J'ai oublié de le lui dire. — Est-ce votre père ou le mien qui est allé à Berlin ? — C'est le mien. — Est-ce votre boulanger ou celui de notre ami qui vous a vendu du pain à crédit ? — C'est le nôtre. — Est-ce là votre fils ? — Ce n'est pas le mien, c'est celui de mon ami. — Où est le vôtre ? — Il est à Paris. — M'avez-vous apporté le livre que vous m'avez promis ? — Je l'ai oublié. — Votre oncle a-t-il apporté le porte-feuille qu'il nous a promis ? — Il a oublié de nous l'apporter. — Avez-vous déjà écrit à votre ami ? — Je n'ai pas encore eu le temps de lui écrire. — Avez-vous oublié d'écrire à votre parent ? — Je n'ai pas oublié de lui écrire. — Ce drap vous convient-il ? — Il ne me convient pas ; n'en avez-vous pas d'autre ? — J'en ai d'autre, mais il est plus cher que celui-ci. — Voulez-vous me le montrer ? — Je veux vous le montrer. — Ces souliers conviennent-ils à votre oncle ? — Ils ne lui conviennent pas, parce qu'ils sont trop chers. — Sont-ce les souliers dont vous nous avez parlé ? — Ce sont les mêmes. — A qui sont ces souliers ? — Ils appartiennent au gentilhomme que vous avez vu ce matin dans mon magasin. — Vous convient-il de venir avec nous ? — Il ne me convient pas. — Vous convient-il d'aller au marché ? — Il me convient d'y aller. — Etes-vous allé à pied en Allemagne ? — Il ne me convient pas d'aller à pied, de sorte que j'y suis allé en voiture.

Que vous plaît-il, Monsieur ? — Je demande votre père.

— Est-il chez lui? — Non, Monsieur, il est sorti. — Que dites-vous? — Je vous dis qu'il est sorti. — Voulez-vous attendre jusqu'à son retour. — Je n'ai pas le temps d'attendre. — Ce marchand vend-il à crédit? — Il ne vend pas à crédit. — Vous convient-il d'acheter comptant? — Il ne me convient pas. — Où avez-vous acheté ces jolis couteaux? — Je les ai achetés chez le marchand dont vous avez vu hier le magasin. — Vous les a-t-il vendus à crédit? — Il me les a vendus comptant. — Achetez-vous souvent comptant. — Moins souvent que vous. — Avez-vous oublié quelque chose ici? — Je n'ai rien oublié. — Vous convient-il d'apprendre cela par cœur? — Je n'ai pas beaucoup de temps pour étudier, de sorte qu'il ne me convient pas de l'apprendre par cœur. — Cet homme a-t-il essayé de parler à votre père? — Il a essayé de lui parler, mais il n'y est pas parvenu. — Êtes-vous parvenu à écrire un thème? — J'y suis parvenu. — Ces marchands ont-ils réussi à vendre leurs chevaux? — Ils n'y ont pas réussi. — Avez-vous essayé de nettoyer mon encrier? — J'ai essayé; mais je n'y suis pas parvenu. — Vos enfants réussissent-ils à apprendre l'anglais? — Ils y réussissent.

Y a-t-il des hommes dans votre magasin? — Il y en a. — Y a-t-il quelqu'un dans le magasin? — Il n'y a personne. — Y a-t-il eu beaucoup de monde au théâtre? — Y en a eu beaucoup. — Y aura-t-il beaucoup de monde à votre bal? — Il y en aura beaucoup. — Est-ce qu'il y a beaucoup d'enfants qui ne veulent pas jouer? — Il y en a beaucoup qui ne veulent pas étudier, mais tous veulent jouer. — As-tu nettoyé mon coffre? — J'ai essayé de le faire, mais je n'ai pas réussi. — Comptez-vous ache-

ter un parapluie ? — Je compte en acheter un, si le marchand me le vend à crédit. — Comptez-vous garder le mien ? — Je compte vous le rendre, si j'en achète un. — Avez-vous rendu les livres à mon frère ? — Je ne les lui ai pas encore rendus. — Jusqu'à quand comptez-vous les garder ? — Je compte les garder jusqu'à samedi prochain. — Jusqu'à quand comptez-vous garder mon cheval ? — Je compte le garder jusqu'au retour de mon père. — Avez-vous nettoyé mon couteau ? — Je n'ai pas encore eu le temps, mais je vais le faire à l'instant. — Avez-vous fait du feu ? — Pas encore, mais je vais en faire tout-a-l'heure. — Pourquoi n'avez-vous pas travaillé ? — Je n'ai pas encore pu. — Qu'avez-vous eu à faire ? — J'ai eu à nettoyer votre tapis et à ravauder vos bas de fil. — Comptez-vous vendre votre habit ? — Je compte le garder, car j'en ai besoin. — Vendez-vous nos chevaux ? — Je les vends. — Au lieu de les vendre, vous feriez mieux de les garder. — Votre ami garde-t-il son parasol ? — Il le garde, mais au lieu de le garder, il ferait mieux de le vendre; car il est déjà usé.

154.

Un colonel ayant pour commensaux quelques officiers leur montrait une boîte en or qu'il venait d'acheter. Quelques instants après voulant humer une prise de tabac il chercha la boîte dans ses poches et fut tout surpris de ne pas l'y trouver. « Messieurs, dit-il alors, veuillez je vous en prie voir si par distraction elle n'est restée dans la poche de l'un de vous ». Tous aussitôt se levèrent et vidèrent leurs poches, mais la boîte ne parut pas; seulement un capitaine témoignant un embarras évident, resta assis et refusa de vider la poche.

« Je jure, dit-il, sur mon honneur, que je n'ai pas



pris la boîte, cela doit suffire ». Les officiers se dispersèrent en hochant la tête, et chacun le supposa voleur.

Le lendemain le colonel ayant fait appeler le capitaine, lui dit. « La boîte fut retrouvée, elle était tombée entre mon habit et la doublure; dites-moi maintenant, pour quelle cause vous n'avez pas consenti hier au soir à vider vos poches, tandis qu'aucun autre n'hésita à le faire? ».

« Monsieur le colonel, répartit le capitaine, j'avais un tel motif que je ne puis avouer qu'à vous seul: comme mes parents sont très-pauvres, je leur laisse la moitié de ma solde, et je ne mange rien de chaud à mon dîner. Hier quand vous m'avez fait l'honneur de m'inviter, j'avais déjà mon dîner dans ma poche, jugez maintenant de ma honte si j'avais laissé tomber un morceau de jambon et une bouchée de pain bis ».

« Vous êtes un excellent fils, lui dit alors le colonel ému de cet aveu, et afin que vous puissiez aider plus facilement à vos parents, soyez tous les jours mon convive ».

En disant ces mots il le conduisit à la salle à manger, et en présence de tous les officiers il lui fit cadeau de la boîte comme un témoignage de son respect.

152.

Vous en allez-vous déjà? — Je ne m'en vais pas encore. — Quand cet homme s'en ira-t-il? — Il s'en ira tout-à-l'heure. — Quand vos amis s'en iront-ils? — Ils s'en iront le mois prochain. — Quand t'en iras-tu? — Je m'en irai sur-le-champ. — Pourquoi votre père s'en est-il allé si tôt? — Il a promis à son ami d'être chez lui à neuf heures moins un quart, de sorte qu'il s'en est allé de bonne heure pour tenir ce qu'il a promis. — Quand

nous en irons-nous? — Nous nous en irons demain. — Partirons-nous de bonne heure? — Nous partirons à cinq heures du matin. — Quand vous en irez-vous? — Je m'en irai aussitôt que j'aurai fini d'écrire. — Quand vos enfants s'en iront-ils? — Ils s'en iront aussitôt qu'ils auront fait leurs thèmes. — Vous en irez-vous lorsque je m'en irai? — Je m'en irai quand vous vous en irez. — Nos voisins s'en iront-ils bientôt? — Ils s'en iront quand ils auront fini de parler. — Que deviendra votre fils, s'il n'étudie pas? — S'il n'étudie pas, il n'apprendra rien. — Que deviendrez-vous, si vous perdez votre argent? — Je ne sais pas ce que je deviendrai. — Votre ami que deviendra-t-il, s'il perd son portefeuille? — Je ne sais pas ce qu'il deviendra, s'il le perd. — Votre fils qu'est-il devenu? — Je ne sais pas ce qu'il est devenu. — Que deviendrons-nous, si nos amis s'en vont? — Je ne sais pas ce que nous deviendrons, s'ils s'en vont. — Que sont devenus vos parents? — Ils s'en sont allés.

133.

Comptez-vous acheter un cheval? — Je ne peux pas en acheter un, car je n'ai pas encore reçu mon argent. — Me faut-il aller au théâtre? — Il ne faut pas y aller, car il fait très-mauvais temps. — Pourquoi n'allez-vous pas chez mon frère? — Il ne me convient pas d'y aller; car je ne peux pas encore lui payer ce que je lui dois. — Pourquoi votre domestique donne-t-il un coup de couteau à cet homme? — Il lui donne un coup de couteau, parce que l'homme lui a donné un coup de poing. — Lequel de ces deux élèves commence à parler? — Celui qui est studieux commence à parler. — Que fait l'autre qui ne l'est pas? — Il commence aussi à parler, mais il ne sait ni écrire ni lire. — N'écoute-t-il pas ce que vous

lui dites. — Il ne l'écoute pas, si je ne lui donne pas de coups. — Pourquoi ces enfants ne travaillent-ils pas ? — Leur maître leur a donné des coups de poing, de sorte qu'ils ne veulent pas travailler. — Pourquoi leur a-t-il donné des coups de poing ? — Parce qu'ils ont été désobéissants. — Avez-vous tiré un coup de fusil ? — J'en ai tiré trois. — Sur quoi avez-vous tiré ? — J'ai tiré sur un oiseau. — Avez-vous tiré un coup de fusil à cet homme ? — Je lui ai tiré un coup de pistolet. — Pourquoi lui avez-vous tiré un coup de pistolet ? — Parce qu'il m'a donné un coup de couteau. — Combien de coups avez-vous tirés sur cet oiseau ? — J'ai tiré deux coups sur lui. — L'avez-vous tué ? — Je l'ai tué du second coup. — Avez-vous tué cet oiseau du première coup ? — Je l'ai tué du quatrième. — Tirez-vous sur les oiseaux que vous voyez sur les arbres, ou sur ceux que vous voyez dans les jardins ? — Je ne tire ni sur ceux que je vois sur les arbres, ni sur ceux que je vois dans les jardins, mais sur ceux que j'aperçois sur le château derrière le bois.

154.

Un pauvre enfant nommé Simon passait la nuit dans un moulin sur un banc qui lui servait de lit. En se réveillant vers minuit il entendit un petit bruit du mur auquel il était adossé. Il y jeta les yeux et y aperçut au clair de la lune une montre en or.

Simon se sentit saisi d'un voilent désir de s'emparer de la montre et de se sauver par la fenêtre. A vrai dire sa conscience lui disait qu'il ne fallait pas voler, mais l'envie de posséder la montre augmentait de plus en plus. Alors il se leva aussitôt et pour se soustraire à la tentation il se sauva par la fenêtre.

Il n'avait pas fait cent pas que, fâché de n'avoir pas

pris la montre il voulait revenir sur ses pas. Mais par bonheur sa conscience l'avertit une seconde fois: il l'écouta et continua sa route.

La lune alors avait disparu et l'obscurité était profonde. Simon s'égara dans une forêt, mais il parvint enfin à gravir une colline où il s'étendit et ne tarda pas à dormir profondément. Le matin il fut réveillé par des cris effroyables, et quel fut son effroi en ouvrant les yeux!

Il s'était couché sous un gibet et un voleur était pendu au dessus de sa tête, sur lequel s'abattaient des troupes de corbeaux voraces; la voix intérieure sembla lui dire alors. « Voici ce qui t'arriverait, si tu commençais à t'adonner au vol ».

Plein d'une juste crainte et remerciant Dieu qui l'avait sauvé d'un tel danger, Simon se prosterna et offrit à Dieu des actions de grâce.

155.

Combien de coups les ennemis ont-ils tirés sur nous? — Ils ont tiré sur nous plusieurs fois. — Ont-ils tué quelqu'un? — Ils n'ont tué personne. — Avez-vous envie de tirer sur cet oiseau? — J'ai envie de tirer sur lui. — Pourquoi ne tirez-vous pas sur ces oiseaux? — Je ne puis, car j'ai mal au doigt. — Quand le capitaine a-t-il tiré? — Il a tiré quand les soldats ont tiré. — Sur combien d'oiseaux avez-vous tiré? — J'ai tiré sur tous ceux que j'ai aperçus, mais je n'en ai pas tué un, parce que mon fusil ne vaut rien. — Avez-vous jeté un coup d'œil sur cet homme? — J'ai jeté un coup d'œil sur lui. — Vous a-t-il vu? — Il ne m'a pas vu, car il a mal aux yeux. — Avez-vous bu de ce vin? — J'en ai bu et il m'a fait du bien. — Qu'avez-vous fait de mon livre? — Je

J'ai mis sur votre coffre. — Dois-je vous répondre? — Vous me répondrez, quand votre tour viendra. — Est-ce le tour de mon frère? — Quand son tour viendra, je lui demanderai; car chacun a son tour. — Avez-vous fait un tour de promenade ce matin? — J'ai fait un tour de promenade. — Où votre oncle est-il allé? — Il est allé faire un tour de promenade. — Pourquoi courez-vous? — Je cours, parce que je vois mon meilleur ami. — Qui court derrière nous? — Notre chien court derrière nous. — Apercevez-vous cet oiseau? — Je l'aperçois derrière l'arbre. — Pourquoi vos frères s'en sont-ils allés? — Ils s'en sont allés, parce qu'ils n'ont pas voulu être vus de l'homme dont ils ont tué le chien.

156.

Avez-vous entendu parler de quelqu'un? — Je n'ai entendu parler de personne, car je ne suis pas sorti ce matin. — N'avez-vous pas entendu parler de l'homme qui a tué un soldat? — Je n'en ai pas entendu parler. — De qui votre cousin a-t-il entendu parler? — Il a entendu parler de son ami qui est allé en Amérique. — Y a-t-il longtemps qu'il en a entendu parler? — Il n'y a pas longtemps qu'il en a entendu parler. — Combien y a-t-il? — Il n'y a qu'un mois. — Y a-t-il longtemps que votre frère est à Londres? — Il y a dix ans qu'il y est. — Combien de temps y a-t-il que vous avez dîné? — Il y a longtemps que j'ai dîné, mais il n'y a pas longtemps que j'ai soupé. — Combien de temps y a-t-il que vous avez soupé? — Il y a une demi heure. — Combien y a-t-il que vous avez ces livres? — Il y a trois mois que je les ai. — Combien y a-t-il que votre cousin est parti? — Il y a plus d'un an qu'il est parti. — Qu'est devenu l'homme qui vous a prêté de l'argent? — Je ne sais pas

ce qu'il est devenu, car il y a très-longtemps que je ne l'ai vu. — Y a-t-il longtemps que vous n'avez entendu parler du soldat qui a donné un coup de couteau à votre ami? — Il y a plus d'un an que je n'en ai entendu parler. — Combien y a-t-il que vous apprenez le français? — Il n'y a que deux mois que je l'apprends. — Savez-vous déjà le parler? — Vous voyez que je commence à le parler. — Y a-t-il longtemps que les enfants des gentilshommes anglais l'apprennent? — Il y a trois ans qu'ils l'apprennent, et ils ne commencent pas encore à parler. — Pourquoi ne savent-ils pas le parler? — Ils ne savent pas le parler, parce qu'ils l'apprennent mal. — Pourquoi ne l'apprennent-ils pas bien? — Ils n'ont pas un bon maître, de sorte qu'ils ne l'apprennent pas bien.

457.

Y a-t-il longtemps que vous n'avez vu le jeune homme qui a appris l'allemand chez le maître chez qui nous l'avons appris? — Il y a près d'un an que je ne l'ai vu. — Combien y a-t-il que cet enfant a mangé? — Il y a quelques minutes. — Combien y a-t-il que ces enfants ont bu? — Ils ont bu il y a un quart d'heure. — Combien y a-t-il que votre ami est en Espagne? — Il y a un mois qu'il y est. — Combien de fois avez-vous vu le roi? — Je l'ai vu plus de dix fois, quand j'ai été à Paris. — Quand avez-vous rencontré mon frère? — Je l'ai rencontré il y a quinze jours. — Où l'avez-vous rencontré? — Je l'ai rencontré devant la théâtre. — Vous a-t-il fait du mal? — Il ne m'a pas fait de mal, car c'est un très-bon garçon. — Où sont mes gants? — On les a jetés. — Les chevaux ont-ils été trouvés? — Ils ont été trouvés. — Où les a-t-on trouvés? — On les a trouvés derrière le bois, en deçà du chemin. — Avez-vous été vu de quel-

qu'un? — Je n'ai été vu de personne. — Attendez-vous quelqu'un? — J'attends mon cousin le capitaine. — Ne l'avez-vous pas vu? — Je l'ai vu ce matin; il a passé devant mon magasin. — Ce jeune homme qu'attend-il? — Il attend de l'argent. — Attends-tu quelque chose? — J'attends mon livre.

158.

Un voyageur s'était égaré dans un de ces déserts sablonneux et brûlants où l'on marche des semaines entières sans rencontrer un endroit habité. Il était sur le point de mourir de faim et de soif, lorsqu' enfin il vit un palmiste auprès d'une fontaine aux eaux claires, et non loin de là il aperçut un petit sac. « Dieu en soit loué! dit-il en le palpant des mains, ce sont peut-être des dattes qui m'empêcheront de mourir de faim ». En disant ces mots, il ouvrit avidement le sac, mais son attente fut trompée, car il n'y trouva que des perles.

Le pauvre homme se voyait près de mourir près de ces perles, lorsque, adressant au ciel des vœux ardents, il aperçut tout-à-coup un nègre qui traversait le désert sur un chameau, revenant rapidement sur ses pas. C'était celui qui avait perdu les perles. Content de les avoir trouvées, il eut pitié du voyageur, lui donna du pain et quelques fruits exquis et le prit sur son chameau. « Vous voyez, lui dit-il, combien sont admirables les voies de la Providence. La perte de ces perles me paraissait un grand malheur, mais le ciel en avait décidé ainsi, afin que, obligé de revenir sur mes pas, je puisse vous sauver la vie ».

A quoi passez-vous le temps? — Je passe mon temps à étudier. — A quoi son frère passe-t-il son temps? — Il passe son temps à lire et à jouer. — Cet homme passe-t-il son temps à travailler? — C'est un vaurien, il passe son temps à boire et à jouer. — A quoi vos enfants passent-ils leur temps? — Ils passent leur temps à apprendre. — Pouvez-vous me payer ce que vous me devez? — Je ne puis vous le payer, car le marchand a manqué de m'apporter mon argent. — Pourquoi avez-vous déjeûné sans moi? — Vous avez manqué de venir à neuf heures, de sorte que nous avons déjeûné sans vous. — Le marchand a-t-il apporté les gants que vous avez achetés chez lui? — Il a manqué de me les apporter. — Vous les a-t-il vendus à crédit? — Il me les a, au contraire, vendus argent comptant. — Connaissez-vous ces hommes? — Je ne les connais pas, mais je crois que ce sont des vauriens, car ils passent leur temps à jouer. — Pourquoi avez-vous manqué de venir chez mon père ce matin? — Le tailleur ne m'a pas apporté l'habit qu'il m'avait promis, de sorte que je n'ai pas pu y aller. — Qui est l'homme qui vient de vous parler? — C'est un marchand. — Le cordonnier que vient-il d'apporter? — Il vient d'apporter les souliers qu'il nous a faits. — Qui sont les hommes qui viennent d'arriver? — Ce sont des Russes. — Où votre oncle a-t-il dîné hier? — Il a dîné chez lui. — Combien a-t-il dépensé? — Il a dépensé cinq francs. — Combien a-t-il à dépenser par moi? — Il a cent francs par mois à dépenser. — Jetez-vous votre chapeau? — Je ne le jette pas, car il me va très-bien. — Combien avez-vous dépensé aujourd'hui? — Je n'ai pas dépensé beaucoup; je



n'ai dépensé qu'un franc. — Dépensez-vous tous les jours autant que cela? — Je dépense quelquefois plus que cela. Y a-t-il long-temps que ces homme attend? — Il ne fait que d'arriver. — Que veut-il? — Il veut vous parler. — Voulez-vous faire cela? — Je veux le faire. — Pourrez-vous le bien faire? — Je ferai de mon mieux. — Cet homme pourra-t-il faire cela? — Il pourra le faire, car il fera de son mieux.

160.

Quelle distance y a-t-il de Paris à Londres? — Il y a près de deux cents milles de Paris à Londres. — Y a-t-il loin d'ici à Berlin? — Il y a loin. — Y a-t-il loin d'ici à Vienne? — Il y a près de cent cinquante milles d'ici à Vienne. — Y a-t-il plus loin de Paris à Blois que d'Orléans à Paris? — Quelle distance y a-t-il de Paris à Berlin? — Il y a près de cent trente milles de Paris à Berlin. — Comptez-vous aller bientôt à Paris? — Je compte y aller bientôt. — Pourquoi voulez-vous y aller cette fois? — Pour y acheter de bons livres et de bons gants, et pour voir mes bons amis. — Y a-t-il longtemps que vous n'y avez été? — Il y a près d'un an que je n'y ai été. — N'allez-vous pas en Italie cette année? — Je n'y vais pas, car il y a trop loin d'ici en Italie. — Qui sont les hommes qui viennent d'arriver? — Ce sont des philosophes. — De quel pays sont-ils? — Ils sont de Londres. — Qui est l'homme qui vient de partir? — C'est un Anglais qui a dissipé tout son bien en France. — De quel nation êtes-vous? — Je suis Arménien. — Êtes-vous d'Erzeroum? — Non, je suis Constantinopolitain. — Combien d'argent vos enfants ont-ils dépensé aujourd'hui? — Ils n'ont guère dépensé; ils n'ont dépensé qu'un écu. — Où avez-vous diné hier? — J'ai diné chez l'aubergiste.

—Avez-vous dépensé beaucoup? —J'ai dépensé un écu et demi. —Le roi a-t-il passé par ici? —Il n'a pas passé par ici, mais devant le théâtre. —L'avez-vous vu? —Je l'ai vu. —Est-ce la première fois que vous l'avez vu? —Ce n'est pas la première fois, car je l'ai vu plus de vingt fois.

464.

Pourquoi cet homme s'enfuit-il? —Il s'enfuit, parce qu'il a peur. —Pourquoi vous enfuyez-vous? —Je m'enfuis, parce que j'ai peur. —De qui avez-vous peur? —J'ai peur de l'homme qui ne m'aime pas. —Est-il votre ennemi? —Je ne sais s'il est mon ennemi; mais je crains tous ceux qui ne m'aiment pas, car s'ils ne me font pas de mal, ils ne me feront pas de bien. —Avez-vous peur de mon cousin? —Je n'ai pas peur de lui, car il n'a jamais fait de mal à personne. —Vous avez tort de vous enfuir devant cet homme, car je vous assure que c'est un brave homme, qui n'a jamais fait de mal à personne. —De qui votre frère a-t-il entendu parler? —Il a entendu parler d'un homme à qui il est arrivé un malheur. —Pourquoi vos écoliers n'ont-ils pas fait leurs thèmes? —Je vous assure qu'ils les ont faits, et vous vous trompez, si vous croyez qu'ils ne les ont pas faits. —Qu'avez-vous fait de mon livre? —Je vous assure que je ne l'ai pas vu. —Votre neveu a-t-il eu mes couteaux? —Il m'assure qu'il ne les a pas eus. —Votre oncle est-il déjà arrivé? —Il n'est pas encore arrivé. —Voulez-vous attendre jusqu'à son retour? —Je ne puis attendre, car j'ai beaucoup à faire. —N'avez-vous rien appris de nouveau? —Je n'ai rien appris de nouveau. —Le roi est-il arrivé? —On dit qu'il est arrivé. —Que vous est-il arrivé? —Il m'est arrivé un grand malheur. —Lequel?

—J'ai rencontré mon plus grand ennemi, qui m'a donné un coup de bâton. —Alors je vous plains de tout mon cœur. —Pourquoi plaignez-vous cet homme? —Je le plains, parce que je lui ai cassé le cou. —Pourquoi vous plaignez-vous de mon ami? —Je me plains de lui, parce qu'il m'a coupé au doigt. —Cet homme vous sert-il bien? —Il me sert bien, mais il dépense trop. —Voulez-vous prendre ce domestique? —Je veux le prendre, s'il veut me servir. —Est-ce que je peux prendre ce domestique? —Vous pouvez le prendre, car il m'a très-bien servi. —Combien y a-t-il qu'il est hors de votre service? —Il n'y a que deux mois. —Vous a-t-il servi longtemps? —Il m'a servi pendant six mois.

162.

Le jeune Jacques, fils d'un charretier, était tombé malade par l'abus de l'eau-de-vie. « Si vous ne désistez de l'emploi de cette boisson, lui dit le médecin, c'en est fait de vous: l'eau-de-vie est un poison pour la jeunesse ». —« Je ne puis m'en abstenir, répondit le malade, je m'y suis trop adonné et il faut que je vide chaque jours le flacon que voici ». —« Bon, répartit le médecin, j'aviserai à quelque autre expédient ». Le lendemain il lui rapporte une boîte élégante pleine de cailloux polis. « Chaque jour, dit-il à Jacques, jetez un de ces cailloux dans le flacon, et laissez-les y rester: de la sorte la boisson ne vous nuira pas ». Le malade crut que ces petites pierres possédaient la vertu d'ôter à la liqueur les mauvaises qualités, et par conséquent il ne manqua pas d'exécuter le prescrit. De cette manière sans s'en apercevoir il buvait chaque jour quelques gouttes de moins, et quand le flacon fut rempli, il était tout-à-fait délivré de sa funeste habitude.

M'offrez-vous quelque chose ? — Je n'ai rien à vous offrir. — Mon ami que vous offre-t-il ? — Il m'offre un livre. — Les Parisiens vous ont-ils offert quelque chose ? — Ils m'ont offert du vin, du pain et de bon bœuf. — Pourquoi plaignez-vous notre voisin ? — Je le plains, parce qu'il a confié son argent à un marchand de Paris, et que celui-ci ne veut pas le lui rendre. — Confiez-vous quelque chose à cet homme ? — Je ne lui confie rien. — Vous a-t-il déjà gardé quelque chose ? — Je ne lui ai jamais rien confié, de sorte qu'il ne m'a jamais rien gardé. — Voulez-vous confier votre argent à mon père ? — Je veux le lui confier. — Quel secret mon fils vous a-t-il confié ? — Je ne puis vous confier ce qu'il m'a confié, car il m'a prié d'en garder le secret. — A qui confiez-vous vos secrets ? — Je ne les confie à personne, de sorte que personne ne les sait. — Votre frère a-t-il été récompensé ? — Il a, au contraire, été puni ; mais je vous prie d'en garder le secret, car personne ne le sait. — Que lui est-il arrivé ? — Je vous dirai ce qui lui est arrivé, si vous me promettez d'en garder le secret. — Me promettez-vous d'en garder le secret ? — Je vous le promets, car je le plains de tout mon cœur. — Voulez-vous prendre soin de mes habits ? — Je veux en prendre soin. — Prenez-vous soin du livre que je vous ai prêté. — J'en prends soin. — Qui prendra soin de mon domestique ? — L'aubergiste en prendra soin. — Jetez-vous votre chapeau ? — Je ne le jette pas, car il me va à merveille. — Votre ami vend-il son habit ? — Il ne le vend pas, car il lui va extrêmement bien. — Qui a gâté mon livre ? — Personne ne l'a gâté, parce que personne n'a osé le toucher.

Jouez-vous du violon? — Je ne joue pas du violon, mais du clavecin. — Aurons-nous un bal ce soir? — Nous en aurons un. — A quelle heure? — A onze heures moins un quart. — Quelle heure est-il à présent? — Il est près de onze heures, et le monde va bientôt venir. — De quel instrument jouerez-vous? — Je jouerai du violon. — Si vous jouez du violon, je jouerai du clavecin. — Y aura-t-il beaucoup de monde à notre bal? — Il y en aura beaucoup. — Danserez-vous? — Je danserai. — Vos enfants danseront-ils? — Ils danseront, si cela leur plaît. — A quoi passez-vous le temps dans ce pays? — Je passe le temps à jouer du clavecin et à lire. — A quoi votre cousin s'amuse-t-il? — Il s'amuse à jouer du violon. — Quelqu'un danse-t-il quand vous jouez? — Beaucoup de monde danse quand je joue. — Qui? — D'abord nos enfants, ensuite notre cousin, enfin nos voisins. — Vous amusez-vous? — Je vous assure que nous nous amusons beaucoup. — Qui plaignez-vous? — Je plains votre ami. — Pourquoi le plaignez-vous? — Je le plains, parce qu'il est malade. — Quelqu'un vous a-t-il plaint? — Personne ne m'a plaint, parce que je n'ai pas été malade. — M'offrez-vous quelque chose? — Je vous offre un beau fusil. — Mon père que vous a-t-il offert? — Il m'a offert un beau livre. — A qui avez-vous offert vos beaux chevaux? — Je les ai offerts au capitaine Anglais. — Offres-tu ton joli petit chien à ces enfants. — Je le leur offre, car je les aime de tout mon cœur. — Pourquoi avez-vous donné un coup de poing à ce garçon? — Parce qu'il m'a empêché de dormir. — Quelqu'un vous a-t-il empêché d'écrire? — Personne ne m'a empêché d'écrire, mais j'ai empêché quelqu'un de faire du mal à votre frère.

Avez-vous laissé tomber quelque chose? — Je n'ai rien laissé tomber, mais mon cousin a laissé tomber de l'argent. — Qui l'a ramassé? — Des hommes l'ont ramassés. — Le lui a-t-on rendu? — On le lui a rendu, car ceux qui l'ont ramassé n'ont pas voulu le garder. — Fait-il froid? — Il fait très-froid. — Voulez-vous vous approcher du feu? — Je ne peux pas m'en approcher, car je crains de me brûler. — Pourquoi votre ami s'éloigne-t-il du feu? — Il s'en éloigne, parce qu'il a peur de se brûler. — T'approches-tu du feu? — Je m'en approche, parce que j'ai froid. — Vous éloignez-vous du feu? — Je m'en éloigne. — Pourquoi vous en éloignez-vous? — Parce que je n'ai pas froid. — Avez-vous froid ou chaud? — Je n'ai ni froid ni chaud. — Pourquoi vos enfants s'approchent-ils du feu? — Ils s'en approchent, parce qu'ils ont froid. — Quelqu'un a-t-il froid? — Quelqu'un a froid. — Qui a froid? — Le petit garçon dont le père vous a prêté un cheval, a froid. — Pourquoi ne se chauffe-t-il pas? — Parce que son père n'a pas d'argent pour acheter du bois. — Voulez-vous lui dire de venir chez moi se chauffer? — Je veux le lui dire. — Vous souvenez-vous de quelque chose? Je ne me souviens de rien. — Votre oncle que se rappelle-t-il? — Il se rappelle ce que vous lui avez promis. — Que lui ai-je promis? — Vous lui avez promis d'aller en Italie avec lui l'hiver prochain. — Je compte le faire, s'il ne fait pas trop froid. — Pourquoi vous éloignez-vous du feu? — Il y a une heure et demie que je suis assis près du feu, de sorte que je n'ai plus froid. — Votre ami n'aime-t-il pas à être assis près du feu? — Il aime, au contraire, beaucoup à être assis près du feu, mais seulement quand il a froid. — Peut-on approcher votre

oncle ? — On peut l'approcher, car il reçoit tout le monde. — Voulez-vous vous asseoir ? — Je veux m'asseoir. — Où votre oncle s'assied-t-il ? — Il s'assied près de moi. — Vous pouvez-vous asseoir à côté de moi. — Vous asseyez-vous auprès du feu ? — Je ne m'assieds pas auprès du feu, car j'ai peur d'avoir trop chaud. — Vous rappelez-vous mon frère ? — Je me le rappelle.

466.

Sarkis, grand négociant Arménien avait invité ses amis à table dans sa maison de campagne située aux bords de la mer. Il leur avait promis de leur traiter différents poissons recherchés. On servit divers plats, et les convives virent à la fin un grand plateau couvert où ils présumaient trouver des poissons exquis. Mais quand on découvrit le plat, ils n'y trouvèrent que quelques pièces d'or. « Mes amis, leur dit le négociant, les poissons que je vous avais promis sont cette année plus chers que d'ordinaire. Je me souvins alors qu'il y a dans ce village un pauvre ouvrier malade qui souffre les angoisses de la faim avec ses enfants. Ces pauvres créatures vivraient six mois avec le prix d'un de nos plats. Si vous le désirez, messieurs, je vais envoyer chercher les poissons et ils seront ici le plus tôt : mais si vous préférez donner cet argent au pauvre je vous ferai servir d'autre poisson qui quoique d'un prix inférieur, n'en sont pas moins exquis.

Tous les convives applaudirent à la proposition de cet homme bienfaisant, et chacun ayant ajouté à la pièce d'or qui était dans l'assiette, le pauvre indigent fut mis à l'abri de la misère au moins pour un an.

Vos parents se rappellent-ils leurs vieux amis ? — Ils se les rappellent. — Vous rappelez-vous ces mots ? — Je ne me les rappelle pas. — Vous êtes-vous rappelé cela ? — Je me le suis rappelé. — Votre oncle s'est-il rappelé ces mots ? — Il se les est rappelés. — Me suis-je rappelé mon thème ? — Vous vous l'êtes rappelé. — Vous êtes-vous rappelé vos thèmes ? — Je me les suis rappelés, car je les ai appris par cœur; et mes frères se sont rappelé les leurs parce qu'ils les ont appris par cœur. — Y a-t-il longtemps que vous n'avez vu votre ami de Paris ? — Je l'ai vu il y a quinze jours. — Vos écoliers aiment-ils à apprendre par cœur ? — Ils n'aiment pas à apprendre par cœur; ils aiment mieux écrire et lire que d'apprendre par cœur. — Aimez-vous mieux le cidre que le vin ? — J'aime mieux le vin que le cidre. — Votre frère aime-t-il à jouer ? — Il aime mieux étudier que de jouer. — Aimez-vous mieux le veau que le mouton ? — J'aime mieux celui-ci que celui-là. — Aimez-vous mieux boire que de manger ? — J'aime mieux manger que de boire; mais mon oncle aime mieux boire que de manger. — Le Français aime-t-il mieux le poulet que le poisson ? — Il aime mieux le poisson que le poulet. — Aimez-vous mieux écrire que de parler ? — J'aime à faire l'un et l'autre. — Aimez-vous mieux le miel que le sucre ? — Je n'aime ni l'un ni l'autre. — Votre père aime-t-il mieux le café que le thé ? — Il n'aime ni l'un ni l'autre. — Pouvez-vous me comprendre ? — Non, Monsieur, car vous parlez trop vite. — Voulez-vous avoir la bonté de ne pas parler si vite ? — Je ne parlerai pas si vite, si vous voulez m'écouter.



Pouvez-vous comprendre ce que mon frère dit? — Il parle si vite que je ne puis le comprendre. — Vos élèves peuvent-ils vous comprendre? — Ils me comprennent quand je parle lentement; car pour être compris, il faut parler lentement. — Faut-il parler haut pour apprendre le Français? — Il faut parler haut. — Votre maître parle-t-il haut? — Il parle haut et lentement. — Pourquoi n'achetez-vous pas quelque chose à ce marchand? — Il vend si cher que je ne puis rien acheter chez lui. — Voulez-vous me mener chez un autre? — Je veux vous mener chez le fils de celui à qui vous avez acheté l'an dernier. — Vend-il aussi cher que celui-ci? — Il vend moins cher. — Vos enfants aiment-ils mieux apprendre l'Italien que l'Espagnol? — Ils n'aiment à apprendre ni l'un ni l'autre; ils n'aiment à apprendre que le Français. — Aimez-vous le mouton? — J'aime mieux le bœuf que le mouton. — Vos enfants aiment-ils mieux le gâteau que le pain? — Ils aiment l'un et l'autre. — A-t-il lu tous les livres qu'il a achetés? — Il en a tant acheté qu'il ne peut les lire tous. — Voulez-vous écrire des thèmes? — J'en ai tant écrit, que je ne peux plus en écrire. — Pourquoi cet homme s'enfuit-il? — Il s'enfuit, parce qu'il a peur. — Quelqu'un veut-il lui faire du mal? — Personne ne veut lui faire du mal; mais il n'ose pas rester, parce qu'il n'a pas fait son devoir, et il a peur d'être puni. — Quelqu'un veut-il le toucher? — Personne ne veut le toucher, mais il sera puni par son maître, pour n'avoir pas fait son devoir.

A-t-on trouvé vos livres? — On les a trouvés. — Où?  
 — Sous le lit. — Mon habit est-il sur le lit? — Il est  
 dessous. — Les bas de votre frère sont-ils sous le lit?  
 — Ils sont dessus. — Ai-je été vu de quelqu'un? — Vous  
 n'avez été vu de personne. — Avez-vous passé près de  
 quelqu'un? — J'ai passé à côté de vous, et vous ne  
 m'avez pas vu. — Quelqu'un a-t-il passé à côté de vous?  
 — Personne n'a passé à côté de moi. — Où votre fils  
 est-il passé? — Il est passé près du théâtre. — Passe-  
 rez-vous près du château? — J'y passerai. — Pourquoi  
 n'avez-vous pas nettoyé mon coffre? — J'avais peur de  
 me salir les doigts. — Le domestique de mon frère a-t-  
 il nettoyé les fusils de son maître? — Il les a nettoyés.  
 — N'a-t-il pas eu peur de se salir les doigts? — Il n'a  
 pas eu peur de se les salir, parce que ses doigts ne  
 sont jamais propres. — Vous servez-vous des livres que  
 je vous ai prêtés. — Je m'en sers. — Puis je me servir  
 de votre couteau? — Tu peux t'en servir, mais il ne faut  
 pas te couper. — Mes frères peuvent-ils se servir de vos  
 livres? — Ils peuvent s'en servir. — Pouvons-nous nous  
 servir de votre fusil? — Vous pouvez vous en servir,  
 mais il ne faut pas le gâter. — Qu'avez-vous fait de mon  
 bois? — Je m'en suis servi pour me chauffer. — Votre  
 père s'est-il servi de mon cheval? — Il s'en est servi.  
 — Nos voisins se sont-ils servis de nos habits? — Ils ne  
 s'en sont pas servis, parce qu'ils n'en ont pas en be-  
 soin. — Qui s'est servi de mon chapeau? — Personne ne  
 s'en est servi. — Avez-vous dit à votre frère de descen-  
 dre? — Je n'ai pas osé le lui dire. — Pourquoi n'avez-  
 vous pas osé le lui dire? — Parce que je n'ai pas voulu  
 le réveiller. — Vous a-t-il dit de ne pas le réveiller? —  
 Il m'a dit de ne pas le réveiller s'il dormait.

Un jour comparurent devant un tribunal deux jeunes hommes, Arakel et Misak. « Etant sur le point d'entreprendre un voyage, dit Arakel en s'adressant au juge, je confiai à Misak, que je croyais mon meilleur ami, une bague ornée de diamants: maintenant il nie le fait, et ne veut pas me rendre mon bijou ».

Alors Misak mettant la main sur le cœur s'écria. « Je jure sur mon honneur que je n'ai pas connaissance de la bague en question ».

« Arakel, dit alors le juge, pouvez-vous produire quelque témoin qui confirme votre assertion ».

« Pour mon malheur, répliqua alors Arakel, nul n'était présent si ce n'est un vieux chêne qui s'élève au milieu des champs aux pieds duquel nous nous sommes séparés ».

« Je suis prêt, reprit aussitôt Misak, à jurer que je connais autant le chêne que la bague ».

Le juge alors reprit la parole. « Arakel, dit-il, allez chercher une branche de ce chêne: j'ai bien envie d'en voir une branche. Vous, Misak, attendez jusqu'au retour d'Arakel ».

Quand ce dernier fut parti le juge dit: « Où est donc allé Arakel, qu'il retarde tant: Misak, ouvrez le fenêtre et voyez s'il est de retour ».

« Seigneur, répondit aussitôt Misak, il ne peut pas retourner si tôt car l'arbre est à plus d'une lieue de distance ».

« Homme pervers et trompeur, s'écria le juge, ne disiez-vous pas tantôt que vous étiez prêt à jurer que vous ne connaissiez ni l'arbre ni la bague? Maintenant je suis convaincu que vous savez et le chêne et la bague ». Misak fut obligé de tout avouer, et, après avoir restitué la bague, il subit son châtement au pied du même chêne.

Vous êtes-vous rasé aujourd'hui ? — Je me suis rasé. — Votre frère s'est-il rasé ? — Il ne s'est pas rasé, mais il s'est fait raser. — Vous rasez-vous souvent ? — Je me rase tous les matins, et quelque fois aussi le soir. — Quand vous rasez-vous le soir ? — Quand je ne dîne pas à la maison. — Combien de fois par jour votre père se rase-t-il ? — Il ne se rase qu'une fois par jour, mais son oncle se rase deux fois par jour. — Votre cousin se rase-t-il souvent ? — Il ne se rase que tous les deux jours. — A quelle heure vous habillez-vous le matin ? — Je m'habille aussitôt que j'ai déjeuné, et je déjeune tous les jours à huit heures et un quart. — Votre voisin s'habille-t-il avant de déjeuner ? — Il déjeune avant de s'habiller. — A quelle heure du soir te déshabilles-tu ? — Je me déshabille aussitôt que je reviens du théâtre. — Vas-tu au théâtre tous les soirs ? — Je n'y vais pas tous les soirs, car il vaut mieux étudier que d'aller au théâtre. — A quelle heure te déshabilles-tu quand tu ne vas pas au théâtre ? — Alors je me déshabille aussitôt que j'ai soupé, et je vais me coucher à dix heures. — Avez-vous déjà habillé l'enfant ? — Je ne l'ai pas encore habillé, car il dort encore. — A quelle heure se lève-t-il ? — Il se lève aussitôt qu'on le réveille. — Vous levez vous d'aussi bonne heure que moi ? — Je ne sais pas à quelle heure vous vous levez, mais je me lève aussitôt que je me réveille. — Voulez-vous dire à mon domestique de m'éveiller demain à quatre heures ? — Je veux le lui dire. — Pourquoi vous êtes-vous levé de si bonne heure ? — Mes enfants ont fait tant de bruit qu'ils m'ont réveillé. — Avez-vous bien dormi ? — Je n'ai pas bien dormi, car on a fait trop de bruit de sorte que je me suis éveillé à cinq heures et un quart du matin.

Comment mon enfant s'est-il comporté? — Il s'est très-bien comporté. — Comment mon frère s'est-il comporté envers vous? — Il s'est très-bien comporté envers moi, car il se comporte bien envers tout le monde. — Est-ce la peine d'écrire à cet homme? — Ce n'est pas la peine de lui écrire. — Est-ce la peine de descendre de cheval pour acheter un gâteau? — Ce n'est pas la peine, car il n'y a pas longtemps que vous avez mangé. — Est-ce la peine de descendre de cheval pour donner quelque chose à ce pauvre? — Oui, car il paraît en avoir besoin; mais vous pouvez lui donner quelque chose sans descendre de cheval. — Vaut-il mieux aller au théâtre que d'étudier? — Il vaut mieux faire ceci que cela. — Vaut-il mieux apprendre à lire le Français que d'apprendre à le parler? — Ce n'est pas la peine d'apprendre à le lire sans apprendre à le parler. — Vaut-il mieux aller se coucher que d'aller se promener? — Il vaut mieux faire ceci que cela. — Vaut-il mieux aller en France qu'en Allemagne? — Ce n'est pas la peine d'aller en France ou en Allemagne, quand on n'a pas envie de voyager. — Vous êtes-vous enfin débarrassé de cet homme? — Je m'en suis débarrassé. — Pourquoi votre père s'est-il défait de ses chevaux? — Parce qu'il n'en avait plus besoin. — Votre marchand est-il enfin parvenu à se défaire de son sucre avarié? — Il est parvenu à s'en défaire. — L'a-t-il vendu à crédit? — Il a pu le vendre comptant, de sorte qu'il ne l'a pas vendu à crédit. — Qui vous a appris à lire? — Je l'ai appris chez un maître Français. — Vous a-t-il appris à écrire? — Il m'a appris à lire et à écrire. — Qui a appris le calcul à votre frère? — Un maître français le lui a appris. — M'appellez-vous? — Je

vous appelle. — Que vous plaît-il ? — Rien. — Pourquoi ne vous levez-vous pas ? — Ne savez-vous pas qu'il est déjà tard ? — Que me demandez-vous ? — J'ai perdu tout mon argent, et je viens vous prier de m'en prêter. — Quelle heure est-il ? — Il est déjà cinq heures et un quart, et vous avez assez dormi.

173.

Espérez-vous recevoir un billet aujourd'hui ? — J'espère en recevoir un. — De qui ? — D'un de mes amis. — Qu'espères-tu ? — J'espère voir mes parents aujourd'hui, car mon précepteur m'a promis de me mener chez eux. — Votre ami espère-t-il recevoir quelque chose ? — Il espère recevoir quelque chose, car il a beaucoup travaillé. — Espérez-vous arriver de bonne heure à Paris ? — Nous espérons y arriver à huit heures et un quart, car notre frère nous attend ce soir. — Espérez-vous le trouver à la maison ? — Nous l'espérons. — Contre quoi avez-vous changé votre carrosse, dont vous m'avez parlé ? — Je l'ai changé contre un beau cheval arabe. — Voulez-vous changer votre livre contre le mien ? — Je ne le puis, car j'en ai besoin pour étudier l'Italie. — Pourquoi ôtez-vous votre chapeau ? — Je l'ôte, parce que je vois venir mon vieux maître. — Changez-vous de chapeau pour aller au marché, mais pour aller au concert. — Quand le concert aura-t-il lieu ? — Il aura après-demain. — Pourquoi vous en allez-vous ? Ne vous amusez-vous pas ici ? — Vous vous trompez, si vous dites que je ne m'amuse pas ici; car je vous assure que je trouve beaucoup de plaisir à causer avec vous; mais je m'en vais, parce qu'on m'attend au bal de mon parent. — Avez-vous promis d'y aller ? — J'ai promis. — Avez-vous changé de chapeau pour aller chez le capitaine anglais ?

Mihran n'avait la moindre idée d'un écho: il arriva qu'un jour ayant crié «oh! oh!» dans le jardin il entendit du bois voisin la même voix «oh! oh!»; surpris, l'enfant se mit à crier: «Qui es-tu?» aussitôt la même voix mystérieuse de répondre: «Qui es-tu?» Mihran reprit: «N'as-tu pas honte, sot?» «sot!» répéta la voix du fond du bois. Pour le coup Mihran exaspéré redouble d'injures: l'écho lui rendait fidèlement ses propos. Mihran se mit à la recherche de l'enfant —qui, croyait-il, lui répondait— dans toutes l'étendue du bois, pour s'en venger, mais il ne trouva personne.

Après cette recherche infructueuse, Mihran rentra à la maison et se plaignit qu'un enfant malin, caché dans le bois, l'accablait d'injures. « Cette fois, mon enfant, tu te trompes et tu t'accuses, lui dit sa mère, sache que tu n'as entendu que tes propres paroles. Car de même que tu vois souvent tes traits réfléchis dans l'eau tu as entendu ta voix répétée dans la forêt. Si tu avais proféré des paroles polies et bienséantes, tu aurais sans doute reçu une réponse semblable. La même chose arrive parmi les hommes, et d'ordinaire la conduite des autres envers nous, est l'écho de notre propre conduite; si nous les traitons avec modestie, ils agiront de même envers nous, mais si nous sommes grossiers et malhonnêtes à leur égard, il ne faut pas que nous nous attendions de leur part à une meilleure conduite.

Pourquoi vous mêlez-vous parmi ces hommes? — Je me mêle parmi eux, pour savoir ce qu'ils disent de moi.

—Que deviendrez-vous, si vous vous mêlez parmi les soldats? —Je ne sais pas ce que je deviendrai, mais je vous assure qu'ils ne me feront pas de mal, car ils ne font de mal à personne. —Avez-vous reconnu votre père? —Il y a si long-temps que je ne l'ai vu, que je ne l'ai pas reconnu. —Vous a-t-il reconnu? —Il m'a reconnu sur-le-champ. —Combien y a-t-il que vous avez cet habit? —Il y a long-temps que je l'ai. —Combien de temps y a-t-il que votre frère a ce fusil? —Il y a très long-temps qu'il l'a. —Parlez-vous toujours Français? —Il y a si long-temps que je ne l'ai parlé, que je l'ai presque tout oublié. —Combien de temps y a-t-il que votre cousin apprend le Français? —Il n'y a que trois mois. —Il sait plus que moi, car il y a plus long-temps qu'il apprend. —Savez-vous pourquoi cet homme ne mange pas? —Je crois qu'il n'a pas faim. —Avez-vous donné de l'argent à votre fils? —Je lui en ai donné plus qu'il n'en dépensera. —Voulez-vous me donner un verre de cidre? —Nous n'avons pas besoin de boire du cidre, car nous avons plus de vin qu'il n'en faut. —Dois-je vendre mon fusil pour acheter un chapeau neuf? —Vous n'avez pas besoin de le vendre, car vous avez plus d'argent qu'il ne vous en faut. —Voulez-vous parler au cordonnier? —Je ne veux pas lui parler, car nous avons plus de souliers qu'il ne nous en faut. —Pourquoi les Français se réjouissent-ils? —Ils se réjouissent, parce qu'ils se flattent d'avoir beaucoup de bons amis. —N'ont-ils pas raison de se réjouir? —Ils n'ont pas raison, car ils ont moins d'amis qu'ils ne le pensent.

Etes-vous prêt à partir avec moi? —Je le suis. —Votre oncle part-il avec nous? —Il part avec nous, s'il



le veut. — Voulez-vous lui dire d'être prêt à partir demain à six heures du soir? — Je veux le lui dire. — Ce jeune homme est-il prêt à partir. — Pas encore, mais il sera bientôt prêt. — Pourquoi a-t-on pendu cet homme? — On l'a pendu, parce qu'il a tué quelqu'un. — A-t-on pendu l'homme qui a volé un cheval à votre frère? — On l'a puni, mais on ne l'a pas pendu; on ne pend pas les voleurs de notre pays. — Qu'avez-vous fait de mon habit? — Je l'ai pendu au mur. — Voulez-vous pendre mon chapeau à l'arbre? — Je veux l'y pendre. — N'avez-vous pas vu mes gants? — Je les ai trouvés sous votre lit, et je les ai pendus aux clous. — Le voleur qui a volé votre fusil a-t-il été pendu? — Il a été puni, mais il n'a pas été pendu. — Pourquoi vous étendez-vous tant sur ce sujet? — Parce qu'il faut parler sur tous les sujets. — Si je suis obligé de vous écouter et de vous répondre quand vous vous étendez sur ce sujet, je pendrai mon chapeau au clou et puis-je vous écouterai et je vous répondrai de mon mieux. — Vous ferez bien. — Irez-vous cette année en Italie? — J'irai, si je fais de bonnes affaires. — Irez-vous chez le capitaine? — J'y irai, si vous y allez. — Me prêterez-vous un livre? — Je vous en prêterai un, si je le puis. — Votre fils recevra-t-il le tableau? — Il en recevra un s'il est studieux et sage; mais s'il est paresseux il ne recevra rien. — Sortirez-vous? — Je sortirai, s'il fait beau temps: mais s'il pleut je resterai à la maison.

Comment se porte Monsieur votre père? — Il se porte comme cela. — Comment se porte votre malade? — Il se porte un peu mieux aujourd'hui qu'hier. — Y a-t-il longtemps que vous n'avez vu Messieurs vos frères? — Il y a

deux jours que je ne les ai vus. — Comment te portes-tu ? — Je me porte assez bien. — Combien de temps y a-t-il que Monsieur votre cousin apprend le Français ? — Il n'y a que trois mois qu'il l'apprend. — Le parle-t-il déjà ? — Il le parle, le lit et l'écrit mieux que Monsieur votre frère qui l'apprend depuis deux ans. — Y a-t-il long-temps que vous n'avez entendu parler de votre oncle ? — Il y a à peine quinze jours que j'en ai entendu parler. — Où séjourne-t-il maintenant ? — Il séjourne à Berlin, mais mon frère est à Londres. — Vous êtes-vous arrêté long-temps à Vienne ? — Je m'y suis arrêté quinze jours. — Combien de temps Monsieur votre cousin s'est-il arrêté à Paris ? — Il ne s'y est arrêté qu'un mois. — Aimez-vous à parler à mon oncle ? — J'aime beaucoup à lui parler, mais je n'aime pas qu'il se moque de moi. — Pourquoi se moque-t-il de vous ? — Il se moque de moi, parce que je parle mal. — Pourquoi Monsieur votre frère n'a-t-il pas d'amis ? — Il n'en a pas, parce qu'il se moque de tout le monde. — Pourquoi vous moquez-vous de cet homme ? — Je n'ai pas dessin de moquer de lui. — Je vous prie de ne pas le faire, car vous lui fendrez le cœur si vous vous moquez de lui. — Doutez-vous de ce que je dis ? — Je n'en doute pas. — Doutez-vous de ce que cet homme vous a dit ? — J'en doute, car il a souvent menti. — Avez-vous enfin acheté le cheval que vous avez voulu acheter le mois passé ? — Je ne l'ai pas acheté, car je n'ai pas pu me procurer de l'argent.

Votre oncle a-t-il enfin acheté le jardin ? — Il ne l'a pas acheté, car il n'est pas convenu du prix. — Êtes-vous enfin convenus du prix de ce tableau ? — Nous en sommes convenus. — Combien l'avez-vous payé ? — Je l'ai payé

quinze cents francs. — Qu'as-tu acheté aujourd'hui? — J'ai acheté deux beaux chevaux, trois beaux tableaux et un beau fusil. — Combien as-tu payé les tableaux? — Je les ai achetés sept cents francs. — Les trouvez-vous chers? — Je ne les trouve pas chers. — Vous êtes-vous accordé avec votre associé? — Je me suis accordé avec lui. — Consent-il à vous payer le prix du vaisseau? — Il consent à me le payer. — Consentez-vous à aller en France? — Je consens à y aller. — Avez-vous revu votre vieil ami? — Je l'ai revu. — L'avez-vous reconnu? — Je ne l'ai presque plus reconnu, car, contre son ordinaire, il porte un grand chapeau. — Comment se porte-t-il? — Il se porte très-bien. — Quel vêtement porte-t-il? — Il porte de beaux vêtements neufs. — Vous êtes-vous aperçu de ce que votre garçon a fait? — Je m'en suis aperçu. — L'en avez-vous puni? — Je l'en ai puni. — Monsieur votre père vous a-t-il déjà écrit? — Pas encore, mais je m'attends à recevoir un billet de lui aujourd'hui. — De quoi vous plaignez-vous? — Je me plains de ne pouvoir me procurer de l'argent. — Pourquoi ces pauvres hommes se plaignent-ils? — Ils se plaignent, parce qu'ils ne peuvent se procurer de quoi manger. — Comment se portent vos parents? — Ils se portent, comme à l'ordinaire, fort bien. — Monsieur votre oncle se porte-t-il bien? — Il se porte mieux qu'à l'ordinaire. — Avez-vous déjà entendu parler de votre ami qui est en Allemagne? — Je lui ai déjà écrit plusieurs fois, cependant il ne m'a pas encore répondu.

Qu'avez-vous fait des livres que le capitaine Anglais vous a prêtés? — Je les lui ai rendus, après les avoir lus. — Avez-vous jeté votre couteau? — Je l'ai jeté après

m'être coupé. — Quand avez-vous allé au concert? — Nous y avons été après nous être habillé. — Quand votre frère est-il allé au bal? — Il y est allé après s'être habillé. — Quand avez-vous déjeuné? — Après nous être rasés. — Quand nos voisins sont-ils sortis? — Ils sont sortis après s'être chauffés. — Pourquoi avez-vous puni votre garçon? — Je l'ai puni, parce qu'il a cassé mon plus beau verre. Je lui avais donné du vin; au lieu de le boire, il l'a répandu sur le tapis neuf, et il a cassé le verre. — Qu'avez-vous fait ce matin? — Je suis sorti après avoir déjeuné. — Monsieur votre père qu'a-t-il fait hier au soir? — Il a soupé après être allé au spectacle, et il est allé se coucher après avoir soupé. — S'est-il levé de bonne heure? — Il s'est levé au lever du soleil.

180.

Comment se portent Messieurs vos frères? — Ils se portent fort bien depuis quelques jours. — Où séjournent ils? — Ils séjournent à Paris. — Quel jour de la semaine les Turcs fêtent-ils? — Ils fêtent le vendredi; mais les chrétiens fêtent le dimanche, les juifs le samedi et les nègres le jour de leur naissance. — « Parmi vous autres gens de la campagne il y a beaucoup de fous, n'est-ce pas? » demanda l'autre jour un philosophe à un paysan. Celui-ci répondit: « Monsieur, on en trouve dans tous les états ». « Les fous disent quelquefois la vérité », dit le philosophe. — Votre sœur a-t-elle mon ruban d'or? — Elle ne l'a pas. — Qu'a-t-elle? — Elle n'a rien. — Votre mère a-t-elle quelque chose? — Elle a une belle fourchette d'or. — Qui a ma grande bouteille? — Votre sœur l'a. — Voyez-vous quelquefois ma mère? — Je la vois souvent. — Quand avez-vous vu Mademoiselle votre sœur? — Je l'ai vue il y a quinze jours. — Qui a mes belles noix? —

Votre bonne sœur les a. — A-t-elle aussi mes fourchettes d'argent? — Elle ne les a pas. — Qui les a? — Votre mère les a. — Quelle fourchette avez-vous? — J'ai ma fourchette de fer. — Vos sœurs ont-elles eu mes plumes? — Elles ne les ont pas eues, mais je crois que vos enfants les ont eues. — Pourquoi votre frère se plaint-il? — Il se plaint, parce qu'il a mal à la main droite. — Pourquoi vous plaignez-vous? — Je me plains, parce que j'ai mal à la main gauche.

Votre sœur est-elle aussi âgée que ma mère? — Elle n'est pas si âgée, mais elle est plus grande. — Votre frère a-t-il fait des emplettes? — Il en a fait. — Qu'a-t-il acheté? — Il a acheté de belle toile et de bonnes plumes. — N'a-t-il pas acheté des bas de soie? — Il en a acheté. — Votre sœur écrit-elle? — Non, Madame, elle n'écrit pas parce qu'elle a mal à la main. — Pourquoi la fille de votre voisin ne sort-elle pas? — Elle ne sort pas, parce qu'elle a mal aux pieds. — Pourquoi ma sœur ne parle-t-elle pas? — Parce qu'elle a mal à la bouche. — N'as-tu pas vu ma plume d'argent? — Je ne l'ai pas vue. — As-tu une chambre sur le devant? — J'en ai une sur le derrière, mais mon frère en a une sur le devant. — Est-ce une chambre du haut? — C'en est une. — La femme de notre cordonnier sort-elle déjà? — Non, Madame, elle ne sort pas encore, car elle est encore très-malade. — Quelle bouteille votre petite sœur a-t-elle cassée? — Elle a cassé celle que ma mère a achetée hier. — Avez-vous mangé de ma soupe ou de celle de ma mère? — Je n'ai mangé ni de la vôtre, ni de celle de votre mère, mais de celle de ma bonne sœur. — Avez-vous vu la femme qui

a été chez moi ce matin? —Je ne l'ai pas vue. —Votre mère s'est-elle fait mal? —Elle ne s'est pas fait mal.

182.

Avez-vous mal au nez? —Je n'ai pas mal au nez, mais j'ai mal aux dents. —Vous êtes-vous coupé le doigt? Non, Monsieur, je me suis coupé la main. —Voulez-vous me donner une plume? —Je veux vous en donner une. —Voulez-vous avoir celle-ci ou celle-là? —Je ne veux avoir ni l'une, ni l'autre. —Laquelle voulez-vous? —Je veux celle que votre sœur a. —Voulez-vous la bonne laine noire de ma mère, ou celle de ma sœur? —Je ne veux ni celle de votre mère, ni celle de votre sœur, mais celle que vous avez. —Pouvez-vous écrire avec cette plume? —Je puis écrire avec. —Chaque femme se croit aimable, et chacune a de l'amour propre. De même que les hommes, mon ami; tel se croit savant, qui ne l'est pas, et bien des hommes surpassent les femmes en vanité. —Qu'avez-vous? —Je n'ai rien. —Pourquoi votre sœur se plaint-elle? —Parce qu'elle a mal à la joue. —Votre frère a-t-il mal à la main? —Non, mais il a mal au côté. —Ouvrez-vous la fenêtre? —Je l'ouvre, parce qu'il fait trop chaud. —Quelles fenêtres votre sœur a-t-elle ouvertes? —Elle a ouvert celles de la chambre du devant. —Avez-vous été au bal de mon ancienne connaissance? —J'y ai été. —Quelles demoiselles avez-vous conduites au bal? —J'y ai conduit les amies de ma sœur. —Ont-elles dansé? —Elles ont beaucoup dansé. —Se sont-elles amusées? —Elles se sont amusées. —Sont-elles restées longtemps au bal? —Elles y sont restées deux heures. —Cette demoiselle est-elle Turque? —Non, elle est Grecque. —Parle-t-elle français? —Elle le parle. —Ne parle-t-elle pas anglais? —Elle le parle aussi, mais

elle parle mieux le Français. — Votre sœur a-t-elle une compagne ? — Elle en a une. — L'aime-t-elle ? — Elle l'aime beaucoup, car elle est très aimable.

483.

Où est votre cousin ? — Il est dans la cuisine. — Votre cuisinière a-t-elle déjà fait la soupe ? — Elle l'a faite, car la soupe est déjà sur la table. — Où est Madame votre mère ? — Elle est à l'église. — Votre sœur est-elle allée à l'école ? — Elle y est allée. — Madame votre mère va-t-elle souvent à l'église ? — Elle y va tous les matins et tous les soirs. — A quelle heure du matin va-t-elle à l'église ? — Elle y va aussitôt qu'elle se lève. — A quelle heure se lève-t-elle ? — Elle se lève au lever du soleil. — Vas-tu à l'école aujourd'hui ? — J'y vais. — Qu'apprends-tu à l'école ? — J'y apprends à lire, à écrire et à parler. — Où est votre tante ? — Elle est allée au spectacle avec ma petite sœur. — Mesdemoiselles vos sœurs vont-elles ce soir à l'opéra ? — Non, Madame, elles vont à l'école de danse. — Ne vont-elles pas à l'école de français ? — Elles y vont le matin, mais elles n'y vont pas le soir. Monsieur votre père est-il allé à la chasse ? — Il n'a pas pu aller à la chasse, car il est enrhumé. — Aimez-vous à aller à la chasse ? — J'aime mieux aller à la pêche que d'aller à la chasse. — Monsieur votre père est-il encore à la campagne ? — Oui, Madame, il y est encore. — Qu'y fait-il ? — Il va à la chasse et à la pêche. — Avez-vous chassé à la campagne ? — J'ai chassé toute la journée. — Combien de temps êtes-vous resté chez ma mère ? — J'y suis resté toute la soire. — Y a-t-il longtemps que vous n'avez été au château ? — J'y ai été la semaine passée. — Y avez-vous trouvé beaucoup de monde ? — Je n'y ai trouvé que trois personnes, le comte, la comtesse et leur fille.

Ces filles sont-elles aussi savantes que leurs frères ? —Elles sont plus savantes qu'eux. —Mesdemoiselles vos sœurs savent-elles parler allemand ? —Elle ne le savent pas, mais elles l'apprennent. —Avez-vous apporté quelque chose à Madame votre mère ? —Je lui ai apporté de bons fruits et une belle tourte. —Vos nièces que vous ont-elles apporté ? —Elles nous ont apporté de bonnes cerises, de bonnes fraises et de bonnes pêches. —Aimez-vous les pêches ? —Je les aime beaucoup. —Combien de pêches votre sœur vous a-t-elles données ? —Elles m'en a donné plus de vingt. —Avez-vous mangé beaucoup de cerises cette année ? —J'en ai mangé beaucoup. —En avez-vous donné à votre petite sœur ? —Je lui en ai donné tant qu'elle ne peut pas les manger toutes. —Pourquoi n'en avez-vous pas donné à votre bonne voisine ? —J'ai voulu lui en donner, mais elle n'a pas voulu en prendre, parce qu'elle n'aime pas les cerises. —Y a-t-il eu beaucoup de poires l'année passée ? —Il y en a eu beaucoup. —Votre cousine a-t-elle des fraises ? —Elle en a tant qu'elle ne peut pas les manger toutes.

Pourquoi Mesdemoiselles vos sœurs ne vont-elles pas au spectacle ? —Elles ne peuvent pas y aller, parce qu'elles sont enrhumées, et cela les rend très-malades. —Où se sont-elles enrhumées ? —Elles sont enrhumées en sortant de l'opéra hier soir. —Convient-il à votre sœur de manger des pêches ? —Il ne lui convient pas d'en manger, car elle en a déjà beaucoup mangé, et si elle mange toutes, cela la rendra malade. —Avez-vous



bien dormi la nuit passée? — Je n'ai pas bien dormi, car mes enfants ont fait trop de bruit dans ma chambre. — Où avez-vous été hier au soir? — J'ai été chez mon beau-frère. — Avez-vous vu Madame votre belle-sœur? — Je l'ai vue. — Comment se porte-t-elle? — Elle se porte mieux qu'à l'ordinaire. — Avez-vous joué? — Nous n'avons pas joué, mais nous avons lu quelques bons livres; car ma belle-sœur aime mieux lire que de jouer. — Avez-vous lu la gazette aujourd'hui? — Je l'ai lue. — Y a-t-il quelque chose de nouveau? — Je n'y ai rien lu de nouveau. — Où avez-vous été depuis que je ne vous ai vu? — J'ai été à Vienne, à Paris et à Berlin. — Avez-vous parlé à ma tante? — Je lui ai parlé. — Que dit-elle? — Elle dit qu'elle veut vous voir. — Où avez-vous mis ma plume? — Je l'ai mise sur le banc. — Comptez-vous voir votre nièce aujourd'hui? — Je compte la voir, car elle m'a promis de dîner avec nous. — J'admire cette famille, car le père en est le roi et la mère en est la reine. Les enfants et les domestiques sont les sujets de cet état. Les précepteurs des enfants sont les ministres qui partagent avec le roi et la reine le soin du gouvernement. La bonne éducation qu'on donne aux enfants est la couronne du monarque.

186.

Avez-vous déjà loué une chambre? — J'en ai déjà loué une. — Où l'avez-vous louée? — Je l'ai louée (dans la) rue Guillaume, numéro cent-cinquante-deux. — Chez qui l'avez-vous louée? — Chez l'homme dont le fils a acheté un cheval. — Pour qui votre père a-t-il loué une chambre? — Il en a loué une pour son fils qui vient d'arriver de France. — Pourquoi n'avez-vous pas tenu votre promesse? — Je ne me ressouviens pas de ce

que je vous ai promis. — Ne nous avez-vous pas promis de nous mener au concert jeudi dernier? — Je confesse que j'ai eu tort de vous le promettre; cependant le concert n'a pas eu lieu. — Votre frère convient-il de sa faute? — Il en convient. — Votre oncle que dit-il de ce billet? — Il dit qu'il est bien écrit; mais il convient qu'il a eu tort de l'envoyer au capitaine. — Convenez-vous de votre faute à présent? — Je conviens que c'est une faute. Où avez-vous trouvé mon habit? — Je l'ai trouvé dans la chambre bleue. — Voulez-vous pendre mon chapeau à l'arbre? — Je veux l'y pendre. — Comment vous portez-vous aujourd'hui? — Je ne me porte pas très-bien. Qu'avez-vous? — J'ai un violent mal de tête et un rhume de cerveau. — Où vous êtes-vous enrhumé? — Je me suis enrhumé hier soir en sortant du spectacle.

187.

Voulez-vous dîner avec nous aujourd'hui? — Avec beaucoup de plaisir. — Quels mets avez-vous? (qu'avez-vous à dîner?) — Nous avons de bonne soupe, de la viande fraîche et de la viande salée, ainsi que du laitage. — Aimez-vous le laitage? — Je le préfère à tout autre aliment. — Êtes-vous prêt à dîner? — Je suis prêt. — Comptez-vous bientôt partir? — Je compte partir la semaine prochaine. — Voyagez-vous seul? — Non, Madame, je voyage avec mon oncle. — Allez-vous à pied ou en voiture? — Nous voyageons en voiture. — Avez-vous rencontré quelqu'un dans votre dernier voyage à Berlin? — Nous avons rencontré beaucoup de voyageurs. — A quoi comptez-vous passer le temps cet été? — Je compte faire un petit voyage. — Avez-vous beaucoup marché dans votre dernier voyage? — J'aime beaucoup à marcher, mais mon oncle aime à aller en voiture. — N'a-t-il pas

voulu marcher? — Il a voulu marcher d'abord, mais il a voulu monter en voiture après avoir fait quelques pas, de sorte que je n'ai pas beaucoup marché. — Qu'avez-vous fait aujourd'hui à l'école? — Nous avons écouté notre professeur. — Qu'a-t-il dit? — Il a fait un grand discours sur la bonté de Dieu. — Après avoir dit: «La répétition est la mère des études, et une bonne mémoire est un grand bienfait de Dieu,» il ajouta: «Dieu est le createur du ciel et de la terre; la crainte du Seigneur est le commencement de toute sagesse». — Que faites-vous toute la journée dans ce jardin? — Je m'y promène. — Qu'est-ce qui vous y attire? — Le chant des oiseaux m'y attire. — Y a-t-il des rossignols. — Il y en a, et l'harmonie de leur chant m'enchanté. — Les rossignols ont-ils plus de pouvoir sur vous que les beautés de la peinture, ou que la voix de votre tendre mère, qui vous aime tant? — J'avoue que l'harmonie du chant de ces petit oiseaux a plus de pouvoir sur moi que les paroles les plus tendres de mes plus chers amis.

138.

A quoi votre nièce s'amuse-t-elle dans sa solitude? — Elle lit beaucoup et elle écrit des lettres à sa mère. — A quoi votre oncle s'amuse-t-il dans sa solitude? — Il s'occupe de peinture et de chimie. — Ne fait-t-il plus d'affaires? — Il n'en fait plus, car il est trop âgé pour en faire. — Pourquoi se mêle-t-il de vos affaires? — Il ne se mêle pas ordinairement des affaires des autres, mais il se mêle des miennes, parce qu'il m'aime. — Votre maître vous a-t-il fait réciter votre leçon aujourd'hui? — Il me l'a fait réciter. — L'avez-vous sue? — Je l'ai sue très-bien. — Avez-vous aussi fait des thèmes? — J'en ai fait; mais qu'est-ce que cela vous fait, je vous prie? —

Je ne me mêle pas ordinairement des choses des autres qui ne me regardent pas, mais je vous aime tant que je m'intéresse beaucoup à ce que vous faites. — Quelqu'un se soucie-t-il de vous ? — Personne ne se soucie de moi, car je n'en vauz pas la peine. — Qui est-ce qui corrige vos thèmes ? — Mon maître les corrige. — Comment les corrige-t-il ? — Il les corrige en les lisant, et en les lisant il me parle. — Combien de choses votre maître fait-il à la fois ? — Il fait quatre chases en même temps. — Comment cela ? — Il lit et corrige mes thèmes, il me parle et me questionne tout à la fois. — Mademoiselle votre sœur chante-t-elle en dansant ? — Elle chante en travaillant, mais elle ne peut pas chanter en dansant. — Votre mère est-elle partie ? — Elle n'est pas encore partie. — Quand partira-t-elle ? — Elle partira demain soir. — A quelle heure ? — A sept heures moins un quart. — Vos sœurs sont-elles arrivées ? — Elles ne sont pas encore arrivées, mais nous les attendons ce soir. — Passeront-elles la soirée avec nous ? — Elles la passeront avec vous, car elles l'ont promis. — Où avez-vous passé la matinée ? — Je l'ai passée à la campagne. — Allez-vous tous les matins à la campagne ? — Je n'y vais pas tous les matins, mais deux fois par semaine. — Pourquoi votre nièce n'est-elle pas venue me voir ? — Elle est très-malade, et elle a passé toute la journée dans sa chambre.

Vos parents iront-ils demain à la campagne ? — Ils n'iront pas, car il fait de la poussière. — Irons-nous nous promener aujourd'hui ? — Nous n'irons pas nous promener, car il fait trop sale dehors. — Voyez-vous le château de mon parent derrière cette montagne-là ? — Je le vois. — Y entrerons-nous ? — Nous y entrerons, si cela vous plaît.

—Voulez-vous entrer dans cette chambre? —Je n'y entrerai pas, car il y fait de la fumée. —Je vous souhaite le bonjour, Madame. —Ne voulez-vous pas entrer? —Ne voulez-vous pas vous asseoir? —Je m'assiérai sur cette grande chaise. —Voulez-vous me dire ce qu'est devenu votre frère? —Je vais vous le dire. —Où est votre sœur? —Ne la voyez-vous pas? Elle est assise sur le banc. —Votre père est-il assis sur le banc? —Non, il est assis sur la chaise. —As-tu dépensé tout ton argent? —Je n'ai pas tout dépensé. —Combien t'en reste-t-il? —Il ne m'en reste pas beaucoup. Il ne me reste plus que cinq francs. —Combien d'argent reste-t-il à tes sœurs? —Il ne leur reste plus que trois écus. —Vous reste-t-il assez d'argent pour payer votre tailleur? —Il m'en reste assez pour le payer; mais si je le paie, il ne m'en restera guère. —Combien d'argent restera-t-il à vos frères? —Il leur restera cent écus. —Quand irez-vous en Italie? —J'irai aussitôt que j'aurai appris l'Italien. —Quand vos frères iront-ils en France? —Ils iront aussitôt qu'ils sauront le français. —Quand l'apprendront-ils? —Ils l'apprendront aussitôt qu'ils auront trouvé un bon maître. —Combien nous restera-t-il d'argent, quand nous aurons payé nos chevaux? —Quand nous les aurons payés, il ne nous restera que cent écus.

190.

Gagnez-vous quelque chose à cette affaire? —Je n'y gagne pas beaucoup, mais mon frère y gagne beaucoup. Il remplit d'argent sa bourse. —Combien d'argent avez-vous gagné? —Je n'y ai guère gagné, mais mon père y a gagné beaucoup, et il a rempli sa poche d'argent. —Pourquoi cet homme ne travaille-t-il pas? —C'est un vaurien, car il ne fait que manger toute la jour.

née, et il remplit toujours de viande son ventre, de sorte qu'il se rendra malade, s'il continue à manger tant. — De quoi avez-vous rempli cette bouteille? — Je l'ai remplie de vin. — Cet homme aura-t-il soin de mon cheval? — Il veut en avoir soin. — Qui aura soin de mon domestique? — L'aubergiste aura soin de lui. — Votre domestique aura-t-il soin de vos chevaux? — Il en aura soin. — A-t-il soin de vos habits? — Il en a soin, car il les brosse tous les matins. — Avez-vous jamais bu du vin français? — Je n'en ai jamais bu. — Y a-t-il longtemps que vous n'avez mangé du pain français? — Il y a près de trois ans que je n'en ai pas mangé. — Avez-vous fait mal à mon beau-frère? — Je ne lui ai pas fait mal, mais il m'a coupé au doigt. — Avec quoi vous a-t-il coupé au doigt? — Avec le couteau que vous lui avez donné.

191.

Votre père est-il enfin arrivé? — Tout le monde dit qu'il est arrivé; mais je ne l'ai pas encore vu. — Le médecin a-t-il fait mal à votre fils? — Il lui a fait mal, car il lui a coupé au doigt. — A-t-on coupé la jambe à cet homme? — On la lui a coupée. — Etes-vous content de votre domestique? — J'en suis très-content, car il est propre à tout. — Que sait-il? — Il sait tout. — Sait-il monter à cheval? — Il la sait. — Votre frère est-il enfin revenu d'Angleterre? — Il en est revenu, et il vous a amené un bon cheval. — A-t-il dit à son palefrenier de me l'amener? — Il lui a dit de vous l'amener? — Que dites-vous de ce cheval? — Je dis qu'il est bel et bon, et je vous prie de le mener à l'écurie. — A quoi avez-vous passé le temps hier? — Je suis allé au concert et ensuite au spectacle. — Quand cet homme est-il descendu dans le puits? — Il y est descendu ce matin. — Est-il

déjà remonté? — Il y a une heure qu'il est remonté. — Où est votre frère? — Il est dans sa chambre. — Voulez-vous lui dire de descendre? — Je veux le lui dire, mais il n'est pas encore habillé. — Votre ami est-il toujours sur la montagne? — Il en est déjà descendu. — Avez-vous remonté ou descendu la rivière? — Nous l'avons descendue. — Mon cousin vous a-t-il parlé avant de partir? — Il m'a parlé avant de monter en voiture. — Avez-vous vu mon frère? — Je l'ai vu avant de monter sur le vaisseau. — Veut-il mieux aller en voiture que de monter sur un vaisseau? — Ce n'est pas la peine de monter en voiture, ni de monter sur le vaisseau, quand on n'a pas envie de voyager.

192.

Étiez-vous aimé quand vous étiez à Dresde? — Je n'étais pas haï. — Votre frère était-il estimé, lorsqu'il était à Londres? — Il était aimé et estimé. — Quand étiez-vous en Espagne? — J'y étais, lorsque vous y étiez. — Qui était aimé et qui était haï? — Ceux qui étaient sages, assidus et obéissants étaient aimés, et ceux qui étaient méchants, paresseux et désobéissants étaient punis, haïs et méprisés. — Étiez-vous à Berlin, lorsque le roi y était? — J'y étais, lorsqu'il y était. — Votre oncle était-il à Londres, lorsque j'y étais? — Il y était, lorsque vous y étiez. — Où étiez-vous, lorsque j'étais à Dresde? — J'étais à Paris. — Où était votre père, lorsque vous étiez à Vienne? — Il était en Angleterre. — Quand déjeuniez-vous, lorsque vous étiez en France? — Je déjeunais, lorsque mon oncle déjeunait. — Travaillez-vous, lorsqu'il travaillait? — J'étudiais, lorsqu'il travaillait. — Votre frère travaillait-il, lorsque vous travailliez? — Il jouait, lorsque je travaillais. — De quoi nos aïeux vivaient-ils? — Ils ne vivaient

que de poisson et de gibier, car ils allaient tous les jours à la chasse et à la pêche. — Quelles gens étaient les Romains? — C'étaient de très-bonnes gens, car ils cultivaient les arts et les sciences et récompensaient le mérite. — Alliez-vous souvent voir vos amis, lorsque vous étiez à Berlin? — J'allais souvent les voir. — Alliez-vous quelquefois aux Champs-Elysées, lorsque vous étiez à Paris? — J'y allais souvent.

193.

Que faisiez-vous lorsque vous demeuriez dans ce pays? — Quand nous y demeurions, nous allions souvent à la pêche. — N'alliez-vous pas vous promener? — J'allais me promener quelquefois. — Vous levez-vous de bonne heure? — Pas si tôt que vous; mais quand je demeurais chez mon oncle je me levais de meilleure heure que je ne le fais maintenant. — Gardiez-vous le lit quelquefois, lorsque vous demeuriez chez votre oncle? — Quand j'étais malade, je gardais le lit toute la journée. — Y a-t-il beaucoup de fruit cette année? — Je ne le sais pas; mais l'été passé, lorsque j'étais à la campagne, il y avait beaucoup de fruit. — A quoi gagnez-vous votre vie? — Je gagne ma vie à travailler. — Votre ami gagne-t-il sa vie à écrire? — Il la gagne à parler et à écrire. — Ces messieurs gagnent-ils leur vie à travailler? — Ils la gagnent à ne rien faire, car ils sont trop paresseux pour travailler. — A quoi votre ami a-t-il gagné cet argent? — Il l'a gagné à travailler. — A quoi gagniez-vous votre vie, lorsque vous étiez en Angleterre? — Je gagnais ma vie à écrire. — Votre ami gagnait-il sa vie à écrire? — Il la gagnait à travailler. — Avez-vous jamais vu une telle personne? — Je n'en ai jamais vu une pareille. — Avez-vous déjà vu notre église? — Je ne l'ai pas encore



vue. — Où est-elle ? — Elle est hors de la ville, si vous voulez la voir, j'irai avec vous pour vous la montrer. — De quoi vivent les gens qui habitent le bord de la mer ? — Ils ne vivent que de la pêche. — Pourquoi ne voulez-vous plus aller à la chasse ? — J'ai chassé hier toute la journée et je n'ai tué qu'un laid oiseau, de sorte que je n'irai plus à la chasse. — Pourquoi ne mangez-vous pas ? — Parce que je n'ai pas bon appétit.

Qui cherchez-vous ? (qui est-ce que vous cherchez ?) — Je cherche mon petit frère. — Si vous voulez le trouver, il faut aller dans le jardin, car il y est. — Le jardin est grand, et je ne pourrai pas le trouver, si vous ne me dites pas dans quelle partie du jardin il est. — Il est assis sous le grand arbre, sous lequel nous étions assis hier. — A présent je le trouverai. — Pourquoi ne m'avez-vous pas apporté mes habits ? — Ils n'étaient pas faits, de sorte que je ne pouvais pas vous les apporter; mais je vous les apporte à présent. — Vous avez appris votre leçon; pourquoi votre sœur n'a-t-elle pas appris la sienne ? — Elle est allée se promener avec ma mère, de sorte qu'elle n'a pas pu l'apprendre; mais elle l'apprendra demain. — Quand corrigerez-vous mon thème ? — Je le corrigerai, quand vous m'apporterez ceux de votre sœur. — Pensez-vous y avoir fait des fautes ? — Je ne le sais pas. — Si vous avez fait des fautes, vous n'avez pas bien étudié vos leçons; car il faut bien apprendre les leçons pour ne pas faire de fautes dans les exercices. — C'est égal; si vous ne me les corrigez pas aujourd'hui, je ne les apprendrai que demain. — Il ne faut pas faire de fautes dans vos thèmes, car vous avez tout ce qu'il vous faut pour n'en pas faire.

Que fîtes-vous, quand vous eûtes fini votre lettre ? — J'allai chez mon frère, qui me conduisit au théâtre, où j'eus le plaisir de trouver un de mes amis que je n'avais pas vu depuis dix ans. — Que fis-tu après t'être levé hier matin ? — Quand j'eus lu la lettre du comte polonais, je sortis pour visiter le théâtre du prince que je n'avais pas encore vu. — Monsieur votre père que fit-il, quand il eut déjeuné ? — Il se rasa et sortit. — Que fit votre ami après avoir été se promener ? — Il alla chez le baron. — Le baron coupa-t-il la viande après avoir coupé le pain ? — Il coupa le pain après avoir coupé la viande. — Quand partez-vous ? — Je ne pars que demain; car avant de partir je veux voir encore une fois mes bons amis. — Que firent vos enfants, quand ils eurent déjeuné ? — Ils allèrent faire un tour de promenade avec leur cher précepteur. — Où votre oncle alla-t-il après s'être chauffé ? — Il n'alla nulle part. Après s'être chauffé, il se déshabilla et se coucha. — A quelle heure se levait-il ? — Il se leva au lever du soleil. — L'éveillâtes-vous ? Je n'eus pas besoin de l'éveiller, car il se leva avant moi. — Que fit votre cousin, quand il apprit la mort de son meilleur ami ? — Il fut très affligé et se coucha sans dire un mot. — Vous rasâtes-vous avant de déjeuner ? — Je me rasais, quand j'eus déjeuné. — Vous couchâtes-vous, quand vous eûtes soupé ? — Quand j'eus soupé, j'écrivis mes lettres, et quand je les eus écrites, je me couchai. — De quoi êtes-vous affligé ? — Je suis affligé de cet événement. — Etes-vous affligé de la mort de votre parent ? — J'en suis très affligé. — Quand votre parent mourut-il ? — Il mourut le mois dernier. — De qui vous plaignez-vous ? — Je me plains de votre garçon. — Pour-

quoi vous plaignez-vous de lui? —Parce qu'il a tué le joli chien que j'avais reçu d'un de mes amis. —De quoi votre oncle s'est-il plaint? —Il s'est plaint de ce que vous avez fait. —S'est-il plaint de la lettre que je lui écrivis avant-hier? —Il s'en est plaint.

Pourquoi n'êtes-vous pas resté plus longtemps en Hollande? —Lorsque j'y étais, il y faisait cher vivre, et je n'avais pas assez d'argent pour y rester plus longtemps. —Quel temps faisait-il lorsque vous étiez sur le chemin de Vienne? —Il faisait très-mauvais temps, car il faisait de l'orage et de la neige, et il pleuvait à verse. —Où avez-vous été depuis que je ne vous ai vu? —Nous séjournâmes longtemps au bord de la mer jusqu'à l'arrivée d'un vaisseau qui nous amena en France. —Voulez-vous continuer votre narration? —A peine fûmes-nous arrivés en France, qu'on nous conduisit au roi, qui nous reçut bien et nous renvoya dans notre pays. —Un paysan ayant vu que les vieillards se servaient de lunettes pour lire, alla chez un opticien et en demanda. Le paysan prit alors un livre, et l'ayant ouvert, il dit que les lunettes n'étaient pas bonnes. L'opticien lui en mit une autre paire des meilleures qu'il pu trouver dans sa boutique; mais le paysan ne pouvant toujours pas lire, le marchand lui dit: « Mon ami, peut-être ne savez-vous pas lire du tout? » « Si je savais lire, » dit le paysan, « je n'aurais pas besoin de vos lunettes. » —Henri IV. rencontrant un jour dans son palais un homme qui lui était inconnu, lui demanda à qui il appartenait; « Je m'appartiens à moi-même, » répliqua cet homme. « Mon ami, dit le roi, vous avez un sot maître. » —Racontez-nous ce qui vous est arrivé l'autre jour. —Très-volontiers, mais à la con-

dition que vous m'écouteriez sans m'interrompre. — Nous ne vous interrompons pas, vous pouvez y compter. — Etant dernièrement au spectacle, je vis représenter le Tableau parlant et la Femme pleurante. Cette dernière pièce n'étant pas trop amusante pour moi, j'allai au concert, où la musique me causa une violente migraine. Alors je quittai le concert, en le maudissant, et j'allai droit à l'hôpital des fous, pour voir mon cousin. En entrant dans l'hôpital de mon cousin, je fus saisi d'horreur en voyant plusieurs fous qui s'approchèrent de moi en sautant et en hurlant. — Que fîtes-vous alors? — J'en fis autant, et ils se mirent à rire en se retirant.

197.

Auriez-vous de l'argent, si votre père était ici? — J'en aurais, s'il était ici. — Auriez-vous été content, si j'avais eu des livres? — J'aurais été très-content, si vous en aviez eu. — Auriez-vous loué mon petit frère, s'il avait été sage? — S'il avait été sage, je l'aurais certainement non seulement loué, mais aussi aimé, honoré et récompensé. — Serions-nous loués, si nous faisons nos thèmes? — Si vous les faisiez sans faute, vous seriez loués et récompensés. — Est-ce que mon frère n'aurait pas été puni, s'il avait fait ses thèmes? — Il n'aurait pas été puni, s'il les avait faits. — Ma sœur aurait-elle été louée, si elle n'avait pas été habile? — Elle n'aurait certainement pas été louée, si elle n'avait pas été très-habile, et si elle n'avait pas travaillé depuis le matin jusqu'au soir. — Me donneriez-vous quelque chose, si j'étais bien sage? — Si vous étiez très-sage, et si vous travailliez bien, je vous donnerais un beau livre. — Auriez-vous écrit à votre sœur, si j'étais allé à Paris? — Je lui aurais écrit et je lui aurais envoyé quelque chose de beau, si

vous y étiez allé. — Parleriez-vous, si je vous écoutais? — Je parlerais, si vous m'écoutiez et si vous me répondiez. — Auriez-vous parlé à ma mère, si vous l'aviez vue? — Si je l'avais vue, je lui aurais parlé et je l'aurais priée de vous envoyer une belle montre en or.

198.

Un des valets de chambre de Louis XIV. demandait à ce prince, lorsqu'il se mettait au lit, de faire recommander à Monsieur le premier président un procès qu'il avait contre son beau-père, et disait, en le pressant: « Hélas, Sire, vous n'avez qu'un mot à dire ». « Eh! dit Louis XIV. ce n'est pas de quoi je suis en peine; mais dis-moi, si tu étais à la place de ton beau-père, serais-tu bien aise, si je disais ce mot? »

Si les hommes venaient, il faudrait leur donner quelque chose à boire. — S'il pouvait faire ceci, il voudrait faire cela. — Je me suis toujours flattée; mon cher frère, que vous m'aimez autant que je vous aime; mais je vois à présent que je me suis trompée. Je voudrais savoir, pourquoi vous avez été vous promener sans moi? — J'ai appris, ma chère sœur, que vous étiez fâchée contre moi, parce que j'ai été me promener sans vous. Je vous assure que, si j'avais su que vous n'étiez pas malade, je serais venu vous chercher; mais je me suis informé de votre santé chez votre médecin, et il m'a dit que vous gardiez le lit depuis huit jours.

199.

Un officier Français étant arrivé à la cour de Vienne, l'impératrice Thérèse lui demanda, s'il croyait que la princesse de N. qu'il avait vue la veille, était réellement

la plus belle femme du monde, comme on le disait. « Madame, répliqua l'officier, je le croyais hier? — Comment trouvez-vous cette viande? — Je la trouve fort bonne. — Oserais-je vous demander un morceau de ce poisson? — Si vous voulez avoir la bonté de me passer votre assiette, je vous en donnerai. — Voudriez-vous avoir la bonté de me verser à boire? — Avec beaucoup de plaisir. — Cicéron voyant son beau-fils, qui était très-petit, venir avec une longue épée au côté, dit: « Qui est-ce qui a attaché mon beau-fils à cette épée? »

200.

Qu'est devenu votre oncle? — Je vous dirai ce qu'il est devenu. Voici la chaise sur laquelle il était assis souvent. — Est-il mort? — Il est mort. — Quand est-il mort? — Il est mort il y a deux ans. — J'en suis très-affligé. — Pourquoi ne vous asseyez-vous pas? — Si vous voulez rester auprès de moi, je m'assiérai; mais si vous vous en allez, je m'en irai avec vous. — Qu'est devenu votre tante? — Je ne sais pas ce qu'elle est devenue. — Voulez-vous me dire ce qu'est devenue votre sœur? — Je veux vous dire ce qu'elle est devenue. — Est-elle morte? — Elle n'est pas morte. — Qu'est-elle devenue? — Elle est allée à Vienne. — Que sont devenues vos sœurs? — Je ne peux pas vous dire ce qu'elles sont devenues, car il y a déjà deux ans que je ne les ai vues. — Vos parents vivent-ils encore? — Ils sont morts. — Combien de temps y a-t-il que votre cousine est morte? — Il y a six mois qu'elle est morte. — Le vin se vendait-il bien l'année dernière? — Il ne se vendait pas trop bien, mais il se vendra mieux l'année prochaine, car il y en aura beaucoup et il ne sera pas cher. — Pourquoi ouvrez-vous la porte? — Ne voyez-vous pas comme il fait de la fumée

ici ? — Je le vois, mais il faut ouvrir la fenêtre au lieu d'ouvrir la porte. — La fenêtre ne s'ouvre pas facilement; voilà pourquoi j'ouvre la porte. — Quand la fermerez-vous ? — Je la fermerai aussitôt qu'il n'y aura plus de fumée. — Allez-vous souvent à la pêche, lorsque vous étiez dans ce pays ? — Nous allions souvent à la pêche et à la chasse. — Si vous voulez venir avec nous à la campagne, vous verrez le château de mon père. — Vous êtes très-bon, Monsieur, mais j'ai déjà vu ce château.

201.

Quand avez-vous vu le château de mon père ? — Je l'ai vu en voyageant l'année dernière. C'est un très-beau château et il se voit de loin. — Comment cela se dit-il ? — Cela ne se dit pas. Cela ne se conçoit pas. — Ne peut-on pas tout exprimer dans votre langue ? — On peut tout exprimer, mais non comme dans la vôtre. — Vous lèverez-vous de bonne heure demain ? — C'est selon; si je me couche de bonne heure, je me lèverai de bonne heure; mais si je me couche tard, je me lèverai tard. — Aimerez-vous mes enfants ? — S'ils sont sages, je les aimerai. — Dinerez-vous avec nous demain ? — Si vous faites préparer les mets que j'aime, je dînerai avec vous. — Avez-vous déjà lu la lettre que vous avez reçue ce matin ? — Je ne l'ai pas encore ouverte. — Quand la lirez-vous ? — Je la lirai aussitôt que j'aurai le temps. — A quoi cela est-il bon ? — Cela n'est bon à rien. — Pourquoi l'avez-vous ramassé ? — Je l'ai ramassé pour vous le montrer. — Pouvez-vous me dire ce que c'est ? — Je ne peux pas vous le dire, car je ne le sais pas; mais je demanderai à mon frère, il vous le dira. — Où l'avez-vous trouvé ? — Je l'ai trouvé au bord de la rivière près du bois. — L'avez-vous aperçu de loin ? — Je ne l'avais pas

aperçu de la rivière près du bois. — L'avez-vous aperçu de loin? — Je n'avais pas besoin de l'apercevoir de loin, car je passais à côté de la rivière. — Avez-vous jamais vu une telle chose? — Jamais. — Est-il utile de parler beaucoup? — C'est selon: quand on veut apprendre une langue étrangère il est utile de parler beaucoup. — Est-il aussi utile d'écrire que de parler? — Il est plus utile de parler que d'écrire; mais pour apprendre une langue étrangère, il faut faire l'un et l'autre. — Est-il utile d'écrire tout ce qu'on dit? — Cela est inutile.

202.

Où avez-vous pris ce livre? — Je l'ai pris dans la chambre de mon ami. — Est-il bien de prendre les livres des autres? — Ce n'est pas bien, je le sais; mais j'en avais besoin, et j'espère que votre ami n'en sera pas fâchée, car je le lui rendrai aussitôt que je l'aurai lu. — Comment vous appelez-vous? — Je m'appelle Guillaume. — Comment s'appelle votre sœur? — Elles s'appelle Léonore. — Pourquoi Charles se plaint-il de sa sœur? — Parce qu'elle a pris ses plumes. — De qui ces enfants se plaignent-ils? — François se plaint de Léonore, et Léonore de François. — Qui a raison? — Ils ont tort tous deux; car Léonore voulait prendre les livres de François, et François ceux de Léonore. — A qui avez-vous prêté les œuvres de Racine? — J'ai prêté le premier volume à Guillaume et le second à Louise. — Comment cela se dit-il en français? — Cela se dit ainsi. — Comment cela se dit-il en allemand? — Cela ne se dit pas en allemand. — Le tailleur vous a-t-il apporté votre habit neuf? — Il me l'a apporté, mais il ne me va pas bien. — Vous en fera-t-il un autre? — Il m'en fera un autre; car plutôt que de le porter, je le donnerai. —



Vous servirez-vous de ce cheval? —Je ne m'en servirai pas. —Pourquoi ne vous en servirez-vous pas? —Parce qu'il ne me convient pas. —Le paierez-vous? —Je le paierai plutôt que de m'en servir. —A qui appartiennent ces beaux livres? —Ils appartiennent à Guillaume. —Qui les lui a donnés? —Son père. —Les lira-t-il? —Il les déchirera plutôt que de les lire. —Qui vous a dit cela? —Il me l'a dit lui-même.

203.

De quel pays cette dame est-elle? —Elle est de France. —Etes-vous de France? —Non, je suis d'Allemagne. —Pourquoi ne donnez-vous pas vos habits à raccommoder? —Ce n'est pas la peine, car il me faut des habits neufs. —L'habit que vous portez n'est-il pas bon? —C'est un habit à demi usé, et il ne vaut rien. —Seriez-vous fâché, si votre mère arrivait? —Je n'en serais pas fâché. —Votre sœur serait-elle fâchée, si elle était riche? —Elle n'en serait pas fâchée. —Etes-vous fâché contre quelqu'un? —Je suis fâché contre Louise qui est allée à l'opéra sans m'en dire un mot. —Où étiez-vous quand elle est sortie? —J'étais dans ma chambre. —Je vous assure qu'elle en est très-fâchée; car si elle avait su que vous étiez dans votre chambre, elle vous aurait appelé pour vous emmener avec elle à l'opéra. —Charles Quint, qui parlait couramment plusieurs langues européennes, avait coutume de dire qu'il fallait parler Espagnol avec les dieux, Italien avec son amie, Français avec son ami, Allemand avec les soldats, Anglais avec les oies, Hongrois avec les chevaux, et Bohémien avec le diable.

204.

De quelle maladie votre sœur est-elle morte? —Elle

est morte de la fièvre. — Comment se porte Monsieur votre frère ? — Mon frère ne vit plus, il est mort il y a trois mois. — J'en suis étonné, car il se portait fort bien l'été dernier, lorsque j'étais à la campagne. — De quoi est-il mort ? — Il est mort d'apoplexie. — Comment se porte la mère de votre ami ? — Elle ne se porte pas bien ; la fièvre l'a prise avant-hier et ce matin elle l'a reprise. — A-t-elle une fièvre intermittente ? — Je ne sais, mais elle a souvent des accès de fièvre. — Qu'est devenue la femme que j'ai vue chez votre mère ? — Elle est morte ce matin d'apoplexie. — Vos écoliers apprennent-ils leurs thèmes par cœur ? — Ils les déchireront plutôt que de les apprendre par cœur. — Que me demande cet homme ? — Il vous demande l'argent que vous lui devez. — S'il veut se rendre demain matin chez moi, je lui paierai ce que je lui dois. — Il perdra son argent plutôt que de s'y rendre. — Pourquoi la mère de notre vieux domestique verse-t-elle des larmes ? Que lui est-il arrivé ? — Elle verse des larmes, parce que le vieil ecclésiastique, son ami, qui lui faisait tant de bien, est mort il y a quelques jours. — De quelle maladie est-il mort ? — Il a été frappé d'apoplexie. — Avez-vous aidé votre père à écrire ses lettres ? — Je l'ai aidé. — M'aidez-vous à travailler quand nous irons à la ville ? — Je vous aiderai à travailler, si vous m'aidez à gagner ma vie.

205.

Vous êtes-vous informé du marchand qui vend à si bon marché ? — Je m'en suis informé, mais personne n'a pu me dire ce qu'il est devenu. — Où demeurerait-il, lorsque vous étiez ici il y a trois ans ? — Il demeurerait alors rue Charles, numéro cinquante-sept. — Comment trouvez-vous ce vin ? — Je le trouve fort bon, mais il est

un peu sûr. — Comment votre sœur trouve-t-elle les pommes ? — Elle les trouve très-bonnes, mais elle dit qu'elles sont un peu trop douces. — Voulez-vous avoir la bonté de me passer ce plat ? — Avec beaucoup de plaisir. — Faut-il vous passer les poissons ? — Je vous prie de me les passer. — Faut-il passer le pain à votre sœur ? — Vous l'obligerez, si vous le lui passez. — Comment Madame votre mère trouve-t-elle nos mets ? — Elle les trouve très-bons, mais elle dit qu'elle a assez mangé. — Que me demandes-tu ? — Je vous prie de me donner un petit morceau de ce mouton. — Voulez-vous me passer la bouteille, s'il vous plaît ? — N'avez-vous pas assez bu ? — Pas encore, car j'ai encore soif. — Faut-il vous verser du vin ? — Non, j'aime mieux le cidre. — Pourquoi ne mangez-vous pas ? — Je ne sais que manger. — Qui frappe à la porte ? — C'est un étranger. — Pourquoi crie-t-il ? — Il crie, parce qu'il lui est arrivé un grand malheur. — Que vous est-il arrivé ? — Il ne m'est rien arrivé. — Où irez-vous ce soir ? — Je ne sais où aller. — Où vos frères iront-ils ? — Je ne sais pas où ils iront; quant à moi, j'irai au théâtre. — Pourquoi allez-vous à la ville ? — J'y vais pour y acheter des livres. — Voulez-vous y aller avec moi ? — Je veux y aller avec vous, mais je ne sais qu'y faire.

206.

Faut-il vendre à crédit à cet homme ? — Vous pouvez lui vendre, mais non pas à crédit; il ne faut pas vous fier à lui, car il ne vous paiera pas. — A-t-il déjà trompé quelqu'un ? — Il a déjà trompé plusieurs marchands qui s'étaient fiés à lui. — Faut-il me fier à ces dames ? — Vous pouvez vous fier à elles; mais quant à moi, je ne m'y fierai pas, car j'ai été souvent trompé par les femmes,

et voilà pourquoi je dis; Il ne faut pas se fier à tout le monde. — Ces marchands se fient-ils à vous? — Ils se fient à moi et je me fie à eux. — De qui ces messieurs se rient-ils? — Ils se moquent de nous, parce que nous parlons si mal. — Faut-il se moquer des personnes qui parlent mal? — Il ne faut pas s'en moquer; il faut, au contraire, les écouter, et si elles font des fautes, il faut les leur corriger. — De quoi riez-vous? — Je ris de votre chapeau; depuis quand le portez-vous si grand? — Depuis que je suis revenu d'Allemagne. — Avez-vous les moyens d'acheter un cheval et une voiture? — J'en ai les moyens. — Votre frère a-t-il les moyens d'acheter cette grande maison? — Il n'en a pas les moyens. — Votre cousin achètera-t-il ce cheval? — Il l'achètera, s'il lui convient. — Avez-vous reçu ma lettre? — Je l'ai reçue avec beaucoup de plaisir; je l'ai montrée à mon maître de français, qui s'est étonné de ce qu'il n'y avait pas une seule faute. — Avez-vous déjà reçu les œuvres de Corneille et de Boileau? — J'ai reçu celles de Boileau; quant à celles de Corneille, j'espère les recevoir la semaine prochaine.

207.

Est-ce toi, Charles, qui as sali mon livre? — Ce n'est pas moi, c'est votre petite sœur qui l'a sali. — Qui a cassé mon bel encrier? — C'est moi qui l'ai cassé. — Est-ce vous qui avez parlé de moi? — C'est nous qui avons parlé de vous, mais nous n'avons dit de vous que du bien. — Qui frappe à la porte? — C'est moi; voulez-vous ouvrir? — Que désirez-vous? — Je viens vous demander l'argent que vous me devez, et les livres que je vous ai prêtés. — Si vous voulez avoir la bonté de venir demain, je vous rendrai l'un et l'autre. — Est ce votre

sœur qui joue du clavecin? — Ce n'est pas elle. — Qui est-ce? — C'est ma cousine. — Sont ce vos sœurs qui viennent? — Ce sont elles. — Sont-ce vos voisines que se sont moquées de vous? — Ce ne sont pas nos voisins. — Qui est-ce? — Ce sont les filles de la comtesse dont le frère a acheté votre maison. — Sont-ce les dames dont vous m'avez parlé? — Ce sont elles. — Apprendrez-vous l'allemand? — Mon frère et moi nous l'apprendrons. — Irons-nous demain à la campagne? — J'irai à la campagne et vous resterez à la ville. — Mes sœurs et moi irons-nous à l'opéra? — Vous et moi nous resterons à la maison, mais votre frère ira à l'opéra. — Que disiez-vous, quand votre instituteur vous grondait? — Je ne disais rien, parce que je n'avais rien à dire; car je n'avais pas fait mon devoir, et il avait raison de me gronder. — Que faisiez-vous pendant qu'il était dehors? — Je jouais du violon, au lieu de faire ce qu'il m'avait donné à faire. — Que vous a dit mon frère? — Il m'a dit qu'il serait l'homme le plus heureux du monde, s'il savait la langue française, la plus utile de toutes les langues.

Pourquoi fréquentez-vous ces gens? — Je les fréquente, parce qu'ils me sont utiles. — Si vous continuez à les fréquenter, vous vous attirerez de mauvaises affaires; car ils ont beaucoup d'ennemis. — Comment votre frère se conduit-il? — Il ne se conduit pas très-bien, car il s'attire toujours de mauvaises affaires. — Ne vous faites-vous pas quelquefois de mauvaises affaires. — Il est vrai que je m'en fais quelquefois, mais je m'en tire toujours. — Voyez-vous ces gens qui font mine de s'approcher de nous? — Je les vois, mais je ne les crains pas; car ils ne font de mal à personne. — Il faut nous éloi-

gner, car je n'aime pas à me mêler parmi des gens que je ne connais pas. — Je vous prie de n'en avoir pas peur, car j'aperçois mon oncle parmi eux. — Connaissez-vous un bon endroit pour nager? — J'en connais un. — Où est-il? — Au-delà de la rivière, derrière la forêt, près du grand chemin. — Quand irons-nous nager? — Ce soir, si vous voulez. — Voulez-vous m'attendre devant la porte de la ville? — Je vous y attendrai; mais je vous prie de ne pas l'oublier. — Vous savez que je n'oublie jamais mes promesses. — Où avez-vous fait connaissance avec cette dame? — J'ai fait connaissance avec elle chez un de mes parents. — Pourquoi votre cousin me demande-t-il de l'argent et des livres? — Parce que c'est un fou; car à moi, qui suis son plus proche parent et son meilleur ami, il ne demande rien. — Pourquoi n'êtes-vous pas venu dîner? — J'ai été empêché, mais vous avez pu dîner sans moi. — Croyez-vous que nous ne dînerons pas, si vous ne pouvez pas venir? — Jusqu'à quand m'avez-vous attendu? — Nous vous avons attendu jusqu'à sept heures et un quart, et comme vous ne veniez pas, nous avons dîné sans vous. — Avez-vous bu à ma santé? — Nous avons bu à la vôtre et à celle de vos parents.

209.

Votre oncle quelle mine a-t-il? — Il a l'air très-enjoué, car il est très-content de ses enfants. — Ses amis ont-ils la mine aussi gaie que lui? — Ils ont, au contraire, l'air triste, parce qu'ils sont mécontents. — Mon oncle n'a pas d'argent et il est toujours content, et ses amis, qui en ont beaucoup, ne le sont presque jamais. — Aimez-vous votre sœur? — Je l'aime beaucoup, et comme elle est très-complaisante à mon égard, je le suis envers elle; mais pourquoi aimez-vous la vôtre? — Nous

nous aimons l'un l'autre, parce que nous sommes toujours contents l'un de l'autre. — Un certain homme aimait beaucoup le vin, mais il lui trouvait deux mauvaises qualités. « Si j'y mets de l'eau », disait-il, « je le gâte; et si je n'y en mets pas, il me gâte ». — Votre cousin vous ressemble-t-il? — Il me ressemble. — Vos sœurs se ressemblent-elles? — Elles ne se ressemblent pas: car l'aînée est paresseuse et méchante, et la cadette assidue et complaisante envers tout le monde. — Comment se porte Madame votre tante? — Elle se porte très-bien. — Madame votre mère jouit-elle d'une bonne santé? — Elle s'imagine jouir d'une bonne santé, mais je crois qu'elle se trompe; car il y a six mois qu'elle a une mauvaise toux dont elle ne peut se défaire. — Cet homme est-il fâché contre vous? — Je pense qu'il est fâché contre moi, parce que je ne vais pas le voir; mais je n'aime pas à aller chez lui, car lorsque j'y vais au lieu de me recevoir avec plaisir, il a l'air mécontent. — Il ne faut pas croire cela; il n'est pas si méchant qu'il en a l'air. C'est le meilleur homme du monde; mais il faut le connaître pour pouvoir l'apprécier. — Il y a une grande différence entre vous et lui; vous faites bonne mine à ceux qui viennent vous voir, et il leur fait mauvaise mine.

240.

Est-ce bien de se moquer ainsi de tout le monde? — Si je me moque de votre habit, je ne me moque pas de tout le monde. — Votre fils ressemble-t-il à quelqu'un? — Il ne ressemble à personne. — Pourquoi ne buvez-vous pas? — Je ne sais que boire, car j'aime le bon vin, et le vôtre ressemble à du vinaigre. — Si vous en voulez d'autre, je descendrai à la cave pour vous en chercher. — Vous êtes trop poli, Monsieur, je ne boirai plus au-

jourd'hui. — Y a-t-il longtemps que vous connaissez mon père. — Il y a longtemps que je le connais, car j'ai fait connaissance avec lui, quand j'étais encore à l'école. Nous travaillions souvent l'un pour l'autre, et nous nous aimions comme frères. — Je le crois, car vous vous ressemblez. — Quand je n'avais pas fait mes thèmes, il les faisait pour moi, et quand il n'avait pas fait les siens, je les faisais pour lui. — Pourquoi votre père envoie-t-il chercher le médecin ? — Il est malade, et comme le médecin ne vient pas, il l'envoie chercher. — Ah ! c'est fait de moi ! — Mais mon Dieu ! pourquoi eriez-vous comme cela ? — On m'a volé mes bagues d'or, mes meilleurs habits et tout mon argent ; voilà pourquoi je erie comme cela. — Ne faites pas tant de bruit, car c'est nous qui avons pris tout cela pour vous apprendre à avoir plus de soin de vos affaires et à fermer le porte de votre chambre quand vous sortez. — Pourquoi avez-vous l'air si triste ? — J'ai éprouvé de grands malheurs ; après avoir perdu tout mon argent, j'ai été battu par des hommes de mauvaise mine, et pour surcroît de malheur, j'apprends que mon bon oncle que j'aime tant, a été frappé d'apoplexie. — Il ne faut pas tant vous affliger, car vous savez qu'il faut céder à la nécessité.

Ne pouvez-vous pas vous débarrasser de cet homme ? — Je ne peux pas m'en débarrasser, car il veut à toute force me suivre. — N'a-t-il pas perdu la tête ? — Cela se peut. — Que vous demande-t-il ? — Il veut me vendre un cheval dont je ne sais que faire. — A qui sont ces maisons ? — Ce sont les miennes (Elles sont à moi). — Ces plumes vous appartiennent-elles ? — Non, elles appartiennent à ma sœur. — Sont-ce là les plumes avec



lesquelles elle écrit si bien? —Ce sont les mêmes. —  
A qui est ce fusil? —Il est à mon père. —Ces livres  
sont-ils à votre sœur? —Ils sont à elle. —A qui est cette  
voiture? —Elle est à moi. —Quel est l'homme dont  
vous vous plaignez? —C'est lui qui porte un habit rouge  
—«Quelle différence y a-t-il entre une montre et moi?»  
demanda une dame à un jeune officier. —«Madame»,  
lui répondit celui-ci, «une montre indique les heures, et  
auprès de vous on les oublie». —Un paysan russe, qui  
n'avait jamais vu d'ânes, en voyant plusieurs en France,  
dit: «Mon Dieu, qu'il y a de grands lièvres dans ce  
pays!» —Que l'obligations je vous ai, mon cher ami!  
vous m'avez sauvé la vie! Sans vous c'était fait de moi.  
—Ces misérables vous ont-ils fait du mal? —Ils m'ont  
battu et volé, et quand vous êtes accouru à mon secours  
ils allaient me déshabiller et me tuer. —Je suis heureux  
de vous avoir délivré des mains de ces brigands. —Que  
vous êtes bon!

Irez-vous chez M. Jean ce soir? —J'irai peut-être.  
—Et vos sœurs iront-elles? —Elles iront aussi peut-être.  
—Vous êtes-vous amusé hier au concert? —Je ne m'y  
suis pas amusé, car il y avait tant de monde qu'on pou-  
vait à peine y entrer. —Je vous apporte un joli présent  
dont vous serez très-content. —Qu'est-ce? —C'est une  
cravate de soie. —Où est-elle? —Je l'ai dans ma poche.  
—Vous plaît-elle? —Elle me plaît beaucoup, et je vous  
en remercie de tout mon cœur. —J'espère que vous ac-  
cepterez enfin quelque chose de moi. —Que comptez-  
vous me donner? —Je ne veux pas vous le dire; car  
si je vous le dis, vous n'aurez pas de plaisir, lorsque je  
vous le donnerai. —Avez-vous vu quelqu'un au marché?

—J'y ai vu beaucoup de monde. —Comment était-on habillé? —Quelques-uns étaient habillés de bleu, d'autres de vert, d'autres de jaune et plusieurs de rouge. —Qui sont ces hommes? —Celui qui est habillé de gris est mon voisin, et l'homme à l'habit noir est le médecin dont le fils a donné un coup de bâton à mon voisin. —Qui est l'homme à l'habit vert? —C'est un de mes parents. —Y a-t-il beaucoup de philosophes dans votre pays? —Il y en a autant que dans le vôtre. —Comment ce chapeau me va-t-il? —Il vous va très-bien. —Comment cet habit va-t-il à votre frère? —Il lui va à merveille. —Votre frère est-il aussi grand que vous? —Il est plus grand que moi, mais je suis plus âgé que lui. —De quelle taille est cet homme? —Il à cinq pieds quatre pouces. —De quelle hauteur est la maison de notre aubergiste? —Elle a soixante pieds de hauteur. —Votre puits est-il profond? —Oui, Monsieur, il a cinquante pieds de profondeur. —« Il y a beaucoup de savants à Rome, n'est-ce pas? » demanda Milton à un Romain. —« Pas autant que quand vous y étiez », répondit celui-ci.

213.

Est-il vrai que votre oncle est arrivé? —Je vous assure qu'il est arrivé. —Est-il vrai que le roi vous a assuré de son assistance? —Je vous assure que cela est vrai. —Est-il vrai que les six milles hommes que nous attendions sont arrivés? —Je l'ai entendu dire. —Voulez-vous dîner avec nous? —Je ne puis dîner avec vous, car je viens de manger. —Votre frère veut-il boire un verre de vin? —Il ne peut boire; je vous assure qu'il vient de boire. —Pourquoi ces hommes se querellent-ils? —Ils se querellent, parce qu'ils ne savent que faire. —Est-on parvenu à éteindre le feu? —On y est enfin

parvenu; mais on dit que plusieurs maisons ont été brûlées. —N'a-t-on pu rien sauver? —On n'a pu rien sauver; car au lieu d'éteindre le feu, les misérables qui étaient accourus, se sont mis à piller. —Qu'est-il arrivé? —Il est arrivé un grand malheur. —Pourquoi mes amis sont-ils partis sans moi? —Ils vous ont attendu jusqu'à midi, et voyant que vous ne veniez pas, ils sont partis. —Comment s'appelle la veille de lundi? —La veille de lundi c'est dimanche. —Pourquoi n'avez-vous pas couru au secours de votre voisin dont la maison a été brûlée? —J'ignorais entièrement que le feu eût pris à sa maison; car si je l'avais su, je serais accouru à son secours.

214.

Votre sœur fait-elle des progrès? —Elle en ferait, si elle était aussi assidue que vous. —Vous me flattez. Point du tout; je vous assure que je serais très-content, si tous mes élèves travaillaient comme vous. —Pourquoi ne sortez-vous pas aujourd'hui? —Je sortirais, s'il faisait beau temps. —Aurai-je le plaisir de vous voir demain? —Si vous le désirez, je viendrai. —Serai-je encore ici à votre arrivée? —Aurez-vous occasion d'aller à la ville ce soir? —Je ne sais pas, mais j'irais à présent, si j'avais une bonne occasion. —Vous n'auriez pas tant de plaisir et vous ne seriez pas si heureux, si vous n'aviez pas des amis et des livres. —L'homme n'éprouverait pas tant de misère dans sa carrière et il ne serait pas si malheureux, s'il n'était pas si aveugle. —Vous n'auriez pas cette insensibilité pour les pauvres et vous ne seriez pas si sourd à leurs prières, si vous aviez été vous-même quelque temps dans la misère. —Vous ne diriez pas cela, si vous

me connaissiez bien. — Pourquoi votre sœur n'a-t-elle pas fait ses thèmes? — Elle les aurait faits, si elle n'en avait pas été empêchée. — Si vous travailliez davantage et si vous parliez plus souvent, vous vous exprimeriez mieux. — Je vous assure, que j'apprendrais mieux, si j'avais plus de temps. — Je ne me plains pas de vous, mais de votre sœur. — Vous n'auriez pas lieu de vous plaindre d'elle, si elle avait eu le temps de faire ce que vous lui avez donné à faire. — Savez-vous déjà ce qui est arrivé? — Je n'ai rien entendu dire. (Je n'ai entendu parler de rien). — La maison de notre voisin a été brûlée. — N'a-t-on pu rien sauver? — On a été bien heureux de pouvoir sauver les personnes qui y étaient; mais des effets qui s'y trouvaient on n'a pu rien sauver. — Qui vous a dit cela? — Notre voisin lui-même me l'a dit.

215.

Pourquoi êtes-vous sans lumière? — Le vent l'a soufflée quand vous êtes entré. — Quel est le prix de ce drap? — Je le vends trois écus et demi l'aune. — Je le trouve très-cher. — Le prix du drap n'a-t-il pas baissé? — Il n'a pas baissé; le prix de toutes les marchandises a baissé, excepté celui du drap. — Je vous en donnerai trois écus. — Je ne peux pas vous le laisser à ce prix, car il me coûte davantage. — Voulez-vous avoir la bonté de me montrer quelques pièces de drap Anglais? — Avec beaucoup de plaisir. — Ce drap vous convient-il? — Il ne me convient pas. — Pourquoi ne vous convient-il pas? — Parce qu'il est trop cher; si vous voulez en rabattre quelque chose, j'en achèterai vingt aunes. — Ne vous ayant pas surfait, je ne puis rien rabattre. — Vous apprenez le Français; votre maître vous fait-il traduire?

— Il me fait lire, écrire et traduire. — Est-il utile de traduire en apprenant une langue étrangère ? — Il est utile, quand on sait presque la langue qu'on apprend ; mais quand on ne sait rien encore, cela est tout-à-fait inutile. — Votre maître de Français que vous fait-il faire ? — Il me fait lire une leçon ; ensuite il me fait traduire des thèmes Allemands en Français sur la leçon que nous avons lue, et depuis le commencement jusqu'à la fin de la leçon il me parle Français et il me faut lui répondre dans la même langue. — Avez-vous déjà appris beaucoup de cette manière ? — Vous voyez que j'ai déjà appris quelque chose, car il y a à peine trois mois que j'apprends le Français, et je vous comprends déjà, lorsque vous me parlez, et je puis répondre. — Savez-vous lire aussi bien ? — Je sais lire et écrire aussi bien que parler. — Votre maître enseigne-t-il aussi l'Allemand ? — Il l'enseigne. — Désirant faire sa connaissance, je vous prierai de m'introduire chez lui.

216.

Combien de thèmes traduisez-vous par jour ? — Si les thèmes ne sont pas difficiles, j'en traduis trois à quatre par jour, et quand ils le sont, je n'en traduis qu'un. — Combien en avez-vous déjà fait aujourd'hui ? — C'est le troisième que je traduis ; mais demain j'espère pouvoir en faire un de plus, car je serai seul. — Avez-vous rendu visite à ma tante ? — J'ai été la voir il y a deux mois, et comme elle m'a fait mauvaise mine, je ne suis plus allé chez elle depuis ce temps. — Comment vous portez-vous aujourd'hui ? — Je me porte très-mal. — Comment trouvez-vous cette soupe ? — Je la trouve très-mauvaise ; mais depuis que j'ai perdu l'appétit, rien ne me semble bon. — Combien cet emploi rapporte-t-il à votre père ?

— Il lui rapporte plus de quatre mille écus. — Que dit-on de nouveau ? — On ne dit rien de nouveau. — Que comptez-vous faire demain ? — Je me propose d'aller à une partie de chasse. — Pourquoi y a-t-il des gens qui rient quand je parle ? — Ce sont des gens impolis ; vous n'avez qu'à rire aussi, et ils ne se moqueront plus de vous. Si vous faisiez comme moi, vous parleriez bien. Il vous faut étudier un peu tous les jours, et vous n'aurez plus peur de parler. — Je tâcherai de suivre votre conseil ; car je me suis proposé de me lever tous le matins à six heures, d'étudier jusqu'à dix et de me coucher de bonne heure.

217.

Je voudrais bien savoir pourquoi je ne sais pas parler aussi bien que vous ? — Je vais vous le dire : vous parleriez tout aussi bien que moi, si vous n'étiez pas si timide. Mais si vous aviez mieux étudié vos leçons, vous n'auriez pas peur de parler, il faut savoir, et il est très-naturel que celui qui ne sait pas bien ce qu'il a appris, soit timide. — Vous ne seriez pas si timide que vous l'êtes, si vous étiez sûr de ne pas faire de fautes. — Je viens vous souhaiter le bonjour. — Vous êtes très-aimable. — Voudriez-vous me faire un plaisir ? — Dites-moi ce qu'il vous faut, car je ferai tout pour vous obliger. — J'ai besoin de cinq cents écus, et je vous prie de me les prêter. Je vous les rendrai aussitôt que j'aurai reçu mon argent. Vous m'obligeriez beaucoup, si vous vouliez me rendre ce service. — Je le ferais de tout mon cœur, si je le pouvais ; mais ayant perdu tout mon argent, il m'est impossible de vous rendre ce service. — Voulez-vous demander à votre frère s'il est content de l'argent que je lui ai envoyé ? — Quant à mon frère, il en est content,

mais je ne le suis pas; car ayant fait naufrage, j'ai besoin de l'argent que vous me devez.

218.

A-t-on servi la soupe? — On l'a servie il y a quelques minutes. — Alors elle doit être froide, et je n'aime que la soupe chaude. — On vous la fera chauffer. — Vous m'obligerez. — Vous servirai-je de ce rôti? — Je vous en demanderai un peu. — Voulez-vous manger de ce mouton? — Je vous remercie, j'aime mieux le poulet. — Vous offrirai-je du vin? — Je vous en demanderai un peu. — A-t-on déjà servi le dessert? — On l'a servi. — Aimez-vous les fruits? — J'aime les fruits, mais je n'ai plus d'appétit. — Voulez-vous manger un peu de fromage? — J'en mangerai un peu. — Vous servirai-je du fromage anglais ou du fromage de Hollande? — Je mangerai un peu de fromage de Hollande. — Quelle espèce de fruit est cela? — Ce sont des fruits à noyaux. — Comment appelle-t-on cela? — On l'appelle ainsi. — Voulez-vous vous laver les mains? — Je voudrais bien me les laver, mais je n'ai pas d'essuie-mains pour me les essuyer. — Je vais vous faire donner un essuie-mains, du savon et de l'eau. — Je vous serai fort obligé. — Oserai-je vous demander un peu d'eau? — En voici. — Pouvez-vous vous passer de savon? — Quant au savon, je peux m'en passer; mais il me faut un essuie-mains pour m'essuyer les mains. — Vous passez-vous souvent de savon? — Il y a bien de choses dont il faut se passer. — Pourquoi cet homme a-t-il pris la fuite? — Parce qu'il n'avait pas d'autre moyen d'échapper à la punition qu'il avait méritée. — Pourquoi vos frères ne se sont-ils pas procuré un meilleur cheval? — S'ils s'étaient défaits de leur vieux cheval, ils s'en seraient procuré un meilleur. — Votre père est-il déjà

arrivé? — Pas encore, mais nous espérons qu'il arrivera aujourd'hui même. — Votre ami est-il parti à temps? — Je ne sais pas, mais j'espère qu'il sera parti à temps.

219.

Vous connaissez-vous en drap? — Je m'y connais. — Voulez-vous m'en acheter quelques aunes? — Si vous voulez me donner l'argent, je vous en achèterai. — Vous m'obligerez. — Cet homme se connaît-il en drap? — Il ne s'y connaît pas beaucoup. — Comment vous y prenez-vous pour faire cela? — Je m'y prends ainsi. — Voulez-vous me montrer comment vous vous y prenez? — Je le veux bien. — Que me faut-il faire pour demain? — Vous mettrez vos thèmes au net, vous en ferez trois autres et vous étudierez la leçon suivante. — Comment vous y prenez-vous pour avoir des marchandises sans argent? — J'achète à crédit. — Comment votre sœur s'y prend-elle pour apprendre le Français sans dictionnaire? — Elle s'y prend de cette manière. — Elle s'y prend très-adroitement. — Mais Monsieur votre frère comment s'y prend-il? — Il s'y prend très-mal-adroitement: il lit et cherche les mots dans le dictionnaire. — Il peut apprendre vingt ans de cette manière sans savoir faire une seule phrase. — Pourquoi Mademoiselle votre sœur baisse-t-elle les yeux? — Elle les baisse, parce qu'elle a honte de n'avoir pas fait son devoir. — Déjeunerons-nous aujourd'hui dans le jardin? — Le temps est si beau, qu'il faut en jouir. — Comment trouvez-vous ce café? — Je le trouve excellent. — Pourquoi vous baissez-vous? — Je me baisse pour ramasser le mouchoir que j'ai laissé tomber. — Pourquoi Mesdemoiselles vos sœurs se cachent-elles? — Elles ne se cacheraient pas, si elles ne craignaient pas d'être vues. — De qui ont-elles peur? — Elles ont peur de leur



institutrice, qui les a grondées hier, parce qu'elles n'avaient pas fait leur devoir.

220.

Qu'avez-vous ? — Pourquoi avez-vous l'air si mélancolique ? — Je n'aurais pas l'air si mélancolique, si je n'avais pas un sujet de tristesse. Je viens d'apprendre qu'un des mes amis s'est brûlé la cervelle d'un coup de pistolet, et qu'une des meilleures amies de ma femme s'est noyée. — Où s'est-elle noyée ? — Elle s'est noyée dans la rivière qui passe derrière sa maison. Hier à quatre heures du matin elle se leva sans dire un mot à personne, sauta par la fenêtre qui donne sur le jardin, et se jeta dans la rivière où elle s'est noyée. — J'ai grande envie de me baigner aujourd'hui. — Où voulez-vous vous baigner ? — Dans la rivière. — N'avez-vous pas peur de vous noyer ? — Oh, non ! je sais nager. — Qui vous l'a appris ? — L'été dernier j'ai pris quelques leçons à l'école de natation. — Quand eûtes-vous fini votre devoir ? — Je l'avais fini, quand vous entrâtes. — Ceux qui avaient le plus contribué à son élévation sur le trône de ses ancêtres, sont ceux qui travaillent maintenant avec le plus d'acharnement à l'en précipiter. — Dès que César eût passé le Rubicon, il n'eut plus à délibérer : il dut vaincre ou mourir. — Un empereur, irrité contre un astrologue, lui demanda : « Misérable ! de quel genre de mort crois-tu que tu mourras ? » — Je mourrai de la fièvre », répartit l'astrologue. « Tu mens », dit l'empereur, « tu mourras sur-le-champ de mort violente ». — Comme on allait le saisir, il dit à l'empereur : « Seigneur, ordonnez qu'on me tâte le pouls, et l'on trouvera que j'ai la fièvre ». Cette saillie lui sauva la vie.

Apercevez-vous cette maison là-bas? — Je l'aperçois.  
— Quelle maison est-ce? — C'est une auberge: si vous voulez, nous y entrerons pour boire un verre de vin, car j'ai bien soif. — Vous avez toujours soif, quand vous voyez une auberge. — Si nous y entrons, je boirai à votre santé. — Plutôt que d'entrer dans une auberge, je ne boirai pas. — Quand me paierez-vous ce que vous me devez? — Quand j'aurai de l'argent; il est inutile de m'en demander aujourd'hui, car vous savez fort bien qu'il n'y a rien à avoir de celui qui n'a rien. — Quand pensez-vous avoir de l'argent? — Je pense en avoir l'année prochaine. — Voulez-vous faire ce que je vous dirai? — Je veux le faire, si ce n'est pas trop difficile. — Pourquoi riez-vous de moi? — Je ne ris pas de vous, mais de votre habit. — Ne ressemble-t-il pas au vôtre? — Il ne lui ressemble pas, car le mien est court et le vôtre est trop long; le mien est noir et le vôtre est vert. — Pourquoi fréquentez-vous cet homme? — Je ne le fréquenterais pas, s'il ne m'avait pas rendu de grands services. — Ne vous y fiez pas, car si vous ne vous tenez pas sur vos gardes, il vous trompera. — Pourquoi travaillez-vous tant? — Je travaille pour être un jour utile à mon pays. — Etant encore petit, je dis un jour à mon père: « Je n'entends pas le commerce et je ne sais pas vendre; permettez-moi de jouer ». Mon père me répondit en souriant: « C'est en faisant le commerce qu'on apprend à marchander, et en vendant qu'on apprend à vendre ». « Mais, mon cher père », répliquai-je, « en jouant on apprend aussi à jouer ». « Vous avez raison », me dit-il; « mais il faut apprendre auparavant ce qui est nécessaire et utile ». — Ne jugez point, vous qui ne voulez

pas être jugés! — Pourquoi apercevez-vous une paille dans l'œil de votre prochain, vous qui n'apercevez pas la poutre qui est dans votre œil?

222.

M. de Turenne ne voulait jamais rien acheter à crédit chez les marchands. « de peur » disait-il, « qu'ils n'en perdissent une grande partie, s'il arrivait qu'il fût tué. » Tous les ouvriers qu'il employait dans sa maison, avaient ordre d'apporter leurs mémoires, avant qu'il se mît en campagne, et ils étaient payés régulièrement.

Vous ne serez jamais respecté, à moins que vous n'abandonniez la mauvaise compagnie que vous fréquentez. — Vous ne pourrez finir votre travail ce soir, à moins que je ne vous aide. — Je vous expliquerai toutes les difficultés, afin que vous ne vous découragiez pas dans votre entreprise. — Supposé que vous perdiez vos amis, que deviendriez-vous? — En cas que vous ayez besoin de mon assistance, appelez-moi et je vous aiderai. — Un homme sage et prudent vit avec économie, quand il est jeune, afin qu'il jouisse du fruit de son travail, quand il sera vieux. — Portez cet argent à Monsieur N., afin qu'il puisse payer ses dettes. — Voulez-vous me prêter cet argent? — Je ne vous le prêterai pas, à moins que vous ne me promettiez de me le rendre le plus tôt que vous pourrez. — Le général est-il arrivé? — Il arriva hier matin au camp, las et harassé, mais très à propos; il donna de suite ses ordres pour engager l'action, quoiqu'il n'eût pas encore toutes ses troupes. — Mesdemoiselles vos sœurs sont-elles heureuses? — Elles ne le sont pas, quoiqu'elles soient riches, parce qu'elles ne sont pas contentes. — Bien qu'elles aient bonne mémoire, cela ne suffit pas pour apprendre quelque langue que ce soit; il

faut qu'elles fassent usage de leur jugement. —Regardez, comme cette dame est aimable; quoiqu'elle n'ait pas de fortune, je ne l'en aime pas moins. —Voulez-vous me prêter votre violon? —Je vous le prêterai, pourvu que vous me le rendiez ce soir. —Madame votre mère viendra-t-elle me voir? —Elle viendra, pourvu que vous promettiez de la mener au concert. —Je ne cesserai de l'importuner, jusqu'à ce qu'elle m'ait pardonné. —Donnez-moi ce canif. —Je vous le donnerai, pourvu que vous n'en fassiez pas mauvais usage. —Irez-vous à Londres? —J'irai.

223.

Où étiez-vous pendant l'affaire? —J'étais au lit à faire penser mes blessures. Plût à Dieu que j'y eusse été! J'aurais voulu vaincre ou périr. —On évita la bataille de peur que nous ne fussions pris, leurs forces étant supérieures aux nôtres. A Dieu ne plaise que je blâme votre conduite; mais vos affaires ne seront jamais faites comme il faut, à moins que vous ne les fassiez vous-même. —Partirez-vous bientôt? —Je ne partirai pas, que je n'aie dîné. —Pourquoi m'avez-vous dit que mon père était arrivé, quoique vous sussiez le contraire? —Vous êtes si prompt que pour peu qu'on vous contrarie, vous vous emportez à l'instant. —Si votre père n'arrive pas aujourd'hui et que vous ayez besoin d'argent, je vous en prêterai. —Je vous suis fort obligé. —Avez-vous fait votre devoir? —Pas tout-à-fait: si j'avais eu le temps et que je n'eusse pas été si inquiet de l'arrivée de mon père, je l'aurais fait en entier. —Si vous étudiez et que vous soyez attentif, je vous assure que vous apprendrez la langue française en très-peu de temps. —Celui qui veut enseigner un art, doit le con-

naître à fond; il faut qu'il n'en donne que des notions précises et bien digérées; il faut qu'il les fasse entrer une à une dans l'esprit de son élève, et surtout qu'il ne surcharge pas sa mémoire de règles inutiles et insignifiantes. — Mon cher ami, prêtez-moi un louis. — En voici deux au lieu d'un. — Que d'obligations je vous ai! — Je suis toujours bien aise, quand je vous vois, et je trouve mon bonheur dans le vôtre. — Cette maison est-elle à vendre? Voulez-vous l'acheter? — Pourquoi non? — Pourquoi Mademoiselle votre sœur ne parle t-elle pas? — Elle parlerait, si elle n'était pas toujours si distraite. — J'aime les jolies anecdotes: elle assaisonnent la conversation et amusent tout le monde. — Je vous prie de m'en raconter quelques-unes. — S'il vous plaît, je vous en raconterai une volontiers.

224

Il faut que vous ayez patience. — Quoique je n'en aie pas envie, il faut pourtant que j'attende aussi jusqu'à ce que je reçoive mon argent. En cas que je le reçoive aujourd'hui, je vous paierai tout ce que je vous dois. Ne croyez pas que je l'aie oublié, car j'y pense chaque jour. Ou croyez-vous peut-être que je l'aie déjà reçu? — Je ne crois pas que vous l'ayez déjà reçu; mais je crains que vos autres créanciers ne l'aient déjà reçu. Vous voudriez avoir plus de temps pour étudier, et vos frères voudraient n'avoir pas besoin d'apprendre. — Plût à Dieu que vous eussiez ce que je vous souhaite, et que j'eusse ce que je désire! — Quoique nous n'avons pas eu ce que nous souhaitons, nous avons presque toujours été contents; et Messieurs B. ont presque toujours été mécontents, quoiqu'ils aient eu tout ce dont un homme raisonnable peu se contenter. — Ne croyez pas, Madame,

que j'aie eu votre éventail. — Qui vous dit que je le croie ? — Mon beau-frère voudrait ne pas avoir eu ce qu'il a eu. — Pourquoi ? — Il a toujours eu beaucoup de créanciers et point d'argent. — Je désire que vous me parliez toujours français, et il faut que vous m'obéissiez, si vous voulez l'apprendre, et que vous ne vouliez pas perdre votre temps inutilement. Je voudrais que vous fussiez plus appliqué et plus attentif, quand je vous parle. Si je n'étais pas votre ami, et que vous ne fussiez pas le mien, je ne vous parlerais pas ainsi. — Méfiez-vous de Monsieur N., car il vous flatte. Pensez-vous qu'un flatteur puisse être un ami ? — Vous ne le connaissez pas assez bien que vous le voyiez tous les jours. — Ne croyez pas que je sois fâché contre lui, parce que son père m'a offensé. — Oh ! le voilà qui vient ; vous pouvez tout lui dire vous-même.

225.

Ayez patience, mon cher ami, et ne soyez pas triste ; car la tristesse ne change rien, et l'impatience empire le mal. — N'ayez pas peur de vos créanciers ; soyez sûr qu'ils ne vous feront pas de mal. Ils attendront, si vous ne pouvez pas encore les payer. — Quand me paierez-vous ce que vous me devez ? — Aussitôt que j'aurai de l'argent, je vous paierai tout ce que vous avez avancé pour moi. Je ne l'ai pas oublié, car j'y pense tous les jours. Je suis votre débiteur, et je ne le nierai jamais. — Quel bel encrier vous avez là ! prêtez-le moi, je vous prie. — Que voulez-vous en faire ? — Je veux le montrer à ma sœur. — Prenez-le, mais ayez-en soin, et ne le cassez pas. — Ne craignez rien. — Que désirez-vous de mon frère ? — Je veux lui emprunter de l'argent. — Empruntez-en à un autre. — S'il ne veut pas m'en prêter,

j'en emprunterai à un autre. — Vous ferez bien. — Ne souhaitez pas ce que vous ne pouvez pas avoir, mais contentez-vous de ce que la Providence vous a donné, et considérez qu'il y a beaucoup de gens qui n'ont pas ce que vous avez. — La vie étant courte, tâchons de nous la rendre aussi agréable qu'il est possible. Mais considérons aussi que l'abus des plaisirs la rend amère. — Vous avez fait faire vos thèmes par votre frère, mais il faut les faire vous-même. — Que faites-vous là? — Je lis le livre que vous m'avez prêté. — Vous avez tort de le lire toujours. — Que dois-je faire? — Dessinez ce paysage, et quand vous l'aurez dessiné, vous déclinez des substantifs unis à des adjectifs.

226.

Que faut-il faire pour être heureux? — Aimez et pratiquez toujours la vertu, et vous serez heureux dans cette vie et dans l'autre. — Puisque nous voulons être heureux, faisons du bien aux pauvres, et ayons compassion des malheureux; obéissons à nos maîtres et ne leur donnons jamais de chagrin; consolons les infortunés, aimons notre prochain comme nous-mêmes, et ne haïssons pas ceux qui nous ont offensés; en un mot, remplissons toujours notre devoir, et Dieu aura soin du reste. — Mon fils, pour être aimé, il faut être laborieux et sage. On t'accuse d'avoir été paresseux et négligent dans tes affaires; tu sais pourtant que ton frère a été puni pour avoir été méchant. — Etant l'autre jour à la ville, je reçus de ton instituteur une lettre, dans laquelle il se plaignait fort de toi. Ne pleure pas; va maintenant dans ta chambre, apprends ta leçon, et sois sage; autrement tu n'auras rien à dîner. — Je serai si sage, mon cher père, que vous serez certainement content de moi. — Le petit garçon a-

Est-il tenu parole? — Pas tout-à-fait; car après avoir dit cela, il alla dans sa chambre, prit ses livres, se mit à une table et s'endormit. — « C'est un fort bon garçon quand il dort, » dit son père, le voyant quelque temps après. Bon jour, Mademoiselle. — Ah! vous voilà enfin. Je vous ai attendue avec impatience. — Vous me pardonnerez ma chère, je n'ai pas pu venir plus tôt. — Asseyez-vous s'il vous plaît. — Comment se porte Madame votre mère? — Elle se porte mieux aujourd'hui qu'elle ne se portait hier. — J'en suis bien aise. — Avez-vous été au bal hier? — J'y ai été. — Vous êtes-vous retirée tard? — A onze heures et un quart.

227.

Y a-t-il long-temps que vous apprenez le français? Non, Monsieur, je ne l'apprends que depuis six mois. — Est-il possible! vous parlez assez bien pour si peu de temps. — Vous plaisantez; je ne sais pas encore grand'chose. — En vérité, vous parlez déjà bien. — Je crois que vous me flattez un peu. — Pas du tout; vous parlez comme il faut. — Pour parler comme il faut, il faut en savoir plus que je n'en sais. — Vous en savez assez pour vous faire comprendre. Je fais encore beaucoup de fautes. — Cela ne fait rien; il ne faut pas être timide; d'ailleurs vous n'avez pas fait de fautes dans tout ce que vous venez de dire. — Je suis encore timide, parce que j'ai peur qu'on ne se moque de moi. — Il faudrait être bien impoli pour se moquer de vous. Qui serait assez impoli pour se moquer de vous? — Ne savez-vous pas le proverbe? — Quel proverbe? — Celui qui veut bien parler, doit commencer par mal parler. — Comprenez-vous tout ce que je vous dis? — Je le comprends fort bien; mais je ne peux pas encore m'exprimer bien en français, parce



que je n'ai pas l'habitude de le parler. — Cela viendra avec le temps. — Je le souhaite de tout mon cœur.

Voyez-vous quelquefois mon frère? — Je le vois quelquefois; quand je le rencontrai l'autre jour, il se plaignit de vous. « S'il s'était mieux comporté et qu'il eût été plus économe, il n'aurait pas de dettes, et je ne serais pas fâché contre lui. » — Je le priai d'avoir pitié de vous, en lui disant, que vous n'aviez pas même assez d'argent pour acheter du pain. — « Dites-lui, quand vous le verrez, » me répliqua-t-il, « que nonobstant sa mauvaise conduite envers moi, je lui pardonne. Dites-lui aussi, » continua-t-il, « qu'on ne se moque pas de ceux à qui l'on a des obligations. — Ayez la bonté de faire cela, et je vous en serai fort obligé, » ajouta-t-il en s'éloignant.

228.

Voulez-vous prendre une tasse de thé? — Je vous remercie; je n'aime pas le thé. — Aimez-vous le café? — Je l'aime, mais je viens d'en prendre. — Ne vous ennuyez-vous pas ici? — Comment pourrais-je m'ennuyer dans cette agréable société? — Quant à moi, je m'ennuie toujours. — Si vous faisiez comme moi, vous ne vous ennuierez pas; car j'écoute tous ceux qui me disent quelque chose; de cette manière j'apprends mille choses agréables, et je n'ai pas le temps de m'ennuyer; mais vous ne faites rien de tout cela, voilà pourquoi vous vous ennuyez. — Je ferais tout comme vous, si je n'avais pas sujet d'être triste. — Avez-vous vu M. Lambert? — Je l'ai vu; il m'a dit que ses sœurs seraient ici dans peu de temps, et il m'a prié de vous le dire. Quand elles seront arrivées, vous pourrez leur donner les bagues d'or que vous avez achetées; elles se flattent que vous leur en ferez présent, car elles vous aiment sans vous con-

naître personnellement. —Ma sœur vous a-t-elle déjà écrit? —Elle m'a écrit, et je vais lui répondre. —Faut-il lui dire que vous êtes ici? —Dites-le lui; mais ne lui dites pas que je l'attends avec impatience. —Pourquoi n'avez-vous pas amené votre sœur? —Laquelle? —Celle que vous amenez toujours, la cadette. —Elle ne voulait pas sortir, parce qu'elle a mal aux dents. —J'en suis bieu fâché, car c'est une fort bonne fille. —Quel âge a-t-elle? —Elle a près de quinze ans. —Elle est très-grande pour son âge. —Quel âge avez-vous? —J'ai vingt-deux ans. —Est-il possible! je croyais que vous n'en aviez pas encore vingt.

229.

Quelle heure est-il? —Il est une heure et demie. —Vous dites qu'il est une heure et demie, et à ma montre il n'est que midi et demi. —Il va bientôt sonner deux heures. —Pardonnez-moi, il n'a pas encore sonné une heure. —Je vous assure qu'il est une heure vingt-cinq minutes, car ma montre va très-bien. —Mon Dieu! que le temps passe vite dans votre société. —Vous me faites un compliment auquel je ne sais que répondre. —Avez-vous acheté votre montre à Paris? —Je ne l'ai pas achetée, mon oncle m'en a fait présent. —Cette femme que vous a-t-elle confié? —Elle m'a confié un secret d'un comte qui est dans un grand embarras à cause du mariage d'une de ses filles. —Quelqu'un la demande-t-il en mariage? —Celui qui la demande en mariage est un gentilhomme du voisinage. —Est-il riche? —Non, c'est un pauvre diable qui n'a pas le sou. —Vous dites que vous n'avez pas d'amis parmi vos condisciples; mais n'est-ce pas votre faute? —Vous avez mal parlé d'eux, et ils ne vous ont pas offensé. —Ils vous ont fait

du bien, et néanmoins vous les avez querelés. Croyez-moi: celui qui n'a pas d'amis ne mérite pas d'en avoir.

### Le sansonnet prudent.

Un sansonnet altéré trouva un flacon d'eau, il tâcha d'en boire mais c'est à peine si l'eau arrivait au col du flacon, et le bec de l'oiseau ne l'atteignait pas. Il se mit à becqueter le dehors du vase pour y pratiquer un trou, mais il eut beau travailler: le verre était trop dur: il essaya alors de le renverser, mais il n'y réussit pas davantage. Enfin il jeta dans le flacon de petits cailloux qui firent insensiblement hausser l'eau jusqu'à la portée de son bec. Voici la morale de la fable: l'adresse l'emporte sur la force: la patience et la reflexion rendent faciles plusieurs choses qui paraissaient impossibles au premier abord.

### La boussole.

« Quel vent avons-nous ? » demanda un capitaine s'adressant au pilote. « Nord-est-nord ». fit celui-ci sur-le-champ. — Un abbé de bonne humeur qui se trouvait à bord, s'approche du marin. « Mon fils, lui dit-il, pendant la tempête je vous ai entendu jurer comme un diable: savez-vous vos prières aussi bien que votre boussole ? » « Non, répondit Jack: car je puis vous dire mon père, que je connais moins ma boussole que vous votre prière » — « Vous êtes drôle, mon fils ». « Je vous en réponds, mon père ! » Après ces mots notre garçon commença ainsi. « Nord-nord-Ouest, tourné vers Nord trois quart ouest et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il fit le tour de la boussole et arriva de nouveau au nord. « Maintenant, père, dit Jack, à vous le tour ». L'abbé récita son Pater. « Bon, bon, remarque le fils de Neptune, à mon

tour ». Et il reprit, « Nord-est-Nord tourné vers Nord trois quarts est, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il arriva au Nord. Hé bien! dit-il en riant, dites maintenant votre prière à l'inverse. — « Je ne saurai le dire à l'enverse, enfant, je ne l'ai appris que d'une manière. — C'est donc inutile, reprit le marin triomphant, je connais mieux ma boussole que vous vos prières, car je puis la réciter de mille façons ». Ainsi pour connaître une langue il faut pouvoir répondre comme Jack.

230.

Dialogue entre un tailleur et son garçon. — Charles, avez-vous porté les habits à monsieur le comte de Narissi? — Oui, Monsieur; je les lui ai portés. — Qu'a-t-il dit? — Il n'a rien dit, sinon qu'il avait grande envie de me donner des soufflets, parce que je ne les lui avais pas apportés plus tôt. — Que lui répondîtes-vous? — Monsieur, lui dis-je, je n'entends point cette plaisanterie; payez-moi ce que vous me devez, et si vous ne le faites pas sur-le-champ, je prendrai d'autres mesures. A peine eus-je dit cela, qu'il porta la main à son épée, et je pris la fuite.

231.

De quoi vous étonnez-vous? — Je m'étonne de vous trouver encore au lit. — Si vous saviez combien je suis malade, vous n'en seriez pas étonné. — Midi est-il déjà sonné? — Oui, Madame, il est déjà; est-il possible? — Ce n'est pas tard, c'est encore de bonne heure. — Votre montre va-t-elle bien? — Non, Mademoiselle, elle avance d'un quart d'heure. — Et la mienne retarde d'une demi-heure. — Peut-être s'est-elle arrêtée? — En effet, vous

avez raison. — Est-elle montée ? — Elle est montée, et pourtant elle ne va pas. Entendez-vous ? il sonne une heure. — Alors je vais régler ma montre et m'en aller chez moi. — De grâce, restez encore un peu ! — Je ne puis, car nous dînons à une heure précise. — Un gentilhomme se vantait d'avoir dans son jardin un écho qui répétait plusieurs fois la même chose. Il invita un jour ses amis pour leur montrer cette merveille, il recommanda à son garçon d'aller se cacher derrière un arbre au fond du jardin en lui disant de répéter vingt fois les mots qui il entendroit. Quand les convives furent arrivés dans le jardin le gentilhomme s'écria. « Jean, y es-tu ? » Et aussitôt le garçon de répondre. « Oui, Monsieur, j'attends depuis une demie heure ! »

232.

Qu'avez-vous, mon cher ami ? pourquoi avez-vous l'air si mélancolique ? — Je n'ai rien. — Auriez-vous par hasard quelque chagrin ? — Je n'ai rien, et même moins que rien, car je n'ai pas le sou, et je dois beaucoup à mes créanciers. Ne suis-je pas très-malheureux ? — Quand on se porte bien et qu'on a des amis, on n'est pas malheureux. — Oserai-je vous demander un service ? — Que désirez-vous ? — Ayez la bonté de me prêter cinquante écus. — Je vous les prêterai de tout mon cœur, mais à condition que vous renoncerez au jeu et serez plus économe que vous n'avez été jusqu'ici. — Je vois maintenant que vous êtes mon ami, et je vous aime trop pour ne pas suivre votre conseil.

Jean ! — Que vous plaît-il, Monsieur ? — Apporte du vin. — A l'instant, Monsieur. — Henri ! — Madame ? — Faites du feu. — La servante en a déjà fait. — Apportez-moi du papier, des plumes et de l'encre. Apportez-moi aussi

de la poudre ou du papier brouillard, de la cire à cacheter et de la lumière. Allez dire à ma sœur de ne pas m'attendre, et soyez de retour à midi pour porter mes lettres à la poste. — Bien, Madame.

233.

Monsieur, oserai-je vous demander où demeure M. le comte de B. ? — Il demeure près du château, au-delà de la rivière. — Pourriez-vous me dire quel chemin je dois prendre pour y arriver ? — Suivez le long de la rivière, et puis vous verrez une petite rue à droite, qui vous conduira directement à sa maison. C'est une belle maison; vous la trouverez aisément. — Je vous remercie, Monsieur. — Le comte N. demeure-t-il ici ? — Oui, Monsieur, entrez s'il-vous plaît. — M. le comte est-il chez lui ? Je désire avoir l'honneur de lui parler. — Oui, Monsieur, il est chez lui; qui aurai-je l'honneur d'annoncer ? — Je suis de B., et je m'appelle F. — Quel est le chemin le plus court pour aller à l'arsenal ? — Suivez cette rue, et quand vous serez au bout, tournez à gauche; vous trouverez un carrefour que vous traverserez. Ensuite vous entrerez dans une rue plus étroite, qui vous mènera à une grande place où vous verrez un cul-de-sac. — Par lequel je passerai ? — Non, car il n'y a pas d'issue. Vous le laisserez à droite, et vous passerez sous les arcades qui sont à côté. — Et puis ? — Et puis vous demanderez. — Je vous suis fort obligé. — Il n'y a pas de quoi.

234.

Pourquoi Madame votre mère s'inquiète-t-elle ? — Elle s'inquiète de ne pas recevoir de nouvelles de son fils qui est à l'armée. — Elle n'a pas besoin de s'inquiéter

de lui, car toutes les fois qu'il s'attire de mauvaises affaires, il sait s'en tirer. L'été dernier, quand nous étions ensemble à la chasse, la nuit nous surprit à dix lieues au moins de notre maison de campagne. — Eh bien, où passâtes-vous la nuit? — J'étais d'abord très-inquiet, mais votre frère pas le moins du monde; au contraire, il me tranquillisait. Nous trouvâmes enfin une cabane de paysan, où nous passâmes la nuit. Là j'eus occasion de voir combien votre frère est habile. Quelques banes et une botte de paille lui servirent à faire un lit commode; une bouteille lui servit de chandelier, nos gibecières nous servirent d'oreillers et nos cravates de bonnets de nuit. Quand nous nous éveillâmes le matin, nous étions aussi frais et gaillards que si nous avions dormi sur le duvet et sur la soie. — Un candidat demandait au roi de Prusse un emploi. Ce prince lui demanda où il était né. « Je suis né à Berlin. » répondit-il. « Allez-vous-en! » dit le monarque, « tous les Berlinoises ne sont bons à rien. » « Je demande pardon à Votre Majesté, » répliqua le candidat, « il y en a de bons, et j'en connais deux. » « Qui sont ces deux? » demanda le roi. « Le premier, » répliqua le candidat, « c'est Votre Majesté, et le second c'est moi. » Le roi ne put s'empêcher de rire de cette réponse, et accorda la demande.

235.

Un voleur étant entré un jour dans une pension, vola trois manteaux. En sortant il fut rencontré par un des pensionnaires qui avait un beau manteau galonné. En voyant tant de manteaux, il demanda à cet homme où il les avait pris. Le voleur répondit froidement qu'ils appartenaient à trois messieurs de la maison qui les lui avaient donnés à dégraisser. « Dégraissez donc aussi le

rien, car il en a grand besoin,» dit le pensionnaire; «mais,» ajouta-t-il, «il faut me le rendre à trois heures,» «Je n'y manquerai pas, Monsieur,» répondit le voleur, en emportant les quatre manteaux qu'il n'a pas encore rapportés. —Vous chantez, Messieurs, mais il ne s'agit pas de chanter; vous deviez vous taire et écouter ce qu'on vous dit. —Nous sommes embarrassés. —Quel est votre embarras? —Je vais vous le dire; il s'agit de savoir comment nous passerons notre temps agréablement. —Faites une partie de billard ou une partie d'échecs. —Nous nous sommes proposé d'aller à une partie de chasse; êtes-vous des nôtres? —Je ne puis, car je n'ai pas encore fait mon devoir, et si je le néglige, mon maître me grondera. —Chacun à son gré; si vous aimez mieux rester à la maison que d'aller à la chasse, nous ne saurions vous en empêcher. —Monsieur B. vient-il avec nous? —Peut-être. —Je n'aimerais pas à aller avec lui, car il est trop bavard; à cela près il est honnête homme. —Qu'avez-vous? Vous avez l'air fâché. —J'ai lieu d'être fâché, car il n'y a pas moyen de se procurer de l'argent à présent. —Avez-vous été chez Monsieur A.? —J'ai été chez lui, mais il n'y a pas moyen de lui en emprunter. Je me doutais bien qu'il ne m'en prêterait pas; voilà pourquoi je n'ai pas voulu lui en demander; et si vous ne m'aviez pas dit de le faire, je ne me serais pas exposé à un refus.

Je me doutais bien que vous auriez soif et que Mesdemoiselles vos sœurs auraient faim; voilà pourquoi je vous ai amenés ici. —Je suis fâché pourtant de ne pas voir Madame votre mère. —Pourquoi ne prenez-vous pas votre café? —Si je n'avais pas sommeil, je le prendrais.



— Tantôt vous avez sommeil, tantôt froid, tantôt chaud, et tantôt quelque autre chose. Je crois que vous pensez trop au malheur qui est arrivé à votre amie. — Si je n'y pensais pas, qui y penserait? — A qui votre frère pense-t-il? — Il pense à moi; car nous pensons toujours l'un à l'autre, quand nous ne sommes pas ensemble. — J'ai vu aujourd'hui six joueurs qui gagnaient tous en même temps. — Cela ne se peut; car un joueur ne peut gagner que lorsqu'un autre perd. — Vous auriez raison, si je parlais de joueurs de cartes ou de billard; mais je parle de joueurs de flûte et de violon. — Faites-vous quelquefois de la musique? — Très-souvent, car je l'aime beaucoup.

237.

Avez-vous fait votre composition française? — Je l'ai faite. — Votre instituteur en a-t-il été content? — Il ne l'a pas été. J'ai beau faire de mon mieux; je ne puis rien faire à son gré. — Vous avez beau dire, personne ne vous croira. — Pouvez-vous, sans vous gêner, me prêter cinq cents francs? — Comme vous en avez toujours bien usé avec moi, j'en userai de même avec vous. Je vous prêterai l'argent qu'il vous faut, mais à condition que vous me le rendrez la semaine prochaine. — Vous pouvez y compter. — Comment mon fils s'est-il comporté envers vous? — Il s'est bien comporté envers moi, car il se comporte bien envers tout le monde. — Son père lui disait souvent: « La conduite des autres n'est qu'un écho de la nôtre. Si nous nous comportons bien envers eux, ils se comporteront bien aussi envers nous; mais si nous en usons mal avec eux, nous ne devons pas attendre mieux de leur part. » — Puis-je voir Messieurs vos frères? — Vous les verrez demain. Comme ils ne font que d'ar-

river d'un long voyage, il leur tarde de dormir, car ils sont très-fatigués. —Ma sœur qu'a-t-elle dit? —Elle a dit qu'il lui tardait de dîner, parce qu'elle avait grand'faim. —Etes-vous bien à votre pension? —J'y suis très-bien. —Avez-vous fait part à Monsieur votre frère de ce que je vous ai dit? —Comme il était très fatigué, il lui tardait de dormir, de sorte que j'ai remis à demain à lui en faire part.

238

J'ai l'honneur de vous souhaiter le bonjour. —Comment vous portez-vous? —Très-bien, je vous remercie. —Et comment se porte-t-on chez vous? —Assez bien, Dieu merci! Ma sœur a été un peu indisposée, mais elle est rétablie; elle m'a chargé de bien des compliments pour vous. —Je suis charmé d'apprendre qu'elle se porte bien. Quant à vous, vous êtes la santé même; vous avez la meilleure mine du monde. —Je n'ai pas le temps d'être malade; mes affaires ne me permettraient pas. Donnez-vous la peine de vous asseoir; voici une chaise. —Je ne veux pas vous distraire de vos occupations, je sais que le temps est précieux à un négociant. —Je n'ai rien de pressé à faire maintenant; mon courrier est déjà expédié. —Je ne m'arrêterai pas davantage. J'ai voulu seulement, en passant par ici, m'informer de votre santé. —Vous me faites beaucoup d'honneur. —Il fait bien beau temps aujourd'hui. Si vous le permettez, j'aurai le plaisir de vous revoir cet après-dîner, et si vous avez le temps, nous irons faire un petit tour ensemble. —Avec le plus grand plaisir. —Dans ce cas je vous attendrai. —Je viendrai vous prendre vers les sept heures. —Adieu donc, au revoir. —J'ai l'honneur de vous saluer.

239.

— La perte du temps est une perte irréparable. On ne peut plus recouvrer une seule minute pour tout l'or du monde. Il est odne de la dernière importance de bien employer le temps qui ne consiste qu'en minutes, dont il faut tirer parti. On n'a que le présent; le passé n'est plus rien et l'avenir est incertain. Une infinité d'hommes se ruinent à force de faire bonne chère. Si la plupart des hommes savaient se contenter de ce qu'ils ont, ils seraient heureux; mais leur avidité les rend trop souvent malheureux. Pour être heureux, il faut oublier le passé, ne pas s'inquiéter de l'avenir, et jouir du présent. — J'étais fort triste, lorsque mon cousin vint chez moi « Qu'avez-vous ? » me demanda-t-il. « Ah! mon cher cousin, » lui répondis-je, en perdant cet argent, j'ai tout perdu. » « Ne vous inquiétez pas, » me dit-il, « car j'ai trouvé votre argent. »

240.

— Pourquoi avez-vous joué un tour à cet homme? — Parce qu'il trouve toujours à redire à tout ce qu'il voit. — Qu'est-ce que cela veut dire, Monsieur? — Cela veut dire que je n'aime pas à faire des affaires avec vous, parce que vous y regardez de trop près. — Je voudrais bien savoir, pourquoi votre frère n'a pas fait son devoir. — Il était trop difficile. Il a veillé toute la nuit et n'a pas pu le faire, parce que ce devoir était au dessus de sa portée. — Aussitôt que M. F. me voit, il commence à parler anglais pour s'exercer, et me comble d'honnêtetés, de sorte que souvent je ne sais que lui répondre. Ses frères en font autant; cependant ils ne laissent pas d'être

de fort bonnes gens; non seulement ils sont riches et aimables, mais ils sont aussi généreux et bienfaisants. Ils m'aiment sincèrement; c'est pourquoi je les aime aussi, et par conséquent je ne dirai jamais rien à leur désavantage. Je les aimerais encore davantage, s'ils ne faisaient pas tant de cérémonies; mais chacun a ses défauts et le mien c'est de trop parler de leurs cérémonies.

241.

— Les ennemis se sont-ils rendus? — Ils ne se sont pas rendus, car ils ne préféreraient pas la vie à la mort; ils n'avaient ni pain, ni viande, ni eau, ni armes, ni argent; nonobstant ils ont mieux aimé mourir que de se rendre. — Pourquoi êtes-vous si triste? — Vous ne savez pas ce qui m'inquiète, ma chère amie. — Dites-le moi, car je vous assure que je partage vos peines aussi bien que vos plaisirs. — Je suis sûre que vous prenez part à mes peines, mais je ne puis vous dire en ce moment ce qui m'inquiète. Je vous le dirai cependant à l'occasion. Parlons d'autre chose (changeons de discours) maintenant. — Que pensez-vous de l'homme qui nous parla hier au concert? — C'est un homme de beaucoup d'esprit, et il n'est pas du tout infatué de son mérite. Mais pourquoi me demandez-vous cela? — Pour parler de quelque chose. — On dit: contentement passe richesse; soyons donc toujours contents. — Partageons ce que nous avons et demeurons toute notre vie amis inséparables. Vous serez toujours le bienvenu chez moi, et j'espère l'être aussi chez vous. Si je vous voyais heureux, je le serais aussi, et nous serions plus contents que les plus grands princes, qui ne le sont pas toujours. Nous serons heureux, quand nous serons parfaitement contents de ce que nous avons; et si nous faisons bien notre devoir, le bon Dieu

aura soin du reste. Le passé n'étant plus rien, ne nous inquiétons pas de l'avenir, et jouissons du présent.

— 242. —

Regardez, Mesdames, ces belles fleurs au teint si frais et si éclatant; elles ne boivent que de l'eau. Le lis blanc a la couleur de l'innocence; la violette est le symbole de la modestie; on peut la voir dans les yeux de Louise. La germandrée a la couleur du ciel, notre demeure future, et la rose, la reine des fleurs, est l'embème de la beauté et de la joie. On voit tout cela parsonnifié, en voyant la belle Amélie. Que la verdure fraîche est belle! Elle fait du bien à nos yeux, et elle a la couleur de l'espérance, notre amie la plus fidèle qui ne nous quitte pas même à la mort. — Encore un mot, mon cher ami. — Que vous plaît-il? — J'ai oublié de vous prier faire mes compliment à Madame votre mère. Dites-lui, s'il vous plaît, que je regrette de ne m'être pas trouvé à la maison, lorsque dernièrement elle m'honora de sa visite. — Je vous remercie de sa part, je n'y manquerai pas. — Adieu donc.

— 243. —

— Mademoiselle votre sœur est-elle sortie aujourd'hui? — Elle est sortie pour faire quelques emplettes. — Qu'a-t-elle acheté? — Elle s'est acheté une robe de soie, un chapeau de velours et un voile de dentelle. — Qu'avez-vous fait de mon pot d'argent? — Il est sur la table de cuisine avec la bouteille à l'huile, le pot au lait, le pot à moutarde et le moulin à café. — Demandez-vous une bouteille à vin? — Non, je demande une bouteille de vin, et non pas une bouteille à vin. — Si vous voulez avoir

la bonté de me donner la clef de la cave au vin, j'irai en chercher une. — Cet homme qu'exige-t-il de moi ? — Il n'exige rien; mais il acceptera ce que vous lui donnerez, car il manque de tout. — Je vous dirai que je ne l'aime pas, car sa conduite fait naître des soupçons dans mon esprit. Il outre tout ce qu'il dit et tout ce qu'il fait. — Vous avez tort d'en avoir si mauvaise opinion, car il vous a tenu lieu de père. — Je sais ce que je dis. Il m'a trompé en petit et en grand, et toutes les fois qu'il vient me voir, il me demande quelque chose. C'est ainsi qu'il m'a demandé tour à tour tout ce que j'avais: mon fusil de chasse, ma ligne à pêcher, ma montre à répétition et mes chandeliers d'or. — Ne vous abandonnez pas tant à la douleur, autrement vous me ferez fondre en larmes. — Démocrite et Héraclite étaient deux philosophes d'un caractère bien différent: le premier riait des hommes, et l'autre en pleurait. Ils avaient raison tous les deux; car les folies des hommes méritent qu'on en rie et qu'on en pleure.

Avez-vous vu Mademoiselle votre nièce ? — Oui, c'est une très-bonne fille qui écrit bien et qui parle encore mieux le français: c'est pourquoi elle est aimée et honorée de tout le monde. — Et son frère, que fait-il ? — Ne me parlez pas de lui (ne m'en parlez pas); c'est un méchant garçon, qui écrit toujours mal et qui parle encore plus mal le français; aussi n'est-il aimé de personne. — Il aime beaucoup les bons morceaux; mais les livres, il ne les aime pas. — Quelquefois il se met au lit en plein jour et se dit malade; mais quand on se met à table, il est ordinairement rétable. — Il doit étudier la médecine, mais il n'en a aucune envie. — Il parle pres-

que toujours de ses chiens qu'il aime passionnément. Son père en est extrêmement fâché. Le jeune imbécile dit dernièrement à sa sœur: « Je me ferai enrôler aussitôt que la paix sera publiée.

Ma chère sœur, tu me demandais dans la lettre d'hier si je t'aime toujours autant, et à cette occasion tu me faisais la description de nos jeux enfantins, lorsque suspendus au sein de la même mère nous nous bercions ensemble et que nous partagions ses caresses et ses tendres baisers. Oh! chère sœur, pourquoi réveiller si doucement dans mon cœur de si tendres souvenirs? Je ne pus retenir mes larmes et désirant te revoir ne fût-ce que pour un moment encore, je m'estime malheureux maintenant, car mes devoirs ne me permettent pas de satisfaire ce désir. Je t'en prie, ma douce sœur, pour mon amour cultive avec un soin particulier ces orangers où nous asséyant ensemble le soir, nous faisons mille rêves pour l'avenir. Te souvient-il qu'un jour absorbés dans ces illusions tu faisais de moi un roi et je faisais une reine de toi et que nous avions rendu la vie de nos sujets carnaval sans fin? Et nous étions tellement plongés dans ces rêveries que nous n'entendîmes pas notre mère venir à côté de nous. . . oh! quel moment c'était lorsque par un baiser sur nos fronts et par un franc éclat de rire elle nous réveilla! . . . Chère sœur, où sont maintenant ces baisers ces illusions?

245.

Voulez-vous me raconter quelque chose? — Que voulez-vous que je vous raconte? — Une petite anecdote, si vous voulez. — Un petit garçon demandait un jour à table de la viande; son père lui dit qu'il n'était pas honnête d'en demander, et qu'il devait attendre qu'on lui en

donnât. Le pauvre petit garçon, voyant que tout le monde mangeait et qu'on ne lui donnait rien, dit à son père : « Mon cher père, donnez-moi, s'il vous plaît, un peu de sel. » « Qu'en veux-tu faire ? » demanda le père. « C'est pour le manger avec la viande que vous me donnerez, » répliqua l'enfant. Tout le monde admira l'esprit de l'enfant et son père, s'apercevant qu'il n'avait rien, lui donna de la viande, sans qu'il en demandât. — Qui était ce petit garçon qui demanda de la viande à table ? — C'était le fils d'un de mes amis. — Pourquoi demanda-t-il de la viande ? — Il en demanda, parce qu'il avait bon appétit. — Pourquoi son père ne lui en donna-t-il pas de suite ? — Parce qu'il l'avait oublié. — Le petit garçon eut-il tort d'en demander ? — Il eut tort, car il aurait dû attendre. — Pourquoi demanda-t-il du sel à son père ? — Il demanda du sel pour que son père s'aperçût qu'il n'avait pas de viande et qu'il lui en donnât.

Voulez-vous que je vous raconte une autre anecdote ? — Vous m'obligerez beaucoup. — Un homme faisant des emplettes chez un marchand, lui disait : « Vous me surfaites trop; vous ne deviez pas me vendre aussi cher qu'aux autres, puisque je suis de vos amis. » Le marchand répliqua : « Monsieur, il faut que nous gagnions quelque chose avec nos amis, car nos ennemis ne viennent jamais chez nous. »

Un jeune prince, âgé de sept ans, était admiré de tout le monde à cause de son esprit. Se trouvant un jour en société d'un vieil officier, celui-ci fit observer, en parlant du jeune prince; que quand les enfants avaient tant d'esprit dans les premières années, ils en ont ordinairement fort peu, quand ils sont avancés en âge.



« En ce cas, » dit le jeune prince, qui l'avait entendu, « il faut que vous ayez eu infiniment d'esprit dans votre enfance. » — Un Anglais, à sa première visite en France, rencontra dans les rues de Calais un fort jeune enfant qui parlait le français couramment et avec élégance. « Mon dieu ! est-il possible, » s'écria-t-il, « que même les enfants ici parlent français avec pureté ? »

Recherchons l'amitié des bons et évitons la société des méchants; car les mauvaises sociétés corrompent les bonnes mœurs. — Quel temps fait il aujourd'hui ? — Il neige toujours, comme il neigea hier, et selon toute apparence il neigera aussi demain. — Qu'il neige, je voudrais qu'il neigeât encore plus, car je me porte toujours très-bien, quand il fait très-froid. — Et moi, je me porte toujours très-bien, quand il ne fait ni froid ni chaud. — Il fait trop de vent aujourd'hui, et nous ferions mieux de rester à la maison. — Quelque temps qu'il fasse, il faut que je sorte; car j'ai promis d'être chez ma sœur à onze heures et un quart, et il faut que je tienne parole

249. (1)

Où irez-vous l'année prochaine ? — J'irai en Angleterre, car c'est un beau royaume, où je compte passer l'été à mon retour de France. — Où irez-vous l'hiver ? — J'irai en Italie et de là aux Indes occidentales; mais avant cela, il faut que j'aille en Hollande prendre congé de mes amis. — Quels pays ces peuples habitent-ils ? — Ils habitent le midi de l'Europe; leurs pays s'appellent l'Italie, l'Espagne et le Portugal, et eux-mêmes sont Italiens, Espagnols et Portugais; mais les peuples qu'on appelle les Russes, les Suédois et les Polonais habitent

---

(1) 247, 248 եւ 250 հրահանգները առաջուց ապրած բլրաբուն հոսանքներ չկրկնուեցան։ (Տես Հրահանգ. 222, 225, 224)։

le nord de l'Europe, et les noms de leurs pays sont la Russie, la Suède et la Pologne. — La France est séparée de l'Italie par les Alpes, et de l'Espagne par les Pyrénées. — Quoique l'usage du vin soit défendu aux Mahométans, quelques-uns d'entre eux ne laissent pas d'en boire. — Monsieur votre frère a-t-il mangé quelque chose ce matin? — Il a beaucoup mangé; bien qu'il ait dit qu'il n'avait pas bon appetit, il n'a pas laissé de manger toute la viande, tout le pain et tous les légumes, et de boire tout le vin, toute la bière et tout le cidre. — Les œufs sont-ils chers à présent? — Ils se vendent six francs le cent. — Aimez-vous le raisin? — J'aime non seulement le raisin, mais aussi les prunes, les amandes, les noix et toute espèce de fruits. — Bien que la modeste candeur et l'amabilité soient des qualités précieuses, il y a cependant des dames qui ne sont ni modestes, ni candides, ni aimables. — La crainte de la mort et l'amour de la vie étant naturels à l'homme, on devrait fuir le vice et s'attacher à la vertu.

254.

Que pensez-vous de notre roi? — Je dis que c'est un grand homme, mais j'ajoute que, quelque puissants que soient les rois, ils meurent aussi bien que le dernier de leurs sujets. — Avez-vous été content de mes sœurs? — Je l'ai été; car quelque laides qu'elles soient, elle ne laissent pas d'être très-aimables; et quelque savantes que soient les filles de nos voisines, elles se trompent encore quelquefois. — Leur père n'est-il pas riche? — Quelque riche qu'il soit, il peut tout perdre en un moment. — Quel que soit l'ennemi dont vous appréhendez la malice, vous devez vous reposer sur votre innocence; mais les lois condamnent tous les criminels, quels qu'ils

soient. — Quelles que soient vos intentions, vous auriez dû agir différemment. — Quelques raisons que vous alléguiez, elles n'excusent pas votre action, blâmable en elle-même. — Quelque chose qui vous arrive dans ce monde, ne murmurez jamais contre la divine providence; car quelque chose qu'on souffre, on le mérite. — Quelque chose que je fasse, vous n'êtes jamais content. — Quoi que vous disiez, vos sœurs seront punies, si elles le méritent et si elles ne tâchent pas de se corriger. — Qui est-ce qui a pris ma montre en or? — Je ne le sais pas. Ne croyez pas que je l'aie eue, ou que Mademoiselle C. ait eu votre tabatière d'argent; car j'ai vu l'une et l'autre dans les mains de Mademoiselle votre sœur, lorsque nous jouions au gage touché.

252.

### Dialogue.

Le Professeur. Si je vous posais maintenant des questions, comme je vous ai posé quelquefois dans nos dernières leçons, telles que: Avez vous le chapeau qu'a mon frère? Ai-je faim? A-t-il l'arbre du jardin de mon frère? etc., qu'en diriez-vous?

Les élèves. Nous sommes forcés d'avouer que nous avons d'abord trouvé ces questions tant soit peu ridicules; mais pleins de confiance en votre méthode, nous y avons répondu aussi bien que la petite provision de mots et de principes que nous avions alors, pouvait nous le permettre. En effet nous n'avons pas tardé à nous apercevoir que ces questions étaient calculées pour nous inculquer les principes et nous exercer à la conversation par les réponses contradictoires que nous étions forcés d'y faire. Mais maintenant que nous savons presque soutenir

une conversation dans la belle langue que vous nous enseignez, nous vous répondrions: il est impossible que nous ayons le même chapeau qu'a votre frère; car deux personnes ne sauraient avoir une seule et même chose. A la seconde question nous répondrions, qu'il est impossible que nous sachions, si vous avez faim ou non. Quant à la dernière, nous dirions, qu'il y a plus d'un arbre dans un jardin; et quand vous nous demandez, s'il a l'arbre du jardin, la phrase ne nous paraît pas logiquement correcte. En tout cas, nous serions des ingrats, si nous laissions échapper une si belle occasion, sans vous témoigner la reconnaissance la plus vive des peines que vous avez prises. — Par ces sages combinaisons vous avez réussi à nous inculquer presque imperceptiblement les principes de la langue et à nous exercer sur la conversation. Enseignée de toute autre manière, cette langue présente aux étrangers, et même aux hommes nés dans le pays, des difficultés presque insurmontables.

253.

Voulez-vous dîner avec moi? — Bien obligé; un de mes amis m'a invité à dîner; il a fait préparer mon mets favori. — Quel mets est-ce? — C'est du laitage. — Pour moi, je n'aime pas le laitage; il n'y a rien de tel qu'un bon morceau de bœuf ou de veau rôti. — Qu'est devenu votre frère cadet? — Il a fait naufrage en allant en Amérique. — Racontez-moi donc cela. — Très-volontiers. Comme on était en pleine mer, il survint une grande tempête. Le foudre tomba sur le vaisseau et le mit en feu. L'équipage se jeta dans la mer, pour se sauver à la nage. Mon frère ne savait quel parti prendre, n'ayant jamais appris à nager. Il avait beau rêver; il ne trouvait aucun moyen de sauver sa vie. Il fut saisi de fra-

yeur en voyant que le feu gagnait de tous côtés. Il ne balança plus, et se jeta dans la mer. — Eh bien, qu'est-il devenu? — Je n'en sais rien, n'ayant pas encore eu de ses nouvelles. — Mais qui vous a dit tout cela? — Mon neveu qui était présent et qui s'est sauvé. — A propos de votre neveu, où est-il actuellement? — Il est en Italie. — Y a-t-il longtemps que vous n'avez eu de ses nouvelles? — J'ai reçu une lettre de lui aujourd'hui. — Que vous écrit-il? — Il m'écrit qu'il épouse une demoiselle qui lui apporte cent mille écus. — Est-elle belle? — Belle comme un auge; c'est un chef-d'œuvre de la nature. Sa physionomie est douce et pleine d'expression; ses yeux sont les plus beaux du monde, et sa bouche est mignonne. — Elle n'est ni trop grande ni trop petite; sa taille est svelte; toutes ses actions sont pleines de grâce et ses manières fort engageantes. Son aspect inspire du respect et de l'admiration. Elle a aussi beaucoup d'esprit; elle parle différentes langues, danse supérieurement bien et chante à ravir. Mon neveu ne lui trouve qu'un défaut. — Et quel est ce défaut? — Elle a des prétentions. — Il n'y a rien de parfait au monde. — Que vous êtes heureux! vous êtes riche, vous avez une bonne femme, de jolis enfants, une belle maison et tout ce que vous désirez. — Pas tout, mon ami. — Qui désirez-vous donc encore? — Le contentement; car vous savez que celui-là seul est heureux qui est content.

L'empereur Charles-Quint étant un jour à la chasse, s'égara dans la forêt, et arriva à une maison, où il entra pour se rafraîchir. Il s'y trouvait quatre hommes qui faisaient semblant de dormir. L'un d'eux se leva, et s'approchant de l'empereur, il lui dit qu'il avait rêvé

qu'il lui prendrait sa montre, et il la prit. Ensuite un autre se leva et lui dit qu'il avait rêvé que son surtout l'accommoderait à ravir, et il le prit. Le troisième lui prit sa bourse. Enfin le quatrième s'avança et lui dit: «J'espère que vous ne vous fâcherez pas, si je vous fouille, » et en le faisant il aperçut au cou de l'empereur une chaîne d'or, à laquelle était attaché un sifflet qu'il voulut lui voler. — Mais l'empereur lui dit: «Mon bon ami, avant de me priver de ce bijou, il faut que je vous en apprenne la vertu. » En disant cela, il siffla. Ses gens qui le cherchaient, accoururent vers la maison et furent frappés d'étonnement de voir Sa Majesté dans un pareil état. — Mais l'empereur, se voyant hors de danger, dit: «Voilà des hommes qui ont rêvé tout ce qu'ils voulaient. Je veux à mon tour rêver aussi » et après avoir réfléchi quelques secondes, il dit; J'ai rêvé que tous quatre vous méritiez d'être pendus, » ce qui fût aussitôt dit qu'exécuté devant la maison.

Un roi faisant un jour sont entrée dans une ville à deux heures de l'après-midi, le sénat lui envoya des députés pour le complimenter. Celui qui devait porter la parole commença ainsi: «Alexandre le Grand, le grand Alexandre, » et demeura court. — Le roi qui avait grand'faim, dit: «Hé! mon ami, Alexandre-le-Grand avait diné, et moi je suis encore à jeun.» Ayant dit cela, il continua son chemin vers l'hôtel de ville, où on avait préparé pour lui un dîner magnifique.

255.

### La pêche des perles.

Les perles sont aussi estimées que les pierres précieuses. On les trouve dans des coquilles, qui ont quelque

ressemblance avec les huîtres. Chaque coquille renferme un petit animal qui, quand il est malade, a des perles en toutes les parties de son corps. Les pêches des perles les plus considérables se font dans les mers des deux Indes. Après l'exploitation des mines, la pêche des perles est le travail le plus pénible et le plus périlleux. Les gens qui plongent jusqu'au fond de la mer pour recueillir des perles sont appelés plongeurs. On les accoutume dès leur enfance à retenir leur haleine. On bouche au plongeur le nez et les oreilles, on lui attache autour du corps une corde, dont le bout tient à la barque, et à un de ses pieds on attache une pierre de vingt à trente livres, pour le faire aller au fond avec le plus de promptitude possible. Y étant arrivé, il détache avec un couteau les coquilles des roches et les met dans une corbeille. Dès qu'elle est remplie ou que le plongeur voit venir un requin, ou bien que l'haleine lui manque pour rester plus longtemps sous l'eau, il délie la pierre qu'il a au pied et agite la corde qu'il a autour du corps pour donner le signal de le retirer ce qu'on fait aussitôt et bien vite. On ouvre les coquilles avec un couteau, ou on les laisse putréfier; alors elles s'ouvrent d'elles mêmes, et on tire les perles des écailles. Elles diffèrent en grandeur, en forme, en couleur et en éclat, et c'est selon cette différence qu'on leur a donné différents noms et différents prix.

### 236.

#### Le Thé.

Le thé se fait des feuilles d'un arbrisseau qui croît au Japon dans la Chine, etc. quand cet arbrisseau fleurit, ses feuilles sont d'un blanc jaunâtre, dentelées et

pointues; mais peu à peu elles se couvrent d'un vert brun. On les cueille au printemps à deux ou trois reprises et on les fait sécher, pour les transporter en Europe. Le thé le plus récent est le meilleur. Les feuilles de la première récolte sont les plus délicates; c'est pour cette raison qu'elles sont très chères; elles sont connues sous le nom de thé impérial ou fleur de thé. Mais celui-ci vient fort rarement en Europe. Celui que nous recevons sous ce nom, est ordinairement de la deuxième récolte. Le thé est connu en Europe depuis le commencement du sixième siècle, et les Hollandais furent les premiers qui nous l'apportèrent. Il a plusieurs noms, selon sa valeur. Les deux sortes générales sont le thé bon. On dit qu'il sert à dissiper les vapeurs qui montent à la tête qu'il fortifie la mémoire et éclaircit l'esprit.

257.

#### Du Café.

Le café est la graine d'un fruit, semblable à une cerise, produit par un arbre qui autrefois n'était connu que dans l'Arabie heureuse, d'où il fut transplanté dans plusieurs pays chauds. Il y a à présent même des cafiers dans plusieurs pays de l'Europe; mais il n'ont que six à sept pieds de hauteur, au lieu que ceux de l'Arabie ont environ quarante pieds de haut. Le cafier est en tout temps chargé de fleurs et de fruits. Le fruit est plein de suc et renferme une coque mince, contenant le grain, qu'on appelle la fève du café. Quand ce noyau est frais, il est jaunâtre, gris ou d'un vert pâle. On fait sécher les coques sur des nattes au soleil, et ensuite on les casse avec des rouleaux pour que les grains en sortent. Après cela on les fait encore sécher, et on les envoie ainsi en



Europe, où leur usage n'est connu que depuis le seizième siècle. Les grains de l'Arabie sont nommés café Moka; c'est le meilleur. En général, cette boisson est très-malsaine pour ceux qui la boivent trop forte et en grande quantité; d'ailleurs, elle facilite la digestion des aliments.

258.

Thèmes en lettres et billets.

Billets d'invitation.

Le beau temps nous a suggéré à ma sœur et à moi la pensée de nous promener en voiture cette après-midi et de vous prier de nous honorer de votre aimable société. Nous nous flattons que vous ne nous refuserez pas ce plaisir, mais la que vous nous permettez d'aller vous prendre à deux heures ou à deux heures et quart au plus tard.

Réponse.

C'est avec bien du plaisir que j'accepte vos offres obligeantes et je vous suis infiniment obligée de l'amitié que vous avez pour moi. Vous me trouverez prête à deux heures, si vous voulez avoir la bonté de venir me chercher. J'aurai alors l'honneur de vous dire de vive voix ce que le temps ne me permet pas à présent, entre autres choses combien je suis votre sincère amie.

Cher M. Paul.

Je vous mande par celle-ci que je ne puis avoir le plaisir d'aller ce soir avec vous à la comédie, comme je vous ai promis; car j'ai mal à l'estomac et à la tête.

J'ai été hier à un repas, et vous savez bien ce qui arrive dans de pareilles occasions; on mange et l'on boit ordinairement plus que de coutume. Je ne sais que faire pour me désennuyer. Envoyez-moi, s'il vous plaît, quelque chose de beau à lire, et venez me voir aussitôt que vos affaires le permettront.

Votre ami dévoué.

259.

Voudriez-vous bien avoir la bonté, Monsieur, de me renvoyer par le porteur de ce billet le livre anglais que je vous ai prêté, il y a environ six mois? Il appartient à un de mes amis qui me l'a demandé plus de cent fois. Si ce livre était à moi, je vous en ferais présent avec beaucoup de plaisir.

Vous m'aviez promis hier de venir me voir aujourd'hui à trois heures, mais vous ne l'avez pas fait. Savez-vous que j'en suis fort fâché contre vous? car je vous attendais avec impatience pour vous dire des choses de la dernière importance. Venez vite pour vous excuser; peut-être vous pardonnerai-je.

Je vous envoie ci joint avec beaucoup de remerciements le livre anglais que vous avez eu la bonté de me prêter. Je l'ai lu avec beaucoup de plaisir, et il m'a tellement plu que je désire lire aussi les tomes suivants. Oserai je bien vous les demander? Il est vrai, la liberté est grande, mais votre bonté est encore plus grande, et c'est à elle que j'ai recours.

Mon cher ami.

J'ai l'honneur de vous envoyer ci-joint une boîte de raisins. Si vous les trouvez à votre goût, il y en a encore d'autres à votre service. Pardonnez-moi d'avoir été si longtempe sans vous écrire: les vendanges m'en ont

empêché. A l'avenir, je tâcherai de réparer ma négligence, et je vous dirai plus souvent que je suis de tout mon cœur votre sincère ami.

260.

J'ai reçu aujourd'hui la boîte de raisins dont vous avez eu la bonté de me faire présent et je vous en remercie de tout mon cœur. Je les ai mangés avec quelques-uns de mes amis, en nous entretenant fort avantageusement de vous. Votre ami doit être un excellent homme, dit un d'entre eux, puisqu'il a de si bons raisins. Je suis, etc.

Mon cher ami.

Je viens de recevoir votre lettre, par laquelle j'ai appris avec beaucoup d'affection que vous avez la fièvre quarte. Il faut que je vous dise franchement ce que je pense; j'espère que vous ne le prendrez pas en mauvaise part. Votre façon de vivre ne vaut rien. Vous avez toujours bu beaucoup de vin et point d'eau. Je vous ai dit souvent que cela est nuisible à la santé et que vous devriez boire moins de vin et beaucoup d'eau; mais vous n'avez jamais voulu y faire attention. Votre médecin vous le dira maintenant, et il faudra bien que vous lui obéissiez, si vous voulez être quitte de votre fièvre. En attendant, supportez votre mal avec patience, observez exactement ce que votre médecin vous ordonne et vous serez rétabli en peu de temps. C'est ce que souhaite passionnément votre, etc.

261.

M. A. se trouvant obligé d'aller à la campagne demain, prie M. P. de ne pas se donner la peine de passer

chez lui. M. A. sera bien aise de voir M. P. après demain à l'heure qui lui sera la plus convenable.

Monsieur K. souhaite le bonjour à Madame K. Comme il va ce soir au bal, il ne pourra pas avoir le plaisir de la voir aujourd'hui, et il prie Madame T. de vouloir bien ne venir demain qu'à midi moins un quart.

Monsieur et Madame E. font mille compliments à Monsieur et Madame Z. et les prient de venir dîner avec eux jeudi. On se mettra à table à sept heures précises.

Monsieur et Madame Z. acceptent l'honneur que veulent bien leur faire Monsieur et Madame E. et ils seront chez eux à l'heure dite.

Monsieur et Madame E. sont désolés de ne pouvoir répondre à l'honneur que leur font Monsieur et Madame T. ils s'étaient déjà engagés.

Si M. E. peut disposer de quelques moments pour un entretien demain matin à dix heures, il obligera beaucoup M. T., qui l'attendra et lui expliquera le motif de son invitation.

Si M. J. peut disposer d'un moment demain entre une et quatre heures, il obligera beaucoup M. G. de passer chez lui.

Si M. L. ne se trouvait pas chez lui dimanche prochain à l'heure du dîner; il est prié d'y laisser au moins la clef de sa cave, afin que son ami K. ne meure pas de soif.



Monsieur, j'ai lu et relu avec une satisfaction inexprimable la charmante lettre que vous m'avez écrite en Anglais. Il est difficile à concevoir comment vous avez pu apprendre cette langue en si peu de temps. Vous me priez de corriger les fautes que je trouverai dans votre

lettre. Puisque vous me le commandez, je vous dirai franchement que vous y faites deux grandes fautes: la première, c'est que vos lettres sont toujours trop courtes et la seconde, que vous me priez de les corriger. Evitez, s'il vous plaît, à l'avenir, ces deux fautes. Par là vous obligerez infiniment votre, etc.

J'ai invité toutes mes amies à prendre le thé chez nous et je fait dire à Sophie de vous prendre en passant. Soyez donc prête vers neuf heures. Nous nous amuserons bien, nous danserons et nous jouerons au gage touché. Je vous embrasse dans l'espérance que vous ne nous refuserez pas le plaisir de vous voir chez nous.

263.

Réponse. — Je suis désolée, ma chère amie, de ne pouvoir jouir du plaisir de passer cette après-midi avec vous. Madame B. nous a fait dire qu'elle viendrait nous voir aujourd'hui, avec ses deux nièces, qui désirent faire ma connaissance. Mais je leur ferai sûrement mauvaise mine, pour les punir de me priver du plaisir que j'aurais eu dans votre agréable société et dans celle de vos amies. Divertissez-vous bien, mais ne dansez pas trop; car trop est malsain. Votre amie, Emilie.

264.

Le porteur de la présente est Monsieur Rosevallag dont j'ai si souvent fait mention dans mes lettres. Je le recommande à votre amitié. Vous ne douterez pas qu'il n'en soit digne, puisque je vous ai dit tant de bien de lui. Tâchez, s'il vous plaît, de lui rendre le séjour de votre ville aussi agréable qu'il vous est possible. Vous ne vous en repentirez point; car vous trouverez tant de

plaisir dans sa conversation, que je vous en porterais envie, si je n'étais pas en effet votre etc.

265.

Monsieur et cher ami. Dans la nécessité où je me trouve je ne sais à qui m'adresser, si ce n'est à mon plus cher ami, et c'est vous, comme vous savez. J'ai grand besoin de cinquante livres. Oserais-je bien vous prier de me les prêter? — Je vous les rendrai avec beaucoup de reconnaissance, aussitôt que j'aurai reçu ma lettre de change que j'attends de jour en jour. En attendant une réponse favorable, j'ai l'honneur d'être, avec une dévouement respectueux, votre etc.

Réponse. — L'amitié dont vous m'honorez m'a toujours été d'un prix infini, et il y a longtemps que, j'ai souhaité de pouvoir vous en convaincre par les effets. C'est donc avec bien de plaisir que je vous envoie, ci-joint les cinquante livres que vous demandez. Il y en a d'autres à votre service, si vous en avez besoin. Vous n'avez qu'à commander; car vous savez combien je suis votre sincère ami, etc.

266.

Vous excuserez, Monsieur, si je ne vous envoie pas les cinquante livres que vous m'avez demandés. Je l'aurais peut-être fait, si vous m'aviez rendu ce que je vous ai prêté l'hiver passé et ce que je vous ai déjà demandé tant de fois. Il faut que je vous dise que je n'ai pas envie de me laisser amuser plus longtemps par vos belles promesses, ni par vos assurances d'amitié. J'ai besoin de mon argent, et vous aurez la bonté de me satisfaire, si non je m'adresserai à Monsieur votre père, qui

ne sera pas peu surpris de ce que je lui écrirai de votre mauvaise conduite.

Mon cousin vient me dire que vous auriez vendu le dictionnaire allemand que je vous ai prêté. Serait-il possible? Si vous ne voulez pas que je fasse quelque chose qui ne vous fera aucun plaisir, vous m'enverrez, aujourd'hui même ou mon dictionnaire, ou un autre qui vaille le mien. Il ne dépendra que de vous de m'appeler encore votre ami.

267.

Combien l'on peut se tromper dans ses jugements ou le tort amplement réparé.

Une diligence d'Angleterre remplie de voyageurs, se rendait à York. On parlait beaucoup de brigands et de voleurs que l'on rencontrait fréquemment sur les routes, et de la meilleure manière de cacher son argent: chacun avait son secret particulier, mais personne n'osait le faire connaître. Une jeune fille de dix-huit ans n'eut pas la même prudence. Croyant sans doute donner une preuve de son esprit, elle dit avec beaucoup d'ingénuité qu'elle portait sur elle une lettre de change de deux cents livres qui faisaient toute sa fortune, et qu'il faudrait que les voleurs fussent bien rusés pour aller chercher ce butin dans son soulier et même sous la plante de son pied: qu'il faudrait pour cela qu'ils essayassent de lui voler ses bas.

La voiture fut arrêtée peu de temps après par une bande de brigands qui sommèrent les voyageurs effrayés et tremblants de leur donner leur argent. Ceux-ci tirèrent leurs bourses, jugant bien que la résistance serait inutile ou même périlleuse; mais la somme paraissant trop petite, ces messieurs menacèrent de visiter tous les effets, si on ne leur fournissait au moins cent livres.

« Vous trouverez aisément cette somme et même le double ». Leur dit un vieillard du fond de la voiture « si vous visitez les souliers et les bas de cette dame ». Le conseil fut très-bien reçu, et les souliers et le bas tirés, offrirent le trésor annoncé: les voleurs remercièrent poliment la dame, lui firent quelques compliments sur son joli pied, et sans attendre qu'elle y répondît, ils souhaitèrent un heureux voyage à tout l'équipage, qui continua sa route. Les voleurs s'étaient à peine éloignés de quelques pas, que la consternation des voyageurs se changea en fureur. Les mots ne suffiraient pas pour exprimer la douleur de la pauvre femme, et la colère qui animait toute la compagnie les noms traître de scélerat et de complice des voleurs, partirent de toutes les bouches; on joignit à toutes ces marques d'une indignation générale la menace de battre le délateur, de le jeter hors de la voiture, et de l'accuser; en un mot on s'épuisa en projets pour tirer du coupable une vengeance éclatante. Celui-ci se tint tranquille, conservant son calme; il ne s'exusa qu'une seule fois, en disant qu'on n'avait rien de plus cher que soi-même; et lorsqu'on fut arrivé au terme du voyage, il disparut inopinément sans qu'on pût effectuer contre lui aucune des mesures projetées.

Quant à la malheureuse jeune personne, on s'imagine aisément qu'elle passa la plus triste des nuits, et que le sommeil ne vint point lui fermer les yeux: mais quelle dut être sa surprise et sa joie en recevant la lettre suivante le lendemain matin.

« Madame, l'homme que vous avez dû détester hier comme un traître, vous envoie, outre la somme que vous avez avancée pour lui, une somme égale pour les intérêts, et un petit bijou au moins de la même valeur pour orner vos cheveux. J'espère que cela suffira pour calmer votre douleur. Je vais en peu de lignes vous expli-



quer le mystère de ma conduite. Après avoir passé dix années aux Indes, où j'amassai cent mille livres, je revenais dans ma patrie chargée de lettres de change pour toute cette somme, lorsque nous fûmes hier assaillis par ces brigands, c'en était fait de mes riches économies, si la mesquinerie de nos compagnons de voyage eût exposé à une visite de la part de nos avides agresseurs. Jugez vous-même si l'idée de retourner aux Indes les mains absolument vides, devait me paraître supportable! Pardonnez-moi, si cette considération m'a porté à trahir votre confiance et à sacrifier une somme médiocre, quoiqu'elle ne m'appartint pas plutôt que de perdre toute ma fortune. Le service que vous m'avez rendu est grand; je serai heureux de pouvoir vous donner des preuves de ma reconnaissance; comptez pour rien les faibles marques par lesquelles je m'empresse de vous en donner l'assurance.

268.

Un bon vieillard, étant fort malade, fit appeler son épouse qui était encore fort jeune, et lui dit: « Ma chère, vous voyez que ma dernière heure s'approche et que je suis forcé de vous quitter; c'est pourquoi, si vous voulez que je meure en paix, il faut que vous me fassiez une grâce. Vous êtes encore jeune, et sans doute vous vous remarierez, je le sais; mais je vous prie de ne pas prendre M. Louis, car j'avoue que j'ai toujours été très jaloux de lui, et que je le suis encore. Je mourrais donc désespéré, si vous ne me promettiez pas cela. » La femme répondit: Mon cœur, je vous supplie, que cela ne vous empêche pas de mourir en paix; car je vous assure, que quand même je voudrais l'épouser, je ne le pourrais pas, étant déjà promise à un autre. »

Frédéric le Grand était dans l'habitude, toutes les fois qu'un soldat entrerait dans sa garde, de lui faire trois questions, savoir: « Quel âge avez-vous? Combien de temps y a-t-il que vous êtes à mon service? Etes-vous content de votre paie et de votre traitement? » — Il arriva qu'un jeune soldat, né en France, qui avait servi dans son pays, désira d'entrer au service de la Prusse. Sa mine le fit accepter sur-le-champ, mais il ne savait pas du tout la langue allemande, et son capitaine, après l'avoir averti que le roi le questionnerait dans cette langue la première fois qu'il le verrait, lui conseilla en même temps d'apprendre par cœur les trois réponses qu'il devait faire. En conséquence il les apprit le jour suivant, et sitôt qu'il parut dans les rangs, Frédéric s'avance pour l'interroger. Mais le hasard voulut que cette fois il commençât par la seconde question, et lui demandât: « Combien y a-t-il de temps que vous êtes à mon service? » « Vingt et un ans! » répondit le soldat. Le roi, frappé de sa jeunesse, qui marquait clairement qu'il n'y avait pas si long-temps qu'il portait le mousquet, lui dit: « Quel âge avez-vous? » « Un an, n'en déplaise à Votre Majesté. » Frédéric, encore plus étonné s'écria: « Il faut que vous ou moi nous ayons perdu l'esprit! » — Le soldat, qui prit cela pour la troisième question, répondit avec aplomb: « L'un et l'autre, n'en déplaise à Votre Majesté. »

270.

La lyre.

L'aquilon mugit dans les sombre forêts de la Norwége: les montagnes sont couvertes de neige, et dans les défilé abruptes le sonnet est enchainé par la glace. Un linceuil blanc couvre les champs.

Par l'étroit sentier d'un vallon, un homme absorbé dans les rêveries, s'avance à pas lents: ses habits sont en lambeaux. Il lève tantôt vers le ciel ses yeux remplis d'un douleur indéfinissable, tantôt des éclairs d'indignation jaillissent de ses regards. Des larmes glissent dans les sillons creusés avant l'âge sur les traits: il semble indifférent à la tempête déchainée autour de lui: telles sont les angoisses qui le tourmentent.

Il hâte soudain le pas, et ayant traversé une forêt, il heurte à la porte d'une pauvre chaumière. Deux frères, deux anges, viennent lui ouvrir la porte; pauvres enfants! les fraîches roses de leurs joues paraissent près de faner. Ils s'élancent dans les bras de cet inconnu, leur père... ses lèvres livides s'enflamment à ses baisers. « Père, disent-ils d'une voix affaiblie, nous avons faim... un morceaux de pain ». « Dieu est bon », leur répond le malheureux père. « Depuis que nous avons enterré notre mère nous n'avons mangé qu'un morceaux de pain, était-ce la dernière fois ? »

Le malheureux père embrasse ses enfants et les conduit à la chambre, il ferme les fenêtr mal-closes, descend à la hâte dans la huche pour y chercher quelque nourriture; mais il n'y avait rien. Morne et désespéré il remonte à la chambre, il voit ses enfants pâles et tremblants. « Mes enfants, leur dit-il en les embrassant

au front, voulez-vous danser un peu?». A cet mots, il détache du parois sa lyre poudreuse, et se met à exécuter un air gai. A mesure que la musique s'animait, les traits des enfants se teignaient d'un vif incarnat: oubliant leurs souffrances, ils se mettent à danser: à leur mouvements accidentés leurs cheveux blonds flattent sur leurs traits amaigris. L'infortuné père en les voyant si gais, détourna la figure pour leur dérober ses larmes. Epuises par cette gaité factice, les enfants ne tardèrent pas à succomber au sommeil. Leur père les recouvrant de son manteau déposa sur leurs fronts un léger baiser pour ne pas troubler leur sommeil, et tombant à genoux auprès à leur chevet, il laissa un libre cours à sa douleur. « Dieu de bonté, s'écria-t-il, pitié ce ces pauvres malheureux... si jeunes et tant de souffrances! » A ces mots, il tombe affaissé, et bientôt le sommeil seule consolation des malheureux après la mort, vint lui faire oublier ses douleurs. Le matin, à peine réveillé, son premier regard se tourne sur ses deux enfants... un rayon de soleil semblait jouer sur leurs blanches joues... ils gisaient immobiles entre les bras l'un de l'autre: mais les baisers paternels ne purent plus les réveiller: Dieu avait exaucé les vaux de ce malheureux père... les deux enfants étaient morts!







